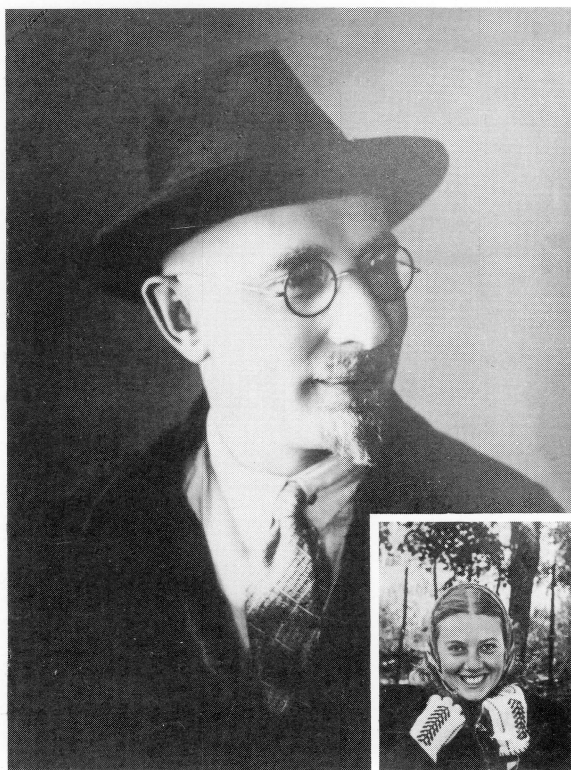


# cahiers

## LEON TROTSKY



### LES HISTORIENS SOVIETIQUES DEVANT TROTSKY

- Tatiana Smilga  Ivar Smilga, mon père  
A.V. Pantsov.  Lev Davidovitch Trotsky  
V. Kozlov & M. Plimak  Le Thermidor soviétique  
V.I. Startsev  Lénine et Trotsky 1922-1923  
Alexander Kan  Trotsky et les petites nations ;  
Ian D. Thatcher  Trotsky en URSS : Mise à jour

**48**

Juillet 1992

Revue trimestrielle  Institut Léon Trotsky

# CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *Oeuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Oeuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

## BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Isabelle Longuet, secrétaire,  
Paule Gautier, responsable des *Cahiers* et trésorière

Rédaction des *Cahiers* : Pierre Broué, BP 276, 38407 Saint Martin d'Hères Cedex  
Administration des *Cahiers* : Paule Gautier, 63 rue Thiers 38000 Grenoble

## ABONNEMENT

Abonnement de soutien 250 F, 300 F, 350 F et plus

### Etudiants :

demi tarif pour les - de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

France : 4 N<sup>OS</sup> (1an) 100 F

### Particuliers :

France : 4 N<sup>OS</sup> (1an) 200 F

France : 8 N<sup>OS</sup> (2ans) 400 F

Etranger : 4 N<sup>OS</sup> (1an) 250 FF

Etranger : 8 N<sup>OS</sup> (2ans) 500 FF

### Institutions :

France : 4 N<sup>OS</sup> (1an) 300 F

France : 8 N<sup>OS</sup> (2 ans) 600 F

Etranger : 4 N<sup>OS</sup> (1an) 350 FF

Etranger : 8 N<sup>OS</sup> (2 ans) 650 FF

Tous les anciens numéros des *Cahiers* sont actuellement disponibles au prix unitaire de  
**50 frs pour les abonnés** (prix public de 70 frs) + frais de port.

Petite collection du N° 1 à 20 : 600 frs (+ 45 frs de frais de port)

Grande collection du N° 1 au 39 : 1 500 frs (+ 80 frs de frais de port)

Pour l'étranger les prix indiqués ne sont valables que pour des paiements en francs  
français sur une banque française (ou correspondante) ou  
par mandat postal international,  
sinon les frais bancaires s'élèvent à 100 frs.

Ainsi tout paiement en monnaie étrangère doit être majoré de 50 frs (frais de change) et  
tout paiement sur une banque étrangère de 50 frs (commission pour la banque)

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal  
libellé à l'ordre de GAUTIER - CLT  
à adresser à Gautier Paule CLT - 63 rue Thiers - 38000 Grenoble - France

N° ISSN 0181 - 0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Paule Gautier

Publié avec le concours du Centre National des Lettres et de  
l'Université des Sciences Sociales de Grenoble

# cahiers LEON TROTSKY

n°48

Juin 1992

## LES HISTORIENS SOVIETIQUES DEVANT TROTSKY

Présentation ..... 3

### SOUVENIRS

Tatiana Smilga — Ivar Smilga, mon père ..... 5

### ARTICLES

A.V. Pantsov — Lev Davidovitch Trotsky ..... 23

V. Kozlov & M. Plimak — Le Thermidor soviétique ..... 53

V.I. Startsev — Lénine et Trotsky 1922-1923 ..... 75

Alexander Kan — Trotsky et les petites nations ..... 89

### ETUDE

Ian D. Thatcher — Trotsky en URSS : Mise à jour ..... 95

P.B. — Lectures ..... 117

LES DEPARTS

Harry DeBoer .....	119
Jiri Kopp .....	119
Gérard Rosenthal .....	120

## Les historiens soviétiques devant Trotsky

Ce nouveau numéro consacré à la vision de Trotsky et de l'histoire de l'URSS dans les années 20 par les historiens soviétiques, voit le jour avec un retard que nous avons expliqué dans nos numéros précédents. Avec lui, une bonne nouvelle : nous avons enfin trouvé une nouvelle traductrice permanente du russe pour les *Cahiers*, notre amie Catherine Calvié, ce qui fait plus que faciliter notre travail et va améliorer sa qualité.

C'est avec beaucoup d'émotion que nous publions les souvenirs sur Ivar Tenissovitich Smilga, benjamin du CC du parti bolchevique en 1917, complice de Lénine pour imposer la décision d'insurrection à un CC réticent, de sa fille Tatiana, notre amie.

Les historiens qui ont participé à ce numéro sont de générations différentes. Startsev, professeur à Leningrad, appartient à la plus ancienne et Pantsov, chercheur à Moscou, notre ami Sacha, aux moins de quarante ans. Leur démarche est commune : rechercher la vérité. Trois grands articles de bonne histoire sont présentés ici avec celui de Kozlov et Plimak, des points de vue et des horizons légèrement différents, tous, nous a-t-il semblé, également passionnants.

A côté de ces historiens soviétiques vivant aujourd'hui en Russie, il nous a semblé intéressant de retenir un travail beaucoup plus hostile à Trotsky d'un émigré récent, Alexander Kan, professeur à Uppsala.

*Last but not least*, Ian D.Thatcher, de l'université de Glasgow nous a confié un article remarquable sur les écrits de Trotsky et sur Trotsky en URSS dans la dernière période. A ce propos, nous aimerions répéter que

1) nous donnons dans les *Cahiers Léon Trotsky* des documents qui ne peuvent par conséquent avoir tous les caractères de ce que certains considèrent comme une "orthodoxie" trotskyste. Nous publierons des documents anti-

Photo de couverture :

Ivar Smilga en 1934. En médaillon : sa fille Tatiana en 1938.

trotskyistes si cela nous paraît nécessaire pour la compréhension du passé et du présent.

2) nous ne prenons pas nos lecteurs pour des imbéciles. Nous savons qu'ils comprennent, par exemple, que, quand Ian D.Thatcher résume les thèses scandaleuses d'un archéologue ou néo-stalinien sur L.D Trotsky., il ne faut pas croire que telle est l'opinion de l'auteur ou de la revue. Comme Trotsky, nous croyons à la nécessité du libre examen qui exige une documentation complète et nous ne publierons pas des documents agrémentés des notes marginales affirmant que ce sont des faux !

Un nouveau numéro sur l'URSS est en préparation avec des lettres inédites de Trotsky en 1923 et un chapitre du livre d'un historien de Kharkov consacré à Rakovsky qui va paraître incessamment.

Tatiana Smilga 1

## Mon père Ivar Smilga

Le socle moral d'un être humain, c'est le travail conscient et c'est sa mémoire, dans sa plus sévère acception. L'idée n'est pas neuve. Pouchkine disait déjà que la mémoire est ce qu'il y a de plus fort en nous et qu'il fallait porter haut le glorieux souvenir de nos ancêtres, qu'il était honteux et indigne d'un être humain d'oublier son passé.

Le 25 juin 1988 s'est tenu à Moscou un meeting pour la création du mémorial aux victimes de la répression du culte de la personnalité de Staline ; il était consacré au rapport du groupe d'initiative sur le sort de la pétition adressée au gouvernement pour ce grand acte civique.

Des personnalités scientifiques en vue, des écrivains, les présidents d'associations, des victimes du culte, leurs enfants, y ont pris part. La perversion des idées de Lénine par Staline à la fin des années 20/30 a valu au peuple soviétique une tragédie terrifiante qui a non seulement atteint des millions de familles, mais toutes les sphères de la société née d'Octobre.

\*

Notre pays commençait juste à se remettre sur pieds après la guerre civile, la désorganisation et la famine. Les jeunes dirigeants de la garde de Lénine tendaient toute leur volonté, leurs connaissances, leur expérience et cherchaient avec enthousiasme les chemins, les meilleures solutions aux problèmes posés

---

1 . Tatiana Smilga ( née en 1919), fille de vieux-bolcheviks exécutés tous deux sur ordre de Staline a elle-même été détenue de 1939 à 1955. Elle a fait partie du groupe fondateur de Mémorial. Le texte ci-dessous a été rédigé fin 1990. La traduction est d'Anne Bauduin.

par cette situation imprévue : le fait que l'enseignement de Marx pour sortir l'humanité des ténèbres de l'ignorance et de l'arbitraire s'était incarné en Russie.

Dès l'origine, les préparatifs d'Octobre et du cours ultérieur des événements ne se sont pas déroulés sans débats qui débouchent parfois sur des conflits passionnés. Il y a eu des discussions, et aussi l'amertume de n'être pas compris les uns par les autres, mais le respect envers l'adversaire, ses connaissances, l'acceptation de son expérience révolutionnaire prédominaient dans les discussions et c'était dans ces affres qu'était prise l'unique décision juste - comme ce fut le cas dans la discussion de la paix de Brest-Litovsk - dont la justesse a été confirmée par le cours ultérieur de l'Histoire. Après la mort prématurée de Lénine, cependant, l'affaire prit un tour bien différent.

Ainsi que Lénine l'avait prévu, et comme beaucoup de dirigeants du parti ne purent le comprendre à temps, Staline s'adjudgea un pouvoir absolu et l'utilisa aux dépens du nouvel Etat encore mal consolidé.

La manière dont cela s'est passé est connue de tous à présent : il y eut d'abord la défaite de ce qu'on appelait l'Opposition, c'est-à-dire cette couche de membres éminents du parti, qui en furent exclus et envoyés en exil dans de lointaines localités de Russie, eux qui, déjà, voyaient le danger de l'atteinte aux principes démocratiques de la révolution et s'en expliquaient ouvertement - ce qui leur valut d'être exclus...

Ensuite la collectivisation, en réalité l'anéantissement de la paysannerie, fut "conduite avec succès".

Au début des années 30 suivirent les procès du "parti industriel" - la décapitation du milieu scientifique de notre pays. Les victimes furent des lumières de la science : Chayanov, Kondratiev, Ramzine, plus tard Vavilov et de nombreux autres, qui faisaient également la fierté de la science mondiale. En 1934, il y eut l'assassinat parfaitement scélérat de Kirov, qui servit de signal à l'anéantissement massif des compagnons de Lénine : les anciens du parti, l'équipe des fondateurs de l'Armée rouge, les scientifiques et les artistes, les ouvriers, les paysans, l'intelligentsia, femmes et enfants compris. Il est impossible de connaître l'étendue des pertes cruelles au cours de la Guerre patriotique qui n'étaient nullement inévitables.

Tout cela pesait sur notre peuple comme un énorme fardeau au sens économique, politique et moral. Ce sont des pertes irrémédiables. La déformation de la société est un fait. Il faut tout reprendre dès le début, ce à quoi s'est consacrée la direction de notre parti au cours de ces trois dernières années. Et ce n'est qu'après un demi-siècle - dans la deuxième moitié des années 80 - que s'ouvrent enfin à nous les pages de notre histoire hermétiquement placées sous

scellés jusqu'alors. Les tentatives antérieures pour restaurer la vérité n'ont mené à rien. Il y avait trop d'adversaires intéressés à se dresser contre elle.

Il semble qu'aujourd'hui soient révélés à nos contemporains les noms de ces hommes qui appartenaient à la cohorte de Lénine, en dépit du désir rageur de Staline et de sa clique noire de les anéantir, non seulement eux tous et les membres de leurs familles, mais leur souvenir même. Mais cela ne s'est pas réalisé. La mémoire s'est conservée. Les hommes, les livres, ont été conservés, l'air même qu'ils ont brassé en Octobre avec leurs étendards. La vérité ne quitte pas la vie. Elle appartient à l'avenir.

\*

Sans ce petit préambule, je n'aurais pas pu parler de mon père Ivar Smilga, compagnon et complice de Vladimir Ilyitch, plus jeune que son maître de 22 ans. J'ai dû me séparer de lui, pour toujours quand j'avais 15 ans et demi - il y a de cela cinquante-trois ans. Il fut arrêté dans la nuit du 1er au 2 janvier 1935, un mois exactement après l'assassinat de Kirov. Avant son arrestation, on ne lui avait plus confié aucune mission depuis six mois. Pour un homme de sa qualification et de son âge (il venait d'avoir 42 ans le 2 décembre 1934), c'était étrange. Lui-même ne comprenait pas pourquoi, après l'avoir rappelé du Gosplan (Comité d'Etat au Plan) en Asie centrale en juillet 1934, on ne lui avait pas assigné de nouvelle tâche.

Maintenant, pourtant, après des décennies écoulées, tout s'explique. Staline avait son plan : d'abord l'assassinat de Kirov, la vengeance pour son autorité sur le peuple, ensuite la justice sommaire contre les "non conformistes". L'analogie entre l'assassinat de Kirov et l'incendie du Reichstag en 1933 apparaît clairement. Là-bas, le bouc émissaire fut van der Lubbe, dans notre tragédie à nous, à Smolny, ce fut Nikolaïev.

Beaucoup l'avaient deviné à l'époque. Pour moi aussi, quelque chose était clair, du fait que l'atmosphère de notre maison m'autorisait à considérer de façon assez critique ce qui s'était passé. Mes parents étaient sincères avec leurs enfants (j'avais une soeur cadette, Natalia, née en 1922, qui est morte en 1970 après avoir survécu à la prison et l'exil où elle était depuis 1949). J'en suis très reconnaissante à mes parents. Il m'a été plus facile de supporter les fardeaux et les coups du destin. Le climat de bienveillance et d'ouverture qui nous a entourés, ma soeur et moi, depuis nos jeunes années, m'a aidée à survivre, comme je l'ai déjà dit, aux moments critiques de notre vie familiale : l'arrestation de mes parents et les nôtres, celle de ma soeur et la mienne, respectivement en 1935, 1936, 1939, 1949.

Encore aujourd'hui, j'éprouve l'énergie de l'amour de mes parents, Ivar Smilga et Nadejda Polouian, grâce auxquels je suis encore maintenant, après des secousses et des sacrifices aussi terribles, en mesure de jouir des principes généreux de la nature, de l'amitié, de la musique. J'avais plus que suffisamment de raisons de perdre la foi et l'espoir en la justice. Les seize ans de ma vie passés en prison, en camp et en exil n'étaient pas non plus de nature à favoriser mon optimisme.

Après ma réhabilitation en 1956, j'ai encore fait des démarches et démontré et attendu la réhabilitation de mon père pendant trente-et-un ans. Ma mère a pu être réhabilitée en 1963, mais tous deux n'ont été réintégrés dans le parti à titre posthume qu'en 1987.

\*

Il est bien difficile d'écrire de façon objective sur ses proches. Mon cœur est plein d'amour, de ravissement, de fierté, de reconnaissance et d'un profond chagrin à l'égard de mes parents. Non, le temps ne cicatrise pas les blessures morales !

Je me souviens de mon père comme s'il n'avait quitté la maison qu'hier. Je me souviens de ses premiers adieux, alors que je n'étais qu'une petite fille de 8 ans, en 1927, après le 15<sup>e</sup> congrès du VKP (b) au cours duquel il fut exclu du parti pour sa courageuse défense de ses idées sur le développement de l'industrie et de l'agriculture. En outre, mon père et ses camarades combattaient pour l'indispensable renforcement de la démocratie au sein du parti, mettaient en garde contre la possibilité de la dégénérescence des cadres. Mon père souffrit beaucoup de son exclusion des rangs des communistes où il était entré adolescent, à l'âge de 14 ans.

Voici un extrait de son intervention au 15<sup>e</sup> congrès :

"Notre exclusion du parti nous prive de nos droits dans le parti, mais personne ne peut nous libérer des obligations que chacun de nous a endossées quand il est entré dans les rangs du parti communiste. Exclue de ses rangs, nous restons comme auparavant fidèles au programme de notre parti, à ses traditions, à son drapeau. Nous allons travailler au renforcement du PC et de son influence sur la classe ouvrière". (*Compte-rendu sténographique du 15<sup>e</sup> congrès du VKP (b)*, Gospolitizdat, Moscou, 1962, p. 1328)

Mon père fut envoyé en exil en décembre 1927, escorté du tchékiste Chertok. C'était déjà une demi-arrestation : dix années seulement s'étaient écoulées depuis la révolution d'Octobre. Et quand, à l'été 1928, nous partîmes avec maman à Minoussinsk pour rester avec lui jusqu'à la fin de son exil, mon père vint à notre rencontre à Krasnoïarsk, il était toujours accompagné de son

gardien tchékiste. Il n'était pas autorisé à sortir seul pour accueillir sa femme et ses deux petites filles de 9 et 6 ans.

Le climat de Minoussinsk n'était pas bon pour la santé, des enfants en particulier, et ma mère, à la fin de l'été, nous ramena à Moscou souffrant toutes deux de dysenterie grave. Grâce à l'aide de parents - les frères de ma mère - on réussit à nous remettre sur pied, mais maman dut repartir en Sibérie au bout de quelques mois vers papa, atteint d'une complication d'appendicite, afin de le ramener (avec l'autorisation du pouvoir) à Moscou pour une opération délicate. Nous avons alors contracté toutes deux la scarlatine et nous trouvions dans une clinique d'où nous sortirent les parents et le bon génie de notre famille, notre nounou Anna Koubets, qui nous a élevées et ne nous a pas mises à l'orphelinat après l'arrestation de nos parents.

Quand, à la fin de cette année-là, on nous mena à la gare à la rencontre de nos parents, j'ai à peine reconnu mon père : voûté, il se déplaçait à l'aide d'une canne et il n'avait que 37 ans ! De plus, il avait été dévalisé dans son exil et n'avait littéralement rien à se mettre sur le dos. On lui avait cousu à la hâte un vêtement dans lequel ce malade arrivait. Si ma mère ne s'était pas arrangée avec le médecin sibérien pour qu'elle l'accompagne pour l'aider pendant le voyage, elle ne l'aurait pas ramené vivant à Moscou.

On n'a vraiment pas facilité à mon père la défense de ses idées. Il avait souffert d'être loin de Moscou, la ville de sa jeunesse, et, en dépit de son mauvais état de santé, racontait avec fierté au médecin sibérien, qui voyait Moscou pour la première fois, l'histoire des rues que nous traversions. Dès que la voiture s'éloigna de la gare de Yaroslavl, il dit à son médecin : "Nina, prenez vos yeux en mains !" Cette expression de notre père nous plut beaucoup, à ma sœur et à moi, et nous savourions à l'avance ses passionnantes histoires sur notre ville. On le conduisit d'abord dans la *datcha* pour qu'il ne se fasse pas opérer immédiatement. Mais je me souviens qu'à peine rétabli, il commença à travailler à la préface de la *Correspondance des frères Kropotkine*. On l'opéra à l'automne. Je venais le voir tous les jours à l'hôpital et je lui faisais passer les journaux que j'avais réussi à acheter en kiosque. On ne me laissait pas entrer car il était considéré comme un grand malade. Maman réussissait de temps en temps à s'infiltrer jusqu'à lui.

Après son rétablissement, mon père présenta, avec Radek et Préobrajensky, une déclaration de rupture avec l'Opposition. Ils furent rapidement réintégrés dans le parti. Mon père fut nommé membre du VSNKh (le conseil supérieur de l'économie nationale, Vesenkha). A cette époque - c'est-à-dire à partir du début des années 20 - j'entendais souvent à la maison des discussions sur la nécessité de réaliser la gestion de l'économie nationale à travers l'autonomie financière (bien entendu, dans ces années, je ne comprenais pas bien ce que cela voulait

dire, mais j'ai conservé longtemps ce mot dans ma mémoire). A la maison, mon père disait parfois en blaguant : "Si Staline ajoutait à ses cinq conditions une sixième avec l'autonomie financière, je pourrais travailler avec lui".

Mais il faut croire que mon père n'a pas réussi à convaincre Staline de l'utilité de mettre en application ce moyen de réaliser les transformations socialistes. Et il a régulièrement payé pour ses convictions. Or ces dernières ont abouti aux "trois baleines" <sup>1</sup> suivantes dont m'ont parlé des gens qui connaissaient mon père et auxquelles je pense que des économistes comprendraient mieux. Voici ces "baleines" ou conditions indispensables du développement de l'économie, selon ce que pensait alors mon père :

- 1 . Changer l'arithmétique
- 2 . Rester modeste; ne pas trop en faire.
- 3 . Vivre à la mesure de ses moyens..

Je ne suis pas économiste, mais je pense que là-dedans, à première vue des postulats simples, se cache un sens profond. Il me semble que le temps est venu de se procurer les travaux de mon père, conservés à la Bibliothèque Lénine, et d'étudier ce qu'ils contiennent sur les problèmes de l'économie.

En 1933, après avoir été nommé vice-président du Gosplan pour toutes les républiques d'Asie centrale, mon père a été renvoyé en Asie centrale <sup>2</sup>. L'expulsion de toute notre famille de la "Maison sur le quai" suivit cette nomination, et j'y reviendrai. Comme je m'en souviens maintenant, il y avait une incompatibilité totale entre mon père et Staline dans les domaines aussi bien économique que politique et psychologique. Malheureusement on ne prend que très rarement en considération le dernier domaine ; or il permet beaucoup de choses. Ayant sa propre conception des voies économique et politique de développement du pays, mon père ne pouvait pas demeurer passif à l'égard du fait qu'elle était ignorée et il considérait comme impossible de réaliser les mesures dont il n'était pas persuadé qu'elles étaient utiles.

Qu'il est terrible qu'au 15e congrès du parti, quand mon père et ses camarades proposèrent leurs réflexions - peut-être pas toujours indiscutables - non seulement ils ne reçurent pas le soutien de nombreux membres du parti (bien que je suppose qu'il y a eu peut-être d'autres opinions), mais la majorité des membres éminents du parti votèrent leur exclusion avec empressement ! Comment ceux-là, ceux qui ont voté, n'ont-ils pas compris qu'en exécutant la volonté de Staline et de sa clique, ils signaient leur propre arrêt de mort et par

1 . Une vieille légende russe veut que le monde repose sur "trois baleines". Même les principes du parti bolchevique étaient "trois baleines".

2 . Selon les informations données à Trotsky par L.Sedov, très bien informé à cette époque, Ivar Smilga était proche sympathisant en 1931-1932 du groupe d'opposition refondé par I.N.Smirnov, Préobrajensky et autres. Mais ses idées d'"opposant" étant connues, il recevait trop de visites de militants venus le consulter et Staline donna l'ordre de l'éloigner de Moscou.

conséquent celui des idées fondamentales du socialisme ? L'application de cet arrêt ne se fit pas attendre.

Il est à mes yeux inconcevable que des communistes aussi éminents que Rykov, Boukharine, Ordjonikidze, Kirov et bien d'autres, aient manifesté un aveuglement politique aussi impardonnable, un tel manque de clairvoyance, qu'ils n'aient pas discerné les desseins de Staline, d'autant qu'il n'y avait que quelques années que V.I. Lénine les avait prévenus de son inquiétude.

Je ne peux pas ne pas être fier de mon père qui fut conséquent dans ses rapports avec Staline et ne s'est pas permis de penser à une alliance avec lui alors qu'un aussi grand théoricien que Boukharine n'a pas pu déceler à temps dans Staline son destin et celui de la patrie ! A ce propos, je ne peux pas ne pas me rappeler ces mots de G.M. Krjijanovsky sur mon père en 1956, à ma libération, quand je lui demandais des souvenirs sur lui :

"Ivar Tenissovitich Smilga était l'un de mes adjoints au Gosplan, le premier, tout en s'affirmant ouvertement un opposant à la politique de Staline et en me reprochant mon aveuglement politique".

Hélas, je le répète, beaucoup ont souffert de cette maladie de ne pas avoir droit à l'existence !

Malgré ces péripéties et les difficiles circonstances de sa vie, mon père était un homme pétillant de vie (avec même une tendance épicurienne), radieux, pur, compatissant envers le chagrin d'autrui. Quand je parle de sa compassion, je me souviens comment mon père faisait tout ce qu'il pouvait pour aider des amis au destin raté et qui n'avaient jamais de toit au-dessus de leur tête. De nombreuses personnes vivaient chez nous, il en aidait beaucoup à trouver du travail et pour beaucoup, injustement inculpés, il faisait des démarches. Je me souviens comment, à peine remis d'une maladie très grave, il avait aidé la famille du professeur Ramzine condamné au procès du "parti industriel" <sup>1</sup>.

L'histoire de l'engagement de Ramzine dans le développement de la nouvelle société soviétique est d'ailleurs intéressante. Quand mon père travaillait comme chef de la direction des combustibles de 1921 à 1923, on l'informa que, parmi les spécialistes qui sabotaient, se trouvait un esprit éclairé, le thermicien Ramzine. Mon père en parla à Vladimir Ilyitch et celui-ci lui demanda de le présenter au savant. Après sa conversation avec Lénine, Ramzine commença à travailler pour le pouvoir socialiste et avec beaucoup de succès jusqu'à son

1 . **Léonid Konstantinovitch Ramzine** (1887-1948), ingénieur thermicien, était un des grands spécialistes de son temps au service du pouvoir soviétique. Il fut impliqué dans le procès du "parti industriel", première fabrication du GPU destinée alors à terroriser les techniciens et scientifiques. Condamné à mort, il vit sa peine commuée en dix ans de prison et continua ses travaux. Prix Staline pendant la guerre, il retrouva après-guerre une chaire à l'université.



funeste procès des "saboteurs" en 1930. Après quoi ce savant de renommée mondiale continua à accomplir sa tâche aux arrêts, ce qui ne contribua pas au développement de la science soviétique.

Quand je parle de la pureté de mon père, c'est en pensant avant tout à l'aspect moral de cette conception. Je ne peux pas ne pas me souvenir qu'il fut au sens propre, européen, honnête dans sa manière d'être. Dans mon enfance, l'été, à la *datcha*, ma tâche était d'arroser mon père en train de se laver avec l'eau d'un broc dans le jardin. Avec quelle joie il savourait le jet d'eau froide, sans vouloir entendre parler du lavabo. Maman m'a raconté qu'on posa à papa, alors président du comité central de l'armée et de la flotte en Finlande, lors d'une des réunions de l'armée, la question suivante : il serait intéressant de savoir à combien reviennent au camarade Smilga ses cols immaculés ? L'époque était difficile, ascétique et même les cols propres semblaient un luxe. mais je pense que ce n'était pas seulement de la propreté de papa qu'il s'agissait, mais aussi de son respect des gens devant lesquels, en tant que président du comité central, il se devait de se présenter sous un jour convenable. Son apparence morale, en dépit des difficultés de sa vie, est restée intacte dans ma mémoire.

En cette année 1956, quand j'ai fait la connaissance du compagnon de lutte de Lénine, Krjijanovsky, il a ajouté pour moi encore un trait de mon père :

"Il (Smilga) était convaincu de son bon droit et ne transigeait pas avec sa conscience. Je me souviens que F.E. Dzerjinsky connaissait son opposition (à la politique de Staline, T.S.) mais se comportait avec lui personnellement sans hostilité".

Il y avait, semble-t-il, de vieux communistes qui comprenaient et, dans une certaine mesure, partageaient ses critiques sur la politique de Staline qui allait anéantir le socialisme, mais il leur manqua la perspicacité et la hardiesse pour s'opposer au mal. Il reste aux historiens et aux psychologues à comprendre pourquoi les forces éclairées furent une minorité.

Je me rappelle qu'un jour, dans une conversation privée, Vladimir Ilyitch dit à mon père, je ne sais plus à quelle occasion :

"Eh, Smilga, je crois que vous ne savez pas conduire les thés".

Je ne connais pas l'équivalent letton de ce proverbe russe, mais "conduire les thés" veut dire faire des rencontres utiles, établir des contacts utilitaires ("Je te suis redevable et tu m'es redevable") etc., bref tout ce qui peut appartenir à la catégorie de la basse diplomatie, si l'on peut ainsi s'exprimer. En paraphrasant un peu Pouchkine, je peux dire de mon père que pour le pouvoir, pour la livrée, "il n'abaissait ni sa conscience, ni ses pensées, ni son cou" (A.S.Pouchkine, *Pindemonti*, 10 vol, t.3, p. 369). En réponse à cette phrase de Lénine, mon père lui demanda à son tour : "Et vous, vous savez, Vladimir Ilyitch ?".

Je pense que Vladimir Ilyitch ne savait pas non plus conduire les thés, autrement il ne serait pas resté enfermé à Gorky les dernières années de sa vie, comme nous en ont informé de façon indiscutable matériaux imprimés et télévisés.

Bien entendu, je ne veux pas dire que mon père était l'unique dirigeant. Je me rappelle mon enfance, où, dans la famille, nous admirions beaucoup Mouralov, Rakovsky, Préobrajensky et d'autres. Malheureusement, je n'ai connu ces personnes passionnantes qu'à l'âge de sept ans.

Trotsky, Kamenev, Zinoviev, passaient aussi chez nous. Mais si Lev Davidovitch et sa femme Natalia Ivanovna faisaient attention à nous, les enfants, nous offraient des livres intéressants, et si Lev Davidovitch devait se traîner par terre avec ma soeur et moi, petites filles de 5 et 8 ans, pour nous aider à ramasser le mercure d'un thermomètre, ce que nous nous efforcions en vain de faire, et si nous faisons des acrobaties sur le divan, en lui montrant nos "tours d'adresse", au contraire, Kamenev et Zinoviev ne nous accordaient aucune attention. De même je me souviens comment Radek, jouant avec nous, courait avec un balai et faisant sortir son dentier, cherchait à nous faire peur en simulant un énorme singe. Pour l'attention qu'ils nous portaient quand nous étions de petits enfants, nous aimions tendrement ces acteurs de la révolution.

Tous étaient des camarades de mon père, dans la réalisation d'Octobre, pendant la guerre civile et dans le travail au sein du parti ; tous étaient des personnalités brillantes. Bien des années ont passé, mais je me souviens d'eux. La plus grande beauté d'un homme réside vraisemblablement dans le caractère unique de son monde spirituel. Tous les soldats de la garde de Lénine, des communistes avec une longue expérience des prisons tsaristes, étaient hautement cultivés. Tous ne réussirent pas à terminer les écoles supérieures mais, pendant leur exil, ils s'occupèrent intensément de leur propre instruction. Ils connaissaient l'Histoire, la philosophie, l'économie politique, connaissaient bien l'art international et la littérature. Cette vaste culture leur permit de résoudre des problèmes extraordinaires, sans précédent.

Je me souviens de l'étendue du champ d'activité et des centres d'intérêt de mon père. Pendant quarante-deux ans de sa vie - je ne compte pas les quatre de sa dernière détention - il a exercé une haute fonction militaire - membre du conseil militaire révolutionnaire et premier chef de la direction politique de l'armée -, une haute fonction administrative - dans le premier collège du Gosplan -, il eut un travail pédagogique - il fut recteur et professeur à l'Institut d'économie nationale Plékhanov - et apporta son obole à la fondation de la diplomatie soviétique puisqu'il fut délégué en Finlande de la RSFSR.



En alternance avec une grosse activité administrative, il avait également une fonction littéraire, rédacteur du service des mémoires étrangers aux éditions Akademia. Parmi ses oeuvres imprimées, telles que *Essais militaires*, *Le Processus de reconstruction*, il y a toute une série de préfaces à des oeuvres qui font partie du trésor de la littérature mondiale.

Mon père connaissait et aimait la musique, du classique à la chanson populaire. Il fut le premier à me faire connaître les compositeurs du groupe des cinq. Il aimait particulièrement Moussorgsky. Il écoutait avec plaisir la prédiction de Marfa dans *Khovanchtchina*<sup>1</sup>, aimait l'air de Valentine dans *Faust*. A la maison, on entendait souvent Grieg, l'un de ses compositeurs préférés.

Parmi ses connaissances, il y avait des pianistes (le professeur Tchémoudanov, Yakov Zak), des écrivains (Yan Straouian, Seyfoullina, Nikitine). Un des acteurs à la mode du MKhAT (Théâtre des Arts de l'Académie de Moscou), Nikolaï Pavlovitch Khmelev<sup>2</sup> était un grand ami de papa et maman. Le peintre Oulianov<sup>3</sup>, au pinceau duquel on doit le célèbre tableau "Pouchkine et Natalia au bal", était l'ami de mon père. Il en a même peint un portrait qui a disparu sans laisser de trace.

Je me souviens comment mon père, écarté des affaires par Staline, s'occupait passionnément de la littérature. La sortie de chaque livre nouveau dans leur maison d'édition était un thème de conversation, débattu à la maison, fût-ce *Onéguine* avec des illustrations de Kouzmine, *Vita nuova* de Dante, les oeuvres de Svetonine et Vasari<sup>4</sup>, Erasme de Rotterdam, Mérimée et de nombreux autres. J'ai eu la chance de vivre au milieu des intérêts littéraires de ma famille et comme les livres, en fin de compte, reflètent l'histoire mondiale de toutes les périodes, les événements historiques entraient aussi dans le cercle de préoccupations de ma famille.

En histoire, certaines périodes, en particulier 1905, touchaient directement mes parents. Mon grand-père paternel Tenis Smilga fut l'un des révolutionnaires qui prirent une part active au mouvement de libération et il fut fusillé par les bourreaux en 1906. Mon père se souvenait de lui avec douleur et cet amer souvenir subsista dans son âme sa vie durant. Il répétait souvent les paroles

1 . *Khovanchtchina* est un opéra en cinq actes de Moussorgsky, commencé en 1873 et inachevé, un "drame populaire".

2 . Nikolaï Pavlovitch Khmelev (1901-1945) avait débuté après la révolution d'Octobre et était très populaire.

3 . Il s'agit de Nikolaï Pavlovitch Oulianov (1875-1949) qui fut aussi le créateur des décors de Meyerhold et Stanislavsky.

4 . Il ne peut s'agir que du livre *Vie des plus excellents peintres, architectes et sculpteurs*, oeuvre du peintre florentin Giorgio Vasari (1511-1574)

d'Uylenspiegel : "Les cendres de Klaas battent dans mon coeur". Hélas, cinquante ans après, c'est moi qui dois répéter les mêmes paroles.

En parlant de mon enfance, je ne vais pas prétendre que mon père passait toujours tout son temps libre avec moi. Au quotidien, ma mère était plus proche de nous, c'est naturel. Mon père ne nous faisait pas de câlins, nous embrassait et nous caressait rarement, seulement à l'occasion des retrouvailles et des séparations. Mais si ma soeur ou moi étions malades, mes parents se partageaient la tâche de nous donner les soins. Mon père s'occupait de moi et maman de ma cadette. La nuit, mon père me donnait les médicaments, de l'eau. Quand je ne me sentais pas bien, il me racontait toutes sortes de fables pour me reconforter et m'égayer. Quand je fus à onze ans atteinte de tuberculose, il me mena de docteur en docteur. Il manifesta son inquiétude pour mes études, vint me voir au sanatorium. Un jour - j'avais 13 ans - je lui déclarai que je voulais devenir écrivain. Pour ce faire, je lui adressai une lettre où, de façon désinvolte, je l'appelais non "papa" mais "Ivar". En réponse, je reçus une lettre dans laquelle il me disait qu'il approuvait mon choix professionnel mais qu'il croyait nécessaire d'attirer mon attention sur le fait qu'il n'était pas indispensable d'employer un ton négligé pour l'analyse littéraire. Il me demanda de ne pas oublier la formule "Le style, c'est l'homme". Je me suis souvenue de cette maxime sur le "gars style" et me suis efforcée de l'appliquer. Quand j'ai eu grandi, mon père m'a fait connaître cette maxime, en latin, cette fois : "Est modus in rebus" (le sens de la mesure est en toute chose). Et il me conseilla de m'en munir comme d'une arme. Je pense que lui-même s'efforçait de tirer des idées sages quelque chose pour lui.

Quand j'étais élève en classe de 7e-8e, j'allais avec ma classe à l'opéra, et mon père et ma mère achetaient parfois des billets pour le même spectacle et venaient avec nous. Mon père avait le droit d'assister à tous les spectacles du Bolchoi dans la grande loge centrale mais ne l'utilisa jamais. Il préférait s'asseoir parmi les spectateurs après avoir acheté un billet à la caisse. Il y allait le plus souvent avec maman, et avec moi, quand j'eus grandi. Ainsi nous avons vu ensemble *Un jour* au théâtre d'Art, écouté au Bolchoi *Eugène Onéguine*. Bien sûr, mon père ne les voyait pas pour la première fois mais il voulait s'assurer que son enfant, en devenant adulte, comprenait quelque chose à l'art.

Je me souviens avec chagrin de la dernière sortie en public de mon père - c'était le 6 novembre 1934, dans mon école. Avec moi étudiaient des enfants de vieux-bolcheviks et à chaque fête-anniversaire de la révolution d'Octobre, on invitait à l'école un des parents. Le choix était tombé cette fois sur mon père. Il raconta aux élèves comment, alors qu'il était président du soviet de l'armée et de la flotte en Finlande, il reçut de Sverdlov un télégramme chiffré : "Envoie la charte". Il signifiait que la flotte et l'armée de la Baltique devaient être prêtes à la mobilisation et qu'il allait leur falloir aider Petrograd insurgée.

C'est pendant ces mois de la fin de 1934 quand il fut écarté du travail de l'Etat, qu'il lui vint plus d'une fois l'idée de se consacrer exclusivement au travail littéraire. Il écrivit même une lettre à Staline lui demandant de le nommer à un emploi à l'Institut de littérature mondiale. Ma mère dit à ce propos : "Ivar demande la permission d'entrer dans une chaumière". Je pense que mon père avait la capacité de diriger un tel institut mais Staline n'accorda pas d'attention à sa demande, il nourrissait d'autres pensées funestes. Personne ne pouvait imaginer que déjà, au-dessus de Kirov, de mon père, de nombreux autres, était levée la hache du bourreau.

Dans les derniers jours de sa vie à la maison, mon père était très isolé. Il restait dans son cabinet de travail rue Gorky et lisait beaucoup. Parfois parvenait de son cabinet un éclat de rire. Quand nos employés lui demandaient ce qui l'avait distrait, il répondait qu'il lisait Beaumarchais. Exactement comme faisait Pouchkine: "Quand de sombres pensées te viennent, débouche une bouteille de champagne ou bien lis *Le Mariage de Figaro*".

Dans ma famille, on ne se passait pas de Pouchkine. Mes parents l'aimaient beaucoup et nous n'étions pas en retard sur eux dans cet amour du génie éclairé du poète, salut contre tous les malheurs. Le nom de parti de mon père était "Evgenii" et c'est pourquoi tout naturellement il appela sa première fille Tatiana. Mon père aimait Pouchkine, Lermontov, Nekrassov. Il nous récitait souvent par coeur des extraits du poème "A qui est-il donné de bien vivre en Russie ?" et chantait "Les Douze Voleurs" de sa voix grave entre basse et baryton. Il avait une bonne oreille, mais la mesure lui jouait souvent de vilains tours. Parmi les poètes d'Occident, il aimait Goethe, Whitman. Il répétait souvent le mot de Goethe : "Perdre courage, c'est tout perdre".

Je me souviens que mon père aimait beaucoup l'odeur de la violette de nuit et, quand nous vivions dans "la maison sur le quai", dans son grand cabinet, l'été, planait le parfum de cette simple petite fleur forestière. Peut-être lui rappelait-elle son enfance dans le Nord de la Lettonie où il vécut avec ses père et mère, frères et soeurs bien aimés ? La mémoire de l'enfance conserve en effet même les odeurs. Il était très tendre avec ses parents, pleura son père, s'occupa de sa mère. Dans son cabinet de travail - où que nous vivions - il y avait toujours sur une étagère en bois sombre la chope de bière de mon grand-père. C'était la relique la plus précieuse de mon père. Lorsque, dans les années 20, sa mère, qui vivait avec sa fille aînée Mila et son jeune fils Arvid, tomba gravement malade, mon père réussit à envoyer en consultation en Lettonie son

ami Zamkov, grand chirurgien, le mari de la femme sculpteur Moukhina<sup>1</sup>. Mais les jours de sa mère étaient comptés.

Il s'entendait très bien avec son frère Pavel, de deux ans plus jeune, qui vécut un certain temps avec sa famille dans un seul et même appartement avec nous à Moscou. Si mon père arrivait le premier du travail, il demandait toujours aux employés : "Pachka est-il là ?" Et si Pavel Tenissovitich arrivait le premier, il demandait : "L'aîné est là ?"

Pavel, le cadet, partagea le sort de son "aîné" et périt également dans les camps de Staline. Son fils Vladimir fut tué sur le champ de bataille de la Guerre patriotique, à 19 ans. La veuve de Pavel vit à Moscou. Dans ma famille, on ne parlait pas letton, car ma mère ne connaissait pas cette langue et mon père et son frère échangeaient seulement de temps en temps quelques mots dans leur langue natale. Mais, quand nous étions petites, mes parents louèrent une *datcha* à une coopérative lettone. Là-bas, j'entendis dès l'enfance la langue de mes ancêtres, mais je n'appris pas à la parler. Je me souviens d'une chansonnette que nous chantions dans notre enfance, sans me souvenir des paroles.

La chanson préférée de mon père était *Saoulitets* (Le petit orphelin en letton). Il apprit aussi à ses employés à cuire de petits pâtés lettons à la poitrine. Notre nounou - une Ukrainienne - assimila avec succès ses recommandations. Quand nous fûmes adolescentes, nous organisâmes le 24 août, à la *datcha* près de Moscou, la fête de Ligo où nous coiffions tous nos pères de couronnes de brindilles de chêne. Tous les adultes, pères et mères compris, prenaient part à cette superbe fête nationale.

Mon père avait fait la connaissance de ma mère, Nadejda Polouian, au temps du tsar, en 1915, en exil où tous deux avaient été envoyés pour leur travail clandestin. C'est là-bas qu'ils se marièrent. Ma mère venait d'une famille de Cosaques du Kouban, dont la lignée s'étendait par ses racines à la Sièche des Zaporogues. C'est ainsi que dans notre famille se sont pour ainsi dire entrelacées deux cultures de deux peuples avec leur mode de vie propre. Les trois frères de ma mère - Dmitri, Yan et Nikolai Polouian -, étaient tous trois de vieux communistes et ont tous trois péri dans les geôles staliniennes. Ils étaient très proches de mon père et Dmitri (un bateau à vapeur, inscrit au port d'Odessa, portait son nom) était celui qui partageait le plus ses préoccupations littéraires. Du fait des péripéties et difficultés de ma vie, je n'ai pas eu le temps de visiter la patrie de ma mère au Kouban alors que j'ai pu me rendre plusieurs fois en Lettonie.

1 . Vera Ignatieva Moukhina, ép. Zamkova (1889-1953) commença à travailler au lendemain de la révolution, après des études à l'étranger, à des oeuvres monumentales ; dans les années 30, elle fut l'une des figures de proue du "réalisme socialiste" et reçut quatre Prix Staline.

En 1963, j'ai passé là-bas une partie de l'été avec ma famille et suis allée voir le plus jeune frère de mon père, l'unique survivant, Arvid, qui est mort en 1973 et a été enterré dans le caveau familial de Tenis Smilga. Cette année-là, j'ai visité d'abord l'endroit où était inhumé mon grand-père. Pendant toutes ces années, j'avais été tourmentée par l'idée qu'il n'y avait pas de plaque sur la tombe de mon grand-père pour évoquer sa participation à la révolution de 1905 et sa fin tragique. Dès les années soixante, j'ai essayé de soulever cette question, mais sans succès puisque mon père, son fils Ivar Smilga, n'était pas réhabilité.

Et voilà que, quatre-vingt deux ans après la mort de mon grand-père, j'ai été amenée à me rendre sur sa tombe avec l'équipe de tournage de la TV de Riga et à y déposer des fleurs. C'était le 16 avril 1988. Pour cette raison, j'ai beaucoup de reconnaissance à l'égard de la TV de Lettonie pour cette autorisation importante. D'une certaine façon, j'avais répondu au testament de mon père. Si on ne peut parler de relais de l'action, peut-être peut-on parler de relais du devoir et de la mémoire. Je ne peux pas ne pas exprimer mon immense reconnaissance aux enseignants et aux élèves de l'école Aouskelis pour leur respect de la mémoire de mon grand-père de mon père dont ils ont fait preuve. Par leur cordiale participation, ils m'ont aidée, ainsi que tous les participants, à rétablir le fil de la continuité. C'est tellement indispensable et précieux pour le soutien des sentiments civiques et patriotiques qui étaient encore cruellement bafoués il y a si peu de temps. Parce que, sans mémoire, que sommes-nous ? Dans la vie, mon père était, si ce n'est un joyeux luron, du moins un homme joyeux et courageux. Même si ce n'était pas fréquent, il arrivait à la fois à se distraire et à se reposer.

Gleb Maksimilianovitch Krjijanovsky m'a raconté en 1976 comment les trois - mon père, Dzerjinsky et lui - se reposaient ensemble en Crimée en 1926. Assis devant une bouteille de vin, ils avaient cassé une petite croûte, se détendaient, et Feliks Edmondovitch avait pris soin de façon touchante de mon père qui s'était trouvé un peu mal. Il ne faut pas faire de nos bolcheviks des idoles ou des mannequins.

C'étaient des gens, au sens large où l'entendait Shakespeare. L'important est qu'ils étaient honnêtes dans leur fondement, solides et sont allés avec dignité à la rencontre de leur dernière heure. Mon père ne perdait pas son sens de l'humour, même dans les moments les plus difficiles dont son destin fut plus que suffisamment parsemé. Par exemple, quand il apprit qu'il allait être expédié immédiatement et sans délai en Asie centrale, il se mit à blaguer, fredonnant "Samarkande, je m'en vais là où vit mon adorée".

Je me souviens aussi de cet épisode : après le départ de mon père pour l'Asie centrale, maman et moi nous fûmes expulsées de la maison sur le quai sans attendre l'arrivée du locataire principal et l'on répondit par un refus sévère à

la demande de maman d'attendre son arrivée. On mit notre famille à la porte sans cérémonie, il est vrai après nous avoir donné un autre logement. Revenant à Moscou à l'été 1934, mon père arriva dans le nouvel appartement. Voici comment le gérant de l'immeuble se rappelait par la suite sa rencontre avec mon père : "Smilga est arrivé dans le bureau une canne à la main (il se promenait toujours avec), ôta son chapeau, se présenta, après avoir précisé avec l'humour qui lui était propre: "On m'a marié sans moi !"

Ce déménagement précipité de la famille d'un vieux communiste n'en dit que trop sur la cruauté et le mépris avec lesquels Staline et ses hommes de main tenaient tous ceux qui étaient sur les plus hautes marches. Leur envie, leur haine, leur cupidité. On avait déjà dans les premières années 30 "serré les pouces à la démocratie". Staline se hâtait de réaliser ses sombres projets.

Je n'oublierai jamais le 2 janvier 1935 : après une perquisition nocturne, on emmena papa. Maman et nos employés se tenaient pétrifiés dans l'entrée quand, après avoir embrassé tout le monde, mon père franchit la porte en compagnie de trois hommes en civil. Oubliant les risques, je m'élançai en simple robe sur le balcon (nous vivions au deuxième étage) et, l'ayant vu dans la cour avec les tchékistes qui l'encadraient, je criai "Papa !" En réponse, il me fit adieu de la main et disparut par la porte cochère qui donnait sur la rue Gorky. C'était sans doute là, le long du chemin dans la ruelle Brioussovsky (aujourd'hui rue Nejdárov), qu'attendait une voiture.

Il me fut donné de le voir encore une fois, en mars 1935, à la prison Boutyrka où il fut transféré de la prison intérieure de la Loubianka, à la fin de "l'instruction". On le condamna alors à cinq années d'isolateur politique à Verkhnéouralsk. Il y resta deux ans dans une pièce pour une personne, puis, en janvier 1937, on le ramena à Moscou pour y être fusillé. Officiellement la date de sa mort est mars 1938, mais j'ignore si cela correspond à la réalité. J'y reviendrai. Pour l'instant je veux parler de la rencontre de Boutyrka. Il y avait beaucoup de monde dans la salle d'attente. Une étape importante était en préparation. Nous attendions tous. Quand on nous appela dans une pièce à part aux allures de cellule avec deux bancs disposés des deux côtés d'une table, papa arriva par l'autre porte, en manteau, chapka et une canne à la main, accompagné d'un garde. Je me suis jetée comme une folle à son cou (les adolescents de quinze ans ne se contrôlent pas dans de telles minutes), devant maman et ma soeur. Le garde m'a arrachée de papa avec ces mots : "C'est interdit". On nous fit asseoir séparément, de part et d'autre de la table. D'un côté papa et le garde, de l'autre, nous trois.

La conversation fut nerveuse, précipitée, je ne me souviens pratiquement de rien de ce que nous avons dit alors. Seulement que maman (elle travaillait encore à ce moment à la *Grande Encyclopédie soviétique* comme secrétaire

scientifique) dit qu'Otto Ioulévitch Schmidt<sup>1</sup> avait cessé de la saluer (ils étaient collègues). C'était si difficile de parler en présence d'un étranger que la rencontre devint très confuse. A la fin de l'entrevue, qui ne dura pas plus de trente minutes, mon père, en prenant congé, nous dit, à ma soeur et à moi: "Les enfants, souvenez-vous que vous dites adieu à un honnête homme". Mais il eût pu ne pas nous le dire, car nous nous étions faites à l'idée que notre père était l'un des combattants du parti qui prirent notre défense avec dignité. Plus il fut frappé par Staline, plus notre fierté et notre sympathie pour lui grandirent. Puis papa baisa les mains de maman : ils ne pouvaient pas parler. Il me sembla que l'on m'arrachait le coeur, toute vivante. Voilà comment j'ai vu mon père pour la dernière fois, en mars 1935.

Ensuite nous avons correspondu avec lui pendant six mois et maman a même réussi à se rendre en mai 1936 à une rencontre avec lui. Le 1er juillet 1936, on l'arrêta, elle aussi. Depuis, je n'ai jamais plus revu ma mère.

Mon père avait encore à cette époque le droit d'écrire un certain nombre de lettres par mois. Pendant un peu plus d'une année, nous avons donc conservé un lien avec lui. En vendant des affaires (maman avait déjà été "remerciée" à son travail et avait été exclue du parti), on envoyait à mon père des colis, des livres dont il avait besoin. A l'isolateur, il y avait une grande bibliothèque de philosophie, d'histoire et de politique économique. C'était la base de son existence spirituelle. En outre, il étudiait intensément le français, y atteignant la perfection. Il avait déjà là-bas lu Racine et Corneille dans le texte. Nous lui écrivions des nouvelles de l'école, des informations sur la vie culturelle. Une de ses lettres montre qu'il se posait des questions sur le destin de Chostakovitch : "Pourquoi maudit-on sa musique et la traite-t-on de cacophonie?". Même dans ses conditions de vie effrayantes, il ne se désintéressait pas de la vie.

Moi-même, comprenant ce qu'était une "cellule", comme j'avais un peu lu sur ce sujet et comme papa et maman, qui avaient une solide expérience de la prison avant la révolution, m'avaient parlé autrefois de cette épreuve, je compatissais beaucoup avec mon père. Je m'efforçais de le reconforter, de lui transmettre ma volonté. A l'école, nous étudions Derjavine et je décidai qu'une citation d'un poème de lui convenait à mon père et lui donnerait des forces. Et voilà : faisant allusion à Staline, l'ennemi de mon père, je lui écrivis :

"Un âne sera toujours un âne:  
Même si les étoiles dégringolent sur lui  
Là où il faut agir avec sa tête  
Tout ce qu'il fait, c'est qu'il ne comprend rien"

<sup>1</sup> Otto Ioulévitch Schmidt (1891-1956), mathématicien, astronome, géophysicien et explorateur de l'Arctique, était une personnalité très connue dans le public. Il dirigea l'édition de la *Grande Encyclopédie soviétique* de 1924 à 1941.

Bien que défaillant de peur que ma conspiration fût découverte par la censure, mon amour pour mon père et le désir de lui faire comprendre que je considérais qu'il avait raison dans son combat mortel contre Staline l'emportèrent.

Certains noms sont auréolés d'une légende, soit pendant leur vie, soit après la mort. Je ne me souviens pas d'où vint à ma connaissance la légende de mon père. Il s'agit d'un petit épisode dans la vie de l'isolateur. Apparemment, ce fut pendant une promenade (on conduit toujours les prisonniers vingt minutes à l'air frais), alors que quelques prisonniers marchaient en cercle, l'un d'eux jeta un petit mot à un autre. Un troisième, qui avait tout vu, s'empara du mot et le remit au garde. Mon père avait tout vu lui aussi. Explosant d'indignation, il dit au garde : "Emmenez-moi, je ne veux pas respirer le même air que cet homme". "Cet homme", naturellement, c'était celui qui avait remis le mot au garde. Je ne peux pas me porter garante de cet épisode, mais c'est tellement typique de mon père - un homme avec un sens aigu de la dignité et de l'honnêteté.

Ici transparait aussi une certaine part de romantisme, une notion qui se situe en marge, mais il est vrai que, sans une dose de romantisme et d'idéalisme, on est plus humilié et moins inspiré. D'ailleurs l'extrait d'une lettre du fils de l'ouvrier Emelianov dont la famille cacha Ilyitch chez elle, à la petite gare de Razliv, cité dans l'article de Nenarokov et I.Ya. Vratchev sur mon père (*Naouka i jizn*, 1988, n°6) confirme en quelque sorte cette belle et triste légende, probablement fondée à partir d'un fait et transmise à ses enfants (ma soeur et moi) au bout de dizaines de mains.

Quand on arrêta ma mère, j'eus le temps d'envoyer un télégramme à mon père. En réponse, je reçus un télégramme de lui que j'ai conservé plus précieusement que la prunelle de mes yeux, comme la dernière lettre écrite par ma mère (on l'a prise quand nous n'étions plus à Moscou toutes les deux). Toutes ces reliques ont été détruites par le NKVD au moment de mon arrestation en 1938. Je ne me souviens plus du contenu exact de la réponse de mon père, mais elle m'était adressée personnellement, ce dont j'ai conclu, que, désormais, à 17 ans, il me considérait comme le chef de famille. En voici le texte approximatif :

"Moscou, 26 rue Gorky, apt 98, Tatiana Smilga. j'ai reçu ton télégramme. Tiens bon. Courage. Ton Smilga".

Il signa ainsi non "père", non "papa", mais "ton Smilga", s'étant mis tout entier dans cette signature. Il ne put plus rien envoyer à ses deux filles désormais orphelines.

Je ne peux que me représenter en imagination le sort ultérieur de mon père, bien que cela ne me soit pas facile. Il ne voulait probablement pas figurer aux

procès, car il voyait dans ces "représentations" une farce sanglante et indigne. Les purges principales commencèrent à l'été 1938 et il était déjà en cellule depuis deux ans et demi, mais il ne perdit pas son courage ("Perdre son courage, c'est tout perdre"). Bien sûr maintenant, même connaissant toutes les méthodes des tortionnaires de Staline, on ne peut pas ne jeter la pierre à personne, mais mon père Ivar Smilga, fils d'un des dirigeants de premier rang de la révolution de 1905 en Lettonie demeure parmi ceux qui "n'ont pas tremblé".

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai un âge qui conviendrait pour être la mère de mes jeunes parents, et il me semble parfois que, comme une mère, j'essaie de restaurer le souvenir radieux de mes enfants. C'est ainsi que tournent les événements et les années. Mes parents, comme des millions de gens adorables ont quitté la vie "sans avoir vécu", "sans avoir aimé jusqu'à la fin", "sans avoir fumé leur dernière cigarette", comme a dit le poète.

Je n'écrirai pas de mensonges, ni que nous, qui sommes restées, qui avons été épargnées dans cette tuerie sanglante, nous sommes toujours fraîches et gaies. Parfois le désespoir nous étreint parce que la perte de nos proches est irrémédiable et parce que l'est aussi celle de leur "énergie d'amour", (Je reviens à ce terme), c'est-à-dire leur influence sur nous. Mais le fil des ans a fait naître une sorte de lumière qui ne ternira pas, qui pénètre la vie et nous donne la force de trouver autour de nous ce pour quoi la vie vaut d'être vécue.

Mon père et ma mère n'ont pas de tombes, mais si, pour utiliser le style poétique, ils nous survolent quelque jour sous la forme d'un vol de grues blanches, alors j'aurais toujours envie de crier à leur suite, à chacun d'entre eux séparément pour que cela aille d'un cœur à un autre :

"Je me souviens de toi !

Je suis fière de toi !

Je te remercie infiniment !

Je t'aime ! "

A.V. Pantsov

## Lev Davidovitch Trotsky<sup>1</sup>,

Il est bien difficile d'écrire sur cet homme. Il avait une personnalité complexe, aux facettes multiples, même contradictoires, et il nous a bien entendu laissé un énorme héritage de travail créateur. Dans les années 1924-1927, alors qu'il était loin d'être terminé, il représentait déjà 12 volumes (14 tomes). Aujourd'hui, en RFA, on se prépare à la publication d'un recueil de ses travaux qui approche des 80 ou 100 volumes. Une bibliographie de ses oeuvres préparée pour la publication à l'étranger compte des dizaines de livres et d'articles. Mais ce n'est là qu'un aspect du problème. C'est en outre que beaucoup de gens dans notre pays, bien que ne connaissant que mal cette énorme masse de son travail, pensent pourtant qu'ils savent tout ce qu'il faut savoir de cet homme. Naturellement ce n'est pas la faute du lecteur mais de ceux qui, depuis 1920, ont nourri ses préjugés pseudo-théoriques au lieu de permettre une libre discussion entre collègues animés du même état d'esprit, conformément à l'idée franchement bakouniste entretenue par l'organisation de la "Violence du Peuple" qui pensait, selon les termes de Marx et d'Engels, que science et connaissance n'étaient absolument pas pour la jeunesse "car la formulation de tels objectifs pouvait leur inspirer le doute et détruire l'orthodoxie"<sup>2</sup>.

La *perestroïka* et la *glasnost* ont réellement réduit l'influence du dogmatisme militant prédominant. Mais le préjugé assimilé pendant des décennies se fait encore sentir. Après tout, le fait d'apprendre mécaniquement quelques postulats peut donner à beaucoup l'illusion d'avoir des connaissances scientifiques réelles. Et il est très difficile de se défaire de semblables illusions surtout quand vérités et demi-vérités se mêlent aux mensonges. Il est bien sûr humain de ne simplement pas prendre la peine de comprendre vraiment : il suffit de simplement "savoir".

<sup>1</sup> *Voprosy istorii* n°5, 1990, pp. 65-87.

<sup>2</sup> Marx & Engels, *Sotch.*, t. 18, p. 398.

"Savoir" par exemple que L.D. Trotsky était l'ennemi le plus malfaisant du léninisme, qui, durant toute sa vie active, lutta contre le bolchevisme dans toutes les questions pratiques et théoriques du mouvement révolutionnaire. Les schémas élaborés à l'origine dans le fameux "abrégé" de l'histoire du PCUS ont continué à trouver un soutien dans notre littérature jusqu'à une date très récente. En septembre 1987 encore, les auteurs qui essayaient d'évaluer sérieusement la biographie politique de Trotsky furent attaqués dans les pages de *Sovietskaia Rossiia* par V.M. Ivanov sous couleur d'une attaque contre "le petit Judas".

Bien entendu, au fur et à mesure que s'approfondit le processus de la *glasnost*, les vieilles idées commencent à être usées. En septembre 1988, par exemple, la *Pravda* a publié un article de D.A. Volkogonov qui, bien que prudemment formulé, concluait que, "pendant ses années de travail actif" dans le parti bolchevique, Trotsky "n'était pas un ennemi du socialisme et de la révolution". En janvier 1989, *Znamia* a publié la première partie d'un travail de R.A. Medvedev sur le stalinisme dans lequel il démontrait que, pendant la période qui a suivi son expulsion d'URSS, Trotsky a continué à n'avoir aucun objectif contre-révolutionnaire. Des articles ultérieurs dans *Literatournaia gazeta*, *Moskovskie Novosti*, *Neva* et *Sovietskii Krym* ont donné des comptes-rendus largement véridiques de l'assassinat de Trotsky par le NKVD. Des pas ultérieurs vers la réhabilitation de la vérité ont été réalisés dans des articles de V.I. Billik, V.P. Danilov, Iou. I. Korablev, M.A. Molodtsiguine, L.M. Spirine et V.I. Startsev, qui ont donné des comptes rendus très objectifs de l'activité politique de Trotsky à diverses périodes de sa vie <sup>1</sup>.

D'un autre côté, dans les articles contemporains sur l'histoire du bolchevisme qui inondent les pages des journaux et des revues, y compris les nombreux travaux de D.A. Volkogonov et N.A. Vassetsky, Trotsky apparaît le plus souvent sous la forme d'un "génie du mal" aimant son rôle dans la révolution plus que la révolution elle-même. Si on dit à son sujet quelque chose de positif, c'est généralement en passant, dans un contexte tout à fait négatif et pour démontrer son exceptionnel manque de principes. De nombreux auteurs insistent particulièrement sur leurs thèses quant à la cruauté exceptionnelle manifestée par Trotsky dans la période post-révolutionnaire immédiate.

La lecture de semblables articles fait penser au Tourbine de Boulgakov qui s'exclamait : "Nous avons perdu la guerre. Nous avons maintenant quelque chose de plus terrible que la guerre, de plus terrible que les Allemands, de plus

<sup>1</sup> Cette note de l'original russe énumère les références de tous les articles des auteurs cités ci-dessus qui ont déjà été indiquées et le sont encore dans ce même numéro.

terrible que n'importe quoi au monde. Nous avons Trotsky" <sup>1</sup>. Vraiment, qu'est-ce qui pourrait être pire ? Et si l'on en croit la majorité des articles modernes, nous savons mieux que les héros de Boulgakov que Trotsky ne pouvait apporter que la violence, le sang et les larmes. Mais on a complètement oublié que, pour Tourbine et ses camarades (qui étaient des Gardes blancs), Trotsky n'est que le symbole de l'ennemi.

Mais tout ne va pas avec ce schéma. Surtout quand nous nous souvenons de ces mots : "Le camarade Trotsky est probablement l'homme le plus doué du comité central actuel". Comment est-ce possible ? Lénine était-il aussi myope ? Pourquoi, après avoir si souvent polémique contre lui le peindre sous d'aussi brillantes couleurs dans son testament ? Pourquoi, après avoir attiré l'attention sur ses défauts - une "confiance en soi excessive et une tendance à accorder trop d'importance au côté administratif des choses", et après avoir rappelé la longue période qu'il passa en-dehors des rangs des bolcheviks, Lénine a-t-il particulièrement souligné que l'on ne pouvait donner à Trotsky qu'un "petit blâme personnel" pour son non-bolchevisme ? <sup>2</sup>

Pourquoi, à la veille de la prise du pouvoir en octobre 1917, à propos de l'inclusion dans la liste du parti pour les élections à l'Assemblée constituante de membres qui avaient adhéré dans la période de juillet-août, Lénine s'opposa-t-il résolument à la candidature de Iou. Larine, M.N. Pokrovsky et autres nouveaux membres, mais soutint chaleureusement celle de Trotsky ? <sup>3</sup>

Pourquoi, en novembre 1922, Lénine adressa-t-il à Trotsky un télégramme dans lequel il assurait : "J'ai étudié vos thèses sur la Nep et je les trouve dans l'ensemble excellentes, avec quelques formulations particulièrement heureuses, bien qu'il apparaisse qu'il y ait encore certains points à discuter. J'ai suggéré qu'on les publie maintenant dans la presse, mais qu'on en fasse plus tard une brochure. Avec des commentaires supplémentaires qui seraient particulièrement utiles pour expliquer au public à l'étranger notre nouvelle politique économique" <sup>4</sup>. Et il écrivait cela à Trotsky que l'on identifie à la politique du "socialisme des casernes". Et cette discussion portait sur l'essence de la Nep, un concept particulièrement difficile à expliquer aux larges masses du parti.

Pourquoi, lorsqu'à la fin de sa vie il sentit de façon aiguë le danger de la dégénérescence bureaucratique de l'Etat, surtout en relation avec ce qu'on appelle l'affaire géorgienne, Lénine se tourna-t-il pour obtenir un soutien (et en fait avec

<sup>1</sup> Boulgakov M., *Belaia Gravdiia Teatralniy roman. Master i Margarita*, Moscou 1975, p. 14.

<sup>2</sup> Lénine, V.I., *Pol.sobr. soch.* t. 45, p. 345.

<sup>3</sup> *Ibidem*, t. 34, p. 345.

<sup>4</sup> *Ibidem*, t. 54, p. 314.

une proposition de former un bloc politique) <sup>1</sup> vers personne d'autre que Trotsky, précisément - le "patriarche" du système administratif-bureaucratique ?

Qui était donc ce Lev Davidovitch Trotsky, cet homme sans lequel il est impossible de comprendre une époque entière de l'histoire de notre pays ? Les pages qui suivent sont une tentative d'interpréter les chapitres les plus importants, les plus complexes et par conséquent les moins étudiés de sa biographie politique.

x x x

L.D. Trotsky est né le 26 octobre 1879 dans le village de Yanovka en Ukraine. Comme bien d'autres jeunes Russes précoces à la fin du siècle dernier, il connut la littérature marxiste alors qu'il était encore très jeune - dans son cas, 17 ans. Le jeune intellectuel penchant à gauche accéda du "libéralisme ardent" à la social-démocratie, son évolution étant encouragée par sa participation spontanée au mouvement ouvrier. En 1897, avec quelques personnes aux aspirations identiques, il organisa à Nikolaïev l'"Union des ouvriers de la Jeune Russie" qui répandit la propagande révolutionnaire dans nombre de villes d'Ukraine. En janvier 1898, l'Union fut détruite par la police et ses dirigeants arrêtés.

Ses années de prison et d'exil sibérien furent pour Trotsky une période d'études marxistes intenses. En Sibérie, il établit des liens étroits avec des social-démocrates locaux et exilés ; il était particulièrement proche en ce temps de M.S. Ouritsky et F.E. Dzerjinsky. Au printemps 1901, il rejoignit l'Union social-démocrate sibérienne et polémiqua contre les *narodniki* et les anarchistes. Plus tard, sous le pseudonyme d'Antid Oto, il commença à publier des articles dans la revue d'Irkoutsk *Vostochni oborejnie* qui était la voix des exilés politiques en Sibérie.

Comme on le sait très bien, le mouvement social-démocrate traversait à cette époque une phase de division idéologique et organisationnelle. Le mouvement pour rassembler et unifier les forces du parti était dirigé par le groupe autour du journal *l'Iskra*. Trotsky était l'un de ses partisans les plus ardents. En 1902, il s'évada de Sibérie et commença à collaborer avec les dirigeants du centre de *l'Iskra* (le comité de rédaction).

L'enthousiasme de Trotsky et surtout son journalisme populaire lui valurent beaucoup de publicité dans le milieu social-démocrate (dans le parti, on l'appelait "La Plume"). L'un des dirigeants du Centre, G.M. Krjijanovsky, le recommanda personnellement à Lénine pour qu'on l'aide à émigrer. A la fin de

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 329

1902, après avoir pour la première fois rencontré Trotsky, Lénine estima que c'était "un camarade énergique et capable" <sup>1</sup>. A Londres, Trotsky prit part à la préparation du 2e congrès du POSDR et, sur recommandation de Lénine, Martov et Zassoulitch, participa aux réunions du comité de rédaction de *l'Iskra*. Pendant cette période, c'est sans aucun doute Martov qui avait sur lui le plus d'influence.

Trotsky participa aux débats du 2e congrès (juillet-août 1903) comme l'un des deux délégués de l'Union sibérienne. Les procès-verbaux montrent que Lénine et lui ne divergeaient que sur deux points principaux de l'ordre du jour. C'est également rendu clair par l'étude du "Journal du 2e congrès du POSDR" tenu par Lénine <sup>2</sup>. Tous deux défendaient l'idée de la construction du parti sur la base de l'autonomie de ses organisations et non sur la base du fédéralisme. Il n'y avait pas entre eux de divergences sur la question du programme du parti. Au cours d'une très vive polémique avec le dirigeant "économiste" V.P. Akimov, Trotsky, il est vrai, défendit l'idée qu'une dictature prolétarienne n'était concevable que "quand le parti social-démocrate et la classe ouvrière étaient virtuellement identiques" et quand la classe ouvrière comportait la majorité de la nation <sup>3</sup>. Mais cela ne provoqua aucune objection de la part de Lénine ou de ses partisans. Plus, Trotsky n'essaya jamais de construire une théorie (ou d'exprimer des réserves ?) sur la base de cette polémique. Au contraire, trois ans plus tard, arguant de l'inévitabilité de la révolution socialiste en Russie, il assura : "Il est bien entendu exact que le développement de la conscience de classe dépend du développement numérique du prolétariat et que la dictature du prolétariat présuppose que le prolétariat sera suffisamment important numériquement pour lui permettre de surmonter la capacité de résistance de la contre-révolution bourgeoise". Il n'en découle cependant pas que "l'écrasante majorité" de la population doit être faite de prolétaires et "l'écrasante majorité" du prolétariat de socialistes conscients" <sup>4</sup>.

Trotsky défendit avec une ardeur particulière les principes agraires léninistes dans le programme. Argumentant contre ceux qui ne reconnaissaient pas les potentialités révolutionnaires de la paysannerie, il déclara : "En Occident, on nous dit que la social-démocratie n'a pas de succès avec les paysans. Mais en Occident, à l'époque où le parti prolétarien est entré dans l'arène, la paysannerie avait déjà achevé son rôle révolutionnaire. En Russie, la situation est différente. Dans la révolution qui vient, il faut nous lier aux

<sup>1</sup> *Ibidem*, t. 46, p. 241.

<sup>2</sup> *Ibidem*, t. 7, pp. 403-421.

<sup>3</sup> *Vtoroi S'ezd RSDRP*, (juillet-août 1903), Protocole, 1950, p. 130.

<sup>4</sup> Trotsky L.D., *Itogi i perspektivy*, Moscou, 1919, p.56.



paysans - dans l'intérêt des paysans pauvres comme des ouvriers". Ce discours de Trotsky fut hautement apprécié par Lénine <sup>1</sup>.

Les discussions sur la question du statut du parti furent centrées, comme on le sait, autour des formulations rivales de Lénine et de Martov. Lénine proposait de considérer comme membre du parti celui qui, entre autres, "participait personnellement" à l'une des organisations du parti. Martov insistait sur le fait que cette "participation personnelle" était suffisante. La discussion portait en réalité sur la nature même du parti, les principes selon lesquels il devait être construit et organisé. Au centre se trouvait la discussion sur la question du rapport entre la démocratie interne du parti et le centralisme. Martov et ses camarades d'idées, dont Trotsky, étaient pour une organisation large et souple, dont les membres ne seraient pas tenus par une discipline rigide. Lénine, de son côté, était totalement pour le centralisme, soulignant particulièrement la nécessité de protéger la fermeté et la pureté du parti. La nécessité de créer une telle organisation forte et centralisée était déterminée selon lui par les conditions de l'activité politique d'opposition en Russie à cette époque, écrasée qu'elle était par la dictature tsariste. En même temps, il est possible de comprendre la position de Martov. Robespierre, Tkatchev, Netchaiev et autres extrémistes révolutionnaires, qui avaient compromis les idées du "centralisme d'organisation" et la "discipline révolutionnaire", étaient encore dans une large mesure dans les esprits de tous les démocrates révolutionnaires. C'est pour cette raison que, pendant et après le congrès, Trotsky réaffirma à plusieurs reprises son idée que la soumission organisationnelle de l'individu au parti conduirait à la dégénérescence du mouvement en une étroite conspiration.

Les critiques les plus sévères de Trotsky contre les idées de Lénine sur l'organisation parurent dans son pamphlet d'août 1904, *Nos Tâches politiques*. Cherchant à démontrer où conduirait l'enthousiasme excessif pour le centralisme, il dépeignit le tableau suivant : "L'organisation du parti (le terme juste est "l'appareil", A.P) se substitue au parti, le comité central à l'appareil et finalement le dictateur au comité central... des comités fournissent l'orientation tandis que le peuple garde le silence. L'organisation des révolutionnaires professionnels, ou, pour être plus précis, sa couche supérieure, devient le centre de la conscience social-démocrate tandis que, sous l'autorité de la direction du centre, travaillent de façon disciplinée des fonctionnaires techniques" <sup>2</sup>.

Nous avons pleine conscience de la façon dont ce pronostic s'est trouvé confirmé. Pourtant, le même Trotsky, rappelant ses propres paroles, des années plus tard, écrivait que, dans les vieilles polémiques, il avait "poussé la logique

<sup>1</sup> *Vtoroi s'ezd...*, p. 228, Lénine, *op.cit.*, t. 8, pp. 221-222.

<sup>2</sup> Trotsky, *Nachi politicheskie zadatchi*, Genève 1954, pp. 54, 62.

(des principes d'organisation léninistes) jusqu'à l'absurde" <sup>1</sup>. Il repoussait l'idée que les fondements du stalinisme avaient été posés par Lénine au 2e congrès du POSDR : "Le diagnostic de mon pamphlet de jeunesse ne donne pas la clé de toute notre histoire, bien que quelques auteurs la lui aient attribuée à la légère. La politique d'organisation (de Lénine) n'était pas une simple ligne droite. Plus d'une fois, il attaqua le centralisme excessif et en appela à la base du parti contre la direction. En dernière analyse, dans des conditions d'extrême difficulté, en dépit des dislocations et des chocs, le parti dans son ensemble, tout en oscillant occasionnellement d'un côté ou de l'autre, conserva l'équilibre entre les exigences opposées du centralisme et de la démocratie" <sup>2</sup>.

Suivant la logique de leur désaccord sur les statuts, Trotsky s'opposa aux candidats de Lénine pour les organes centraux du parti. On sait que les élections donnèrent la victoire à Lénine et que Trotsky se retrouva dans la fraction minoritaire. Cette période avec les mencheviks fut cependant brève. Dès 1904, ses désaccords avec les dirigeants de la minorité sur la question de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution atteignirent un tel degré qu'en septembre il annonça qu'il quittait les mencheviks. Mais il ne rallia pas pour autant la fraction bolchevique.

Trotsky revint d'exil à cause des événements de janvier 1905. Il prit une part active à la révolution qui suivit, devenant vice-président du soviet de Petrograd des députés ouvriers que présidait G.C.Khroustalev-Nossar et, après l'arrestation de ce dernier, il dirigea le présidium du comité exécutif du soviet. Il fut arrêté fin décembre 1905 et en janvier 1907 déporté en Sibérie pour la deuxième fois.

Pendant cette période, Trotsky entreprit un intense travail théorique et publia beaucoup de matériel, consacrant la plus grande attention aux problèmes stratégiques de la révolution, en particulier la question de sa continuité (permanence) et de son lien avec le processus révolutionnaire mondial dans la nouvelle époque historique. En 1906, dans un travail intitulé *Bilan et Perspectives*, il exposa de façon systématique sa théorie de la révolution permanente qu'il avait commencé l'année précédente à développer en collaboration avec A.L.Parvus.

On peut représenter schématiquement cette théorie comme suit. La bourgeoisie russe n'est pas capable de diriger le mouvement révolutionnaire et par conséquent la victoire complète de la révolution démocratique n'est possible que sous la forme d'une dictature prolétarienne soutenue par la paysannerie. Seul un gouvernement ouvrier soutenu par les paysans aurait la force de résoudre les

<sup>1</sup> Trotsky, *Staline*, t. 2, Benson, 1985, p. 140.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

problèmes complexes posés à la révolution. Ni un régime bourgeois, ni même une dictature révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie ne pourraient le faire. Un régime prolétarien prendrait inévitablement des mesures socialistes tout en réalisant au passage les tâches démocratiques de la révolution. Ce faisant, il donnerait un élan puissant à la révolution socialiste mondiale. La Russie serait protégée d'une restauration bourgeoise et le triomphe du socialisme assuré par la victoire du prolétariat en Occident.

Comme on le voit, Trotsky ne contestait nullement le rôle révolutionnaire de la paysannerie en alliance avec la classe ouvrière. Il le surestimait plutôt car, en 1905-1906, il est apparu, conformément à la conception exposée dans *Bilan et Perspectives*, que la paysannerie russe était déjà prête à soutenir une dictature prolétarienne. Dans la même veine, il sous-estimait quelque chose de très différent, la capacité d'une couche précise de la paysannerie à mener une politique indépendante. Il ne considérait donc pas comme nécessaire pour le prolétariat, après avoir réalisé les tâches démocratiques de la révolution, d'offrir, même temporairement, quelque influence sur la politique gouvernementale à la paysannerie (c'est-à-dire au parti paysan qualifié). En même temps cependant il continuait à considérer comme tout à fait naturel d'offrir des places dans le gouvernement ouvrier révolutionnaire aux représentants de groupes sociaux non-prolétariens. "Une politique saine obligera le prolétariat à appeler au pouvoir les dirigeants influents de la petite bourgeoisie des villes, des intellectuels et de la paysannerie. Tout le problème réside en ceci : qui déterminera le contenu de la politique gouvernementale, qui formera dans son sein une majorité stable ? ...On peut naturellement décrire un tel gouvernement comme la dictature du prolétariat et de la paysannerie ou la dictature du prolétariat, de la paysannerie et de l'intelligentsia ou même un gouvernement de coalition de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie. La question n'en reste pas moins posée : qui exercera l'hégémonie au sein du gouvernement lui-même et par son intermédiaire dans le pays ? En parlant d'un gouvernement ouvrier, nous répondons par là même que l'hégémonie devra appartenir à la classe ouvrière"<sup>1</sup>.

La théorie de Trotsky était fondamentalement un programme pour la révolution socialiste immédiate. Longtemps avant Lénine, il s'était formulé l'idée que la révolution socialiste pouvait et en fait devait l'emporter dans un seul pays et de plus un pays socialement arriéré - le maillon le plus faible dans le système capitaliste mondial. "Il est possible que les ouvriers arrivent au pouvoir dans un pays économiquement arriéré avant d'y arriver dans un pays avancé... Imaginer que la dictature du prolétariat dépende en quelque sorte automatiquement du développement et des ressources techniques d'un pays, c'est tirer une conclusion fautive d'un matérialisme "économiste" simplifié jusqu'à l'absurde. Ce point de vue n'a rien à voir avec le marxisme. A notre avis, la

<sup>1</sup> Trotsky, *Itogi...*, pp. 39-40.

révolution russe créera des conditions favorables au passage du pouvoir entre les mains des ouvriers"<sup>1</sup>.

Les conceptions de Lénine étaient à cette époque bien différentes. On peut les résumer en gros comme suit. La bourgeoisie russe n'est pas capable de mener jusqu'à son terme sa propre révolution mais, d'un autre côté, en Russie, les conditions n'ont pas encore suffisamment mûri pour une révolution socialiste. Le processus révolutionnaire doit donc passer par une phase bourgeoise-démocratique qui prendra cependant la forme d'une authentique révolution populaire dirigée par le prolétariat. Une victoire décisive de la révolution sur le tsarisme n'aboutira pas à la dictature du prolétariat mais à la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie, c'est-à-dire que ces deux classes partageront le pouvoir. La dictature ouvriers-paysans nettoiera le pays du moyen âge et permettra un développement rapide, européen et non asiatique, du capitalisme qui assurera la croissance du capitalisme dans les villes et la campagne, ouvrant la possibilité de faire passer la révolution à sa phase socialiste. La victoire de la révolution bourgeoise-démocratique en Russie provoquera inévitablement une puissante poussée vers la révolution socialiste en Occident et sa victoire qui protégera la Russie du danger de contre-révolution et permettra en même temps au prolétariat russe de s'emparer du pouvoir dans un délai relativement bref.

Ces deux conceptions différaient radicalement de l'idée de la révolution selon les mencheviks. Les mencheviks croyaient que la victoire de la révolution bourgeoise russe n'était possible que sous la direction de la bourgeoisie libérale et qu'elle conduirait immédiatement à la venue au pouvoir de cette classe. Dans le cadre du nouveau régime, le prolétariat russe bénéficierait de conditions qui lui permettraient de mener à bien sa propre lutte pour le pouvoir.

Laissant de côté pour le moment la vive polémique entre les partisans de ces trois conceptions, on peut penser que la possibilité de réaliser l'une d'entre elles dépendait d'un certain nombre de conditions concrètes, dont la principale était le degré de préparation des masses à l'action révolutionnaire. Lénine lui-même, par exemple, le prenant en compte, modifia ses idées en mars 1917, avançant le plan de révolution socialiste dans le cours de laquelle les bolcheviks allaient "résoudre les questions de la révolution démocratique en route, comme sous-produit, pour ainsi dire, d'une révolution authentiquement socialiste et ouvrière"<sup>2</sup>.

Oui, le programme de Trotsky en 1905 était en avance sur son époque. Mais cela n'implique pas qu'il était dénué de sens. Il suffira de rappeler que, dans

<sup>1</sup> *Ibidem*, pp. 31-35.

<sup>2</sup> Lénine, *op.cit.*, t. 44, p. 147.

les années qui ont suivi immédiatement la révolution, l'ouvrage de Trotsky *Bilan et Perspectives* a été réimprimé à plusieurs reprises dans plusieurs langues étrangères en tant qu'interprétation théorique définitive d'Octobre.

Au printemps 1907, s'étant pour la deuxième fois évadé de Sibérie, Trotsky se retrouva une fois de plus à Londres où il participa au 5e congrès du POSDR. Puis suivirent de longues années d'émigration à populariser sa théorie de la révolution permanente. Pendant ce temps, il resta formellement en-dehors de toute fraction et consacra beaucoup d'efforts à réaliser une réconciliation entre mencheviks et bolcheviks. A l'été 1912, à Vienne, il mit sur pied le "bloc d'août" qui regroupait ses partisans, quelques membres du Bund, les mencheviks et quelques liquidateurs. Le point de vue de Trotsky selon lequel il fallait réunifier les différents groupes à l'intérieur du POSDR ne changea pas, même avec le début de la guerre, en dépit du fait qu'il avait personnellement pris une position internationaliste ferme s'opposant à la politique impérialiste sous le mot d'ordre de révolution prolétarienne.

Il n'est pas douteux que l'activité de Trotsky en faveur de l'unification nuisit au mouvement social-démocrate russe et en fait international. Ce n'est pas un hasard si les condamnations les plus sévères de Trotsky par Lénine datent de cette période, y compris la célèbre épithète de "petit Judas" <sup>1</sup>. Sans vouloir défendre la ligne politique suivie à cette époque par Trotsky, il nous faut attirer l'attention sur le fait que cette condamnation en un seul mot fut ressortie non moins que deux décennies après que Lénine l'ait employé dans l'ardeur de la discussion. Elle fut en fait publiée le 21 janvier 1932. A cette date, la *Pravda* publia un article qui comportait un note ajoutée en marge par Lénine en janvier 1911 (et qu'il n'a jamais destinée à publication) faisant référence à "la honteuse attitude du Judas Trotsky". Les critiques de Lénine visaient les erreurs commises par Trotsky entre les deux révolutions - erreurs que Trotsky lui-même a plus d'une fois reconnues. Par exemple, en 1919, il écrivait : "L'auteur a commis une erreur en sous-estimant les fractions en lutte dans la social-démocratie. Etant resté extérieur aux deux fractions pendant la période d'émigration, l'auteur n'a pas pleinement apprécié qu'en réalité la ligne de clivage entre bolcheviks et mencheviks était celle qui séparait d'un côté d'inflexibles révolutionnaires et de l'autre des éléments de plus en plus opportunistes" <sup>2</sup>.

Quand éclata la révolution de Février, Trotsky était aux Etats-Unis. Réalisant très vite l'importance énorme des événements russes, il publia plusieurs articles critiquant sévèrement les dirigeants mencheviks à qui il reprochait leurs appels à soutenir le Gouvernement provisoire, et soulignant de

<sup>1</sup> *Ibidem*, t. 20, p. 96.

<sup>2</sup> Trotsky, *Itogi...*, p. 5.

nouveau la nécessité de la révolution socialiste <sup>1</sup>. Les idées de Trotsky sur l'attitude à prendre vis-à-vis de la bourgeoisie, du Gouvernement provisoire et de la guerre coïncidaient avec celles que Lénine exprima dans ses "Lettres de loin" <sup>2</sup> écrites en exil en Suisse et publiées dans la *Pravda*. Ainsi, indépendamment l'un de l'autre, Lénine et Trotsky arrivaient à des conclusions stratégiques identiques en essence découlant des conditions nées en Russie de la révolution de Février. Il faut le souligner d'autant plus qu'à cette époque ni le bureau russe du comité central du POSDR dirigé par Chliapnikov, Kalinine et Molotov, ni le comité de rédaction de la *Pravda* dirigé par Staline ne pouvaient donner de réponse aux principales questions qui se posaient à la révolution en train de se développer. Pour que changent vraiment les idées de la direction du POSDR(b), il fallait attendre les "Thèses d'avril" de Lénine, qu'il présenta au 7e congrès pan-russe du parti ce même mois de 1917.

Revenant à Petrograd au début de mai, Trotsky rejoignit un petit groupe appelé "Organisation interdistrict des social-démocrates unifiés" (Mejraiontsy). Nombre de ses membres étaient ses vieux associés. Au moment où Trotsky arriva, les Mejraiontsy, qui s'étaient auparavant prononcés pour la fusion des différentes fractions du parti, exclurent désormais les défensistes de toute réconciliation à venir. Les résolutions de leur congrès du 10 mai 1917 coïncidaient pour tout l'essentiel avec celles du 7e congrès pan-russe des bolcheviks: "Les résolutions politiques des Mejraiontsy sont sur une ligne fondamentalement correcte sur la question de la rupture avec les défensistes" <sup>3</sup>, écrivit alors Lénine. Tout cela posait les bases d'une fusion ultérieure entre Mejraiontsy et bolcheviks. Fin mai 1917, ils présentèrent une liste commune aux élections pour le conseil de district de Petrograd. La pratique essentiellement pro-bolchevique des Mejraiontsy qui, outre Trotsky, comprenaient des révolutionnaires aussi connus que Volodarsky, Joffe, Karakhane, Lounatcharsky, Manouilsky, Ouritsky et Youréniev, leur valut un énorme respect parmi les ouvriers de Petrograd et chez les bolcheviks eux-mêmes. Dans la répression qui suivit les journées de juillet, les Mejraiontsy ne souffrirent pas moins que les bolcheviks. Trotsky fut arrêté le 23 juillet et envoyé à la prison des Kresty où il resta jusqu'au 2 septembre <sup>4</sup>.

Il était donc encore en prison quand la fusion des Mejraiontsy et des bolcheviks fut formellement ratifiée au 6e congrès du POSDR en août. Trotsky fut élu en son absence d'abord au présidium de la conférence, puis au comité central dans un geste qui apparaissait comme la proclamation de ses mérites personnels devant l'ensemble du mouvement révolutionnaire (personne en ces

<sup>1</sup> Trotsky, *Sotch.* t. 3-1, 1924, pp. 3-23.

<sup>2</sup> Lénine, *op.cit.* t.31.

<sup>3</sup> *Ibidem*, t.32, p. 113.

<sup>4</sup> *Rabotchii Pout*, 3 septembre 1917.

jours ne parlait de ses fautes !). Les détails de cette élection montrent qu'il était considéré comme l'un des quatre principaux dirigeants du parti, car il arriva, avec Zinoviev, troisième au vote pour le comité central avec 131 voix sur 134 possibles. Le congrès le désigna aussi, avec Lénine, Zinoviev, Kollontai et Lounatcharsky, comme l'un de ses candidats aux élections à l'Assemblée constituante.

A sa sortie de prison, Trotsky s'engagea immédiatement dans l'organisation de la résistance à Kornilov et, après cet épisode, dans la préparation directe du soulèvement armé contre le Gouvernement provisoire. Comme la majorité des autres membres du CC, il consacra toute son énergie et toute son attention pendant cette période aux préparatifs politiques et techniques de l'insurrection imminente - accélération de la bolchevisation des soviets, conquête de la garnison de Petrograd, organisation de l'armement des ouvriers. Le 24 septembre, le CC du POSDR (b) décida de l'"installer" comme président du soviet de Petrograd<sup>1</sup>. A ce poste, Trotsky assumait la responsabilité de l'organisation pratique de l'insurrection. Mi-octobre, il créa le comité militaire révolutionnaire du soviet<sup>2</sup>. Peu auparavant, il avait été élu au premier Politburo du comité central, avec Lénine, Zinoviev, Staline, Sokolnikov et Boubnov.

Pendant la période de septembre-octobre, il y eut au comité central une grande controverse sur la date et les perspectives de l'insurrection. Les bolcheviks ressentaient le poids de la responsabilité qui pesait sur leurs épaules. Kamenev et Zinoviev se prononcèrent tous les deux contre une insurrection. Leur idée là-dessus était fondamentalement partagée par Lounatcharsky. Lénine était à l'opposé, ne faisant en septembre pas moins de dix propositions différentes pour la prise du pouvoir immédiate. La majorité du CC, croyant qu'"une insurrection armée est inévitable et mûrit rapidement"<sup>3</sup> pensaient que les conditions n'étaient pas encore prêtes pour que le parti puisse mener à bien l'insurrection victorieuse. Un grand nombre de militants du parti voulaient attendre la réunion du 2e congrès pan-russe des soviets et ne commencer qu'alors, avec son soutien, le soulèvement. Nous avons de bonnes raisons de supposer que c'était la position soutenue en particulier par Staline. Il en témoigna de façon éloquente dans un discours d'avril 1920 pour la célébration du 50e anniversaire de Lénine. Rappelant les préparatifs immédiats pour Octobre, Staline déclara : "Nous, au CC, avons décidé d'avancer sur la base du renforcement des soviets, de convoquer un congrès des soviets et de déclarer que ce congrès était l'organe du pouvoir d'Etat. Ilyitch, qui se cachait à l'époque, n'était pas d'accord....en dépit de toutes ses demandes, nous avons accéléré sur la

<sup>1</sup> *Protokoly Tsentral'nogo Komiteta RSDP(b)*., Avgoust 1917-febral' 1918, 1958, p. 69.

<sup>2</sup> Cf. *Kommunist*, 1989, n°10, pp102,104.

<sup>3</sup> *Protokoly*, p.86

voie du renforcement des soviets et, le 25 octobre, avons joué notre rôle dans l'insurrection"<sup>14</sup>

Il y avait encore d'autres dirigeants du parti qui voulaient se servir du mot d'ordre de la convocation d'un congrès des soviets comme couverture légale pour la mobilisation des masses et la préparation technique de l'insurrection - qui devait être fixée autour du moment du congrès, mais pas nécessairement après sa tenue. C'était précisément l'idée de Trotsky. Comme preuve, on peut en citer en particulier son discours au soviet de Petrograd le 18 octobre. Afin d'embrouiller les mencheviks et les s.r. de droite, il répondait aux questions des députés qui soupçonnaient la possibilité d'une action armée des bolcheviks, qu'aucune décision n'avait été prise, mais qu'"au premier signe d'une tentative de la contre-révolution de couler le congrès, notre riposte sera impitoyable et ira jusqu'au bout"<sup>1</sup>. Il va sans dire que Trotsky, en tant que chaud partisan de l'insurrection, n'aurait pas fait référence à la probabilité d'une action armée le jour du congrès s'il n'avait fondé sur elle ses espoirs pour le succès de la révolution. Lénine fit une référence approuvant ce discours de Trotsky tout en le reconnaissant comme une manoeuvre. "Est-il réellement si difficile de comprendre que Trotsky ne pouvait pas, n'avait pas le droit, était obligé de ne pas dire face à l'ennemi plus que ce qu'il a dit ? Est-il réellement difficile à comprendre que le parti devait cacher à l'ennemi ses décisions, que cette décision nous obligeait dans nos déclarations publiques à faire apparaître que l'initiative et le blâme retombaient sur l'ennemi. Seul un enfant ne pourrait le comprendre"<sup>2</sup>.

Compte tenu de tout cela, il est clair que Trotsky joua un rôle important dans la préparation de la révolution d'Octobre. Dans les premières années du pouvoir soviétique, ses ennemis n'essayèrent même pas de jeter le doute là-dessus.

Dans le premier gouvernement soviétique, Trotsky eut le poste de Commissaire du Peuple aux Affaires étrangères. Le procès-verbal de la réunion au cours de laquelle fut décidée la composition du premier Conseil des Commissaires du Peuple n'est malheureusement pas détaillé - et pour tout dire, il n'en fut pas pris aucun. C'est pour cette raison qu'on ne peut être tout à fait sûr de la façon dont se firent les nominations. Selon le compte-rendu qu'en a fait Trotsky lui-même, sa nomination semble pourtant avoir été précédée d'une controverse. Lénine l'avait d'abord proposé comme Président du Conseil des Commissaires du Peuple, assurant que c'est ce qu'il fallait faire puisque Trotsky "était à la tête du soviet de Petrograd qui avait pris le pouvoir". A la demande de Trotsky lui-même, cette proposition fut rejetée sans débat. Lénine insista alors pour que Trotsky soit chargé de l'Intérieur, un poste qui soit identifié avec la

<sup>1</sup> *50-legie V.I. Oulianova-Lenina*, M. 1920, pp. 27-39.

<sup>2</sup> Lénine, *op.cit.* 34, p.423

lutte contre la contre-révolution. "Je fis des objections, rappelle Trotsky, et entre autres arguments je fis valoir la question des nationalités : était-il, disais-je, bien utile de donner à nos ennemis cette arme supplémentaire, mon origine juive ?" Lénine était indigné : "Nous faisons une grande révolution internationale. Quelle importance peuvent avoir de telles vétilles ?" Sur ce thème s'engagea entre nous une dispute à demi-comique. "La révolution est grande, répliquai-je, mais il reste un fameux nombre d'imbéciles - Est-ce que nous marchons sur les pas des imbéciles ? - Marcher sur leurs pas, non, certes ! Mais parfois il faut faire de petites concessions à la sottise... Pourquoi chercherions-nous dès les premiers jours des complications superflues?" Sverdlov régla la question en intervenant : "Il faut opposer Lev Davidovitch à l'Europe. Qu'il prenne les affaires étrangères !" <sup>1</sup> Lénine accepta.

Le 29 novembre (12 décembre, nouveau style) 1917, Trotsky commença à servir dans un bureau spécial restreint du comité central. Cet organisme avait été formé en vue de la difficulté qu'il y avait à organiser des réunions plénières du CC dans des circonstances extraordinaires. Il avait le pouvoir de décider dans toutes les questions urgentes "à condition qu'il comprenne tout membre du CC se trouvant à Smolny" <sup>2</sup>.

La conclusion d'une paix universelle et démocratique était d'une énorme importance pour le nouveau gouvernement. Trotsky s'y attacha. On découvrit qu'il était impossible de convaincre les puissances de l'Entente de la nécessité de mettre fin à la guerre et ainsi le gouvernement soviétique commença-t-il des négociations de paix avec les Allemands et leurs alliés, à Brest-Litovsk. Les négociations de Brest furent l'occasion du premier sérieux désaccord d'après Octobre entre Lénine et Trotsky. Pour comprendre le point de vue de Trotsky à cette époque, il nous faut garder à l'esprit les points suivants : Trotsky connaissait aussi bien que quiconque l'incapacité de la Russie à faire la guerre et rejeta le mot d'ordre de Boukharine de "guerre révolutionnaire" immédiate. En même temps, il estimait nécessaire de faire traîner le plus longtemps possible les négociations de paix afin de donner à la classe ouvrière européenne le temps de comprendre la signification de la révolution soviétique et de mettre tout son poids derrière la politique de la paix démocratique. Jusque là, Trotsky était d'accord avec Lénine. "La tactique de Trotsky, dans la mesure où il s'agissait de gagner du temps, était juste"; dit Lénine <sup>3</sup>. Mais ils divergeaient sur le temps pendant lequel ils pourraient éviter de signer la paix. Lénine disait qu'ils devraient seulement attendre que les Allemands envoient un ultimatum, alors que Trotsky pensait qu'il était nécessaire de démontrer de façon incontestable et dans la pratique que c'était seulement sous la menace des baïonnettes et

1 Trotsky, *Moia Jizn*, t.2, Berlin 1930, pp. 61-63/

2 *Protokoly*, p. 155.

3 Lénine, *op.cit.*, t. 36, p. 30.

temporairement que les soviets abandonnaient le principe de la paix démocratique. Autrement, pensait-il, les impérialistes pourraient présenter les pourparlers de paix comme "une farce avec des rôles soigneusement attribués et définis d'avance" et affaiblir ainsi l'influence d'Octobre sur les masses. Il formulait sa position ainsi : "Nous arrêtons la guerre. Nous démobilisons l'armée. Mais nous ne signons pas un traité de paix".

Avec le recul, ce mot d'ordre peut paraître aventuriste. Mais il n'apparut pas ainsi à la majorité des dirigeants du parti à l'époque. Ils considéraient comme leur devoir suprême de faire tout leur possible pour faire avancer la cause de la révolution mondiale. Beaucoup espéraient, et ce n'était pas déraisonnable, que la révolution socialiste était sur le point d'éclater en Allemagne. En signant le traité de Brest-Litovsk, les soviets allaient permettre aux Allemands de transférer des troupes du front pour réprimer le soulèvement des ouvriers allemands. Plus encore, il n'y avait pas à cette époque de garantie que les Allemands allaient, en fait, avancer. Après tout, les Allemands s'étaient-ils assis à la table de conférence pour faire une guerre ?

La position de Trotsky avait ses avantages politiques. Elle enlevait toute base à l'accusation selon laquelle les bolcheviks avaient trahi le principe de la paix démocratique universelle. En même temps, elle enlevait toute base formelle à l'Entente pour se plaindre que la Russie avait brisé les termes de leur alliance. Finalement elle aida à aplanir les divergences entre les "communistes de gauche" et Lénine. Car, à mesure que les pourparlers de Brest approchaient du point de crise, le développement rapide de la tendance "de gauche" signifiait qu'une acceptation pure et simple de l'ultimatum allemand provoquerait une scission du parti.

Naturellement il ne s'agit pas de laisser entendre que la position de Trotsky était invulnérable à toute critique. On pouvait lui faire des objections sérieuses sous deux angles. Premièrement, si les Allemands devaient avancer très rapidement, ils allaient s'emparer de grandes quantités d'artillerie et autre matériel de guerre et occuperaient de vastes territoires, affaiblissant plus encore la position déjà précaire de la Russie soviétique. Deuxièmement, ils pourraient simplement rompre en même temps les pourparlers de paix. Ce dernier danger ne semble pas cependant avoir été considéré par les dirigeants du parti comme une menace réaliste.

La formule de Trotsky obtint la majorité des voix au comité central du 11 /24 janvier 1918 et à la réunion commune des comités centraux des bolcheviks et des s.r. de gauche le lendemain <sup>1</sup>. Il en découle qu'en rejetant l'ultimatum allemand à Brest, Trotsky agissait conformément aux souhaits des comités

1 *Protokoly*..., pp. 173, 283.

centraux des deux partis dirigeants. C'était en fait une entente personnelle entre Lénine et Trotsky selon laquelle ils allaient tenir jusqu'à l'arrivée d'un ultimatum allemand et céder ensuite<sup>1</sup>. Mais il faut reconnaître que cet accord fut conclu contre les décisions du comité central. Trotsky ne reçut pas de Lénine de directives écrites de signer la paix. En réponse à une demande, il reçut le 28 janvier un télégramme signé de Lénine et Staline qui disait : "Vous connaissez notre point de vue. Il n'est devenu que plus fort avec le temps qui passe". Comment interpréter ce message ? Comme un ordre du président du Sovnarkom de signer le traité de paix ? Ou comme une confirmation des décisions du comité central ? La deuxième interprétation est plus vraisemblable, car le télégramme portait aussi la signature de Staline qui n'avait pas pu être informé de l'accord personnel entre Lénine et Trotsky et surtout ne savait rien de son point central qui était de gagner la guerre contre la Rada centrale<sup>2</sup>.

Le 16 février, le haut-commandement allemand annonça qu'il se retirait des pourparlers d'armistice et reprendrait l'action militaire le 18 février à 12 heures. Le soir du 17, au comité central, Trotsky vota contre la proposition de Lénine d'envoyer aux Allemands une demande de nouvelles négociations pour conclure la paix, puisque les Allemands n'avaient pas encore commencé leurs opérations militaires, et parce que l'offre pouvait apparaître comme une manoeuvre diplomatique transparente. D'un autre côté, quand fut posée la question "Devons-nous signer la paix si les Allemands avancent et s'il n'y a aucun signe de la révolution allemande", il vota pour, avec Lénine. Placé devant la réalité de l'avance allemande, Trotsky vota pour adresser aux Allemands un appel immédiat à la conclusion de la paix<sup>3</sup>. Le 22 février, pour souligner politiquement la défaite subie par l'Etat soviétique, Trotsky donna sa démission de commissaire du peuple aux Affaires étrangères.

Bien entendu, la légende grandit selon laquelle Trotsky était personnellement responsable du fait que le pays avait finalement dû signer un traité de paix dans les pires termes. Nous avons simplement souligné l'extrême complexité et la nature contradictoire de la situation devant laquelle se trouvaient ceux qui avaient à décider.

En mars 1918, Trotsky fut nommé commissaire aux affaires militaires et président du conseil suprême de la guerre. En avril, il reçut aussi le département de la marine et en septembre devint le président du conseil militaire révolutionnaire de la République (CMR) nouvellement créé. En cette qualité, il eut à construire l'Armée rouge et à la mobiliser pour écraser les ennemis intérieurs et extérieurs des soviets. Il faut garder à l'esprit les conditions et le

1 Lénine, *op.cit.* t. 36, p. 30

2 *Ibidem*, t. 35, p. 332.

3 *Protokoly*,..., p. 204.

matériel humain avec lequel il a dû travailler. L'ancienne armée tsariste s'était effondrée. Les soldats et les paysans à demi-illettrés n'avaient aucun désir de se battre - pour le tsar ou pour les soviets - et on n'avait pratiquement pas le temps de construire une armée. Le président du CMR avait besoin d'une volonté de fer, d'une énergie énorme et d'une abnégation totale. Trotsky avait en abondance toutes ces qualités. L'Armée rouge ne fut pas construite seulement, voire principalement, par la compulsion. Trotsky et les autres communistes la tinrent par une combinaison d'appels aux idéaux communistes et de ferme discipline. Dans son arsenal, il avait non seulement "la matraque de la guerre civile", mais aussi son étincelant talent d'orateur révolutionnaire<sup>1</sup>. Reconnaissant qu'une armée ne pouvait fonctionner sans répression, il croyait néanmoins que les armées n'étaient pas bâties par la seule terreur. "L'armée tsariste ne s'est pas décomposée faute de répression" écrivait-il quelques années après la guerre civile. "Dans son effort pour la sauver en rétablissant la peine de mort, Kerensky n'a fait que l'achever. Sur les cendres de la grande guerre, les bolcheviks ont bâti une armée nouvelle ... et le plus fort ciment de l'armée nouvelle était dans les idées de la Révolution d'Octobre"<sup>2</sup>.

Dans sa lutte contre la tendance "guérillériste" à l'intérieur de l'Armée rouge et sur la question du recrutement d'anciens officiers tsaristes, Trotsky bénéficia du soutien ferme de Lénine. C'est précisément en accord avec lui que Trotsky mena pendant ces années la lutte contre ce qu'on appelait "l'opposition militaire" (J.V. Staline, K.E. Vorochilov, V.M. Smirnov) qui résistait à l'organisation de forces armées régulières. C'était l'époque des expériences au début de la guerre civile. Indiscipline et improvisation étaient courantes et il fallait employer des méthodes sévères. Comme exemple de la façon dont Lénine appréciait le travail de Trotsky et de la confiance totale qu'il avait en lui, on peut citer le fait qu'en juillet 1919 il donna à Trotsky des mandats en blanc signés de sa main. Trotsky pouvait y inscrire toute décision qu'il jugeait bonne, sachant qu'elle était d'avance approuvée par Lénine. Sur chaque feuille, ce dernier avait écrit : "Camarades, connaissant le caractère rigoureux des prescriptions du camarade Trotsky, je suis tellement persuadé, au degré absolu, de la justesse, de la nécessité rationnelle, pour la cause, de l'ordre donné par le camarade Trotsky que je soutiens intégralement cette décision. V. Oulianov-Lénine."<sup>3</sup> Naturellement ils eurent des désaccords, mais, sur les orientations politiques fondamentales, Lénine et Trotsky furent d'accord.

En tant que président du CMR, Trotsky joua un rôle direct dans la planification des opérations militaires qui écrasèrent les forces Blanches de Denikine et Youdénitch. Pour son rôle dans la défense de Petrograd, il reçut

1 Cf les ouvrages de Molodytsiguine et Spirine.

2 *Moia Jizn*, t. 2, p. 141.

3 *The Trotsky Papers, 1917-1922*, t./ 1, La Haye 1971, p.583.

l'Ordre du Drapeau Rouge. Comme chef de l'Armée rouge dont le gros des effectifs étaient recrutés dans la paysannerie, il ne pouvait pas ne pas voir l'importance qu'il y avait à renforcer l'unité de la classe ouvrière avec les paysans. Le régime soviétique dépendait de la pérennité même de cette union. C'est pour cette raison qu'il défendit toujours la politique de l'unité avec les couches moyennes de la paysannerie et s'opposa toujours à tous les signes d'inattention ou de manque de considération du parti pour ce problème. Par exemple, dans un rapport de mars 1919 envoyé au comité central de la région de la Volga, il disait : "Après la révolution prolétarienne victorieuse en Occident, nous aurons dans notre propre construction socialiste à faire de gros efforts pour impliquer dans l'économie socialiste les couches moyennes de la paysannerie" <sup>1</sup>.

Les ennemis de la révolution essayaient de semer la discorde parmi ses dirigeants, répandant en particulier la rumeur de "sérieuses divergences" entre eux sur la question de la paysannerie. En février 1919, Trotsky d'abord, Lénine ensuite, furent obligés de rendre public leur démenti de cette rumeur. "Le camarade Trotsky a déjà répondu", écrivait Lénine, "les rumeurs sur des divergences entre lui et moi sont des mensonges monstrueux et impudents, répandus par les grands propriétaires et les capitalistes ou leurs complices conscients ou inconscients. Pour ma part, je confirme totalement la déclaration de Trotsky. Il n'y a entre nous aucune divergence d'aucune sorte" <sup>2</sup>.

En même temps, le fonctionnement du Communisme de guerre, en particulier la réquisition des produits agricoles minait la confiance entre les paysans et les soviets. Il était clair qu'il fallait changer de politique et c'est précisément Trotsky qui fut le premier des dirigeants du parti à parler de la nécessité d'un tournant radical dans ce domaine. En février 1920, alors qu'il était chargé dans l'Oural d'un travail économique, Trotsky put se convaincre que la politique de réquisition du ravitaillement avait épuisé toutes ses possibilités. A son retour à Moscou, il présenta un rapport au comité central (ce rapport était adressé à Lénine, Krestinsky, Boukharine et Kamenev) présentant "un projet non élaboré de quelques considérations sur la politique du ravitaillement" dans lequel il formulait l'idée de remplacer les saisies de grain par une taxe en nature. Dans le rapport qui était intitulé "Questions fondamentales de la politique de l'approvisionnement et de la campagne", il assurait : "Notre politique agricole actuelle repose sur la saisie du surplus (au-dessus des normes de consommation). Cela encourage le paysan à ne cultiver sa terre qu'en proportion des besoins de consommation de sa propre famille. En particulier, le décret confisquant la troisième vache comme un surplus conduit à l'abattage clandestin du bétail, à la vente spéculative de la viande et à la destruction de l'élevage laitier. L'industrie perd sa main d'oeuvre et l'agriculture tend vers la prolifération

<sup>1</sup> Trotsky, *Sotch*, t. 17-2, M. 1926, p. 540.

<sup>2</sup> Lénine, *op.cit.*, t. 37, p. 478.

de tenures de subsistance. Et cela à son tour sape la base même de notre politique agricole, l'extraction d'un surplus toujours plus important (fait que) les ressources agricoles tendent à se tarir du même coup. Il n'est pas nécessaire d'arguer qu'il faut améliorer l'appareil de réquisition. Une lutte victorieuse contre ces tendances économiques négatives exige que nous prenions les mesures suivantes : 1) Remplacer la confiscation de produits alimentaires en surplus par une déduction en pourcentage (effectivement un impôt progressif sur le revenu). Cela encouragera à cultiver plus de terre et de façon générale la terre sera cultivée de façon plus intensive. 2) Etablir une correspondance plus étroite entre les produits industriels fournis aux paysans et le montant du grain livré par eux, pas seulement au niveau du district et du village mais au niveau de la ferme individuelle. Il est évident en tout cas que la politique actuelle d'égalisation des réquisitions aux normes alimentaires, de garantie collective des livraisons et d'allocation égale de produits industriels indépendamment du grain livré est en train de conduire à un déclin dans l'agriculture, à la dispersion du prolétariat industriel et menace en fait de dévaster toute la vie économique du pays" <sup>1</sup>.

Comme on le voit, ces propositions de Trotsky étaient bien modestes. Elles ne touchaient pas à l'un des problèmes économiques les plus vitaux - l'évolution d'un marché. En outre, il pensait introduire ces mesures de façon différenciée. Dans les régions agricoles les plus prospères (la Sibérie, le Don, l'Ukraine) on pouvait les appliquer dans leur ensemble, tandis que, dans les régions centrales, il pensait qu'il fallait les accompagner de "collectes obligatoires de grains et de désignation obligatoire de terres à cultiver". Il soulignait aussi la nécessité "de livraisons plus larges, plus régulières, plus efficaces de produits de l'industrie soviétique". On doit se souvenir en examinant ces propositions de Trotsky qu'il les fit à l'apogée même de la politique de Communisme de guerre, une année avant l'introduction de la Nep. Sa prudence est attestée par une note accompagnant le rapport : "Le matériel présenté ici n'est pas destiné à publication, ce n'est qu'un projet non élaboré pour examen au CC. Si on acceptait ce projet il faudrait modifier de façon importante ses formulations exactes" <sup>2</sup>.

Les propositions de Trotsky furent repoussées par 11 voix contre 4 au CC et Lénine ne les soutint pas. Pas entièrement convaincu de la justesse de ses propres propositions, Trotsky fut satisfait de ce résultat et continua sa recherche théorique (avec Boukharine et d'autres) pour les prochaines étapes sur la voie de la construction du socialisme en revenant sur le vieux terrain des méthodes courantes du parti - armées du travail, incitations non économiques, etc. C'est de cette façon qu'apparut la conception de l'"étatatisation des syndicats" qui, bien que totalement erronée d'un point de vue de Nep, apparaissaient comme une

<sup>1</sup> Trotsky, *Sotch* . t.17-2, pp .543, 544.

<sup>2</sup> *The Trotsky Papers*, t;2, pp. 126, 128.



conclusion logique du Communisme de guerre. Cette idée fut sévèrement critiquée par Lénine au tournant des années 1920-1921 c'est-à-dire précisément au moment où lui-même commençait à sentir la nécessité d'un changement de politique économique. Peu après, Trotsky abandonna lui aussi cette idée et considéra la Nep comme un tournant dans la construction d'une économie socialiste. "Dans la mesure où le cours nouveau de politique économique avait signifié un tournant vers l'activité commerciale, permettant le démarrage de nombreuses entreprises nouvelles et la restauration, dans des limites bien connues, du marché libre", - écrivait-il en 1921 "l'évolution des syndicats vers l'étatisation non seulement devait être arrêtée, mais il fallait en la matière faire machine arrière"<sup>1</sup>.

Pendant l'année 1921 Trotsky accorda de plus en plus d'attention à l'élaboration de la théorie et de la pratique de la Nep, examinant le rapport entre plan et marché, les problèmes de la hausse de la productivité, de la réduction des coûts de fabrication, de la satisfaction des besoins du marché et du renforcement du secteur étatique de l'économie. Il ne revint jamais aux idées du Communisme de guerre. Au contraire, il s'efforçait de retenir tous ceux qui pensaient qu'il faudrait améliorer l'économie en employant de telles méthodes "Des mesures exceptionnelles de cette sorte, écrivait-il à un correspondant inconnu le 21 septembre 1926, ne pourraient donner de résultats que pour une période comparativement brève, quand les masses sentent qu'il n'existe pas d'autre issue. Mais, dans les conditions d'une longue période de construction socialiste, la discipline du travail doit dépendre de plus en plus de l'initiative et de l'intérêt que les travailleurs ont eux-mêmes dans les résultats de leur travail...Le cours général doit avancer non par la répression et en serrant la vis mais à travers l'initiative et les intérêts des travailleurs, le contrôle collectif de l'opinion publique, l'organisation correcte de la production, etc."<sup>2</sup>

Petit à petit, il trouva dans son analyse la place pour examiner les questions de la démocratie du parti et commença à prendre une position dans l'actualité contre des mesures qui tendaient à aggraver le danger de dégénérescence bureaucratique dans l'appareil du parti-Etat. Il était devenu difficile d'empêcher la pénétration dans le parti d'éléments politiquement et théoriquement faibles et mal préparés. Pendant la Guerre civile, quiconque s'était révélé désintéressé dans le combat pour le pouvoir soviétique était admis au parti. En 1922, selon les résultats d'un recensement du parti, 92,7 % de ses membres étaient à demi-illettrés<sup>3</sup>. La plupart des membres du parti avaient seulement appris à réciter quelques phrases marxistes, et, cela va sans dire, la

<sup>1</sup> Cité d'après *Odinnadsatij s 'dezd RKP(b) mart-aprel' 1922 goda*. M. 1961, p. 271.

<sup>2</sup> *Kommunistitchseskaja oppositsiia v SSSR 1923-1927*, t. 2, p. 76.

<sup>3</sup> *Pravda*, 27 janvier 1923.

plupart étaient incapables de penser par eux-mêmes. La situation devint plus compliquée encore avec la fin de la Guerre civile. Lénine releva avec inquiétude l'énorme pression de ceux qui étaient saisis d'"un irrésistible désir de rejoindre le parti dirigeant"<sup>1</sup>. Les choses étaient aggravées par l'absence d'une authentique société civile en Russie, où la grande majorité de la population vivait dans une société paysanne à demi-patriarcale et sans traditions démocratiques. Les masses aveugles, à moitié illettrées et enchaînées à la tradition, réalisaient leur dictature sous la forme pervertie d'une bureaucratie parti-soviets. Plus tard, elles se trouvèrent un dirigeant. C'est de ce contexte qu'émergea Staline.

Le premier des dirigeants du PCR(b) à reconnaître le danger de dégénérescence bureaucratique et à en parler fut Lénine qui souleva la question dans des lettres et articles de 1922-1923. Il fut lui-même la première victime du pouvoir grandissant de la bureaucratie. Pendant sa maladie, il était effectivement prisonnier, arrêté à domicile et, après sa mort, fut transformé en icône. La deuxième victime fut Trotsky en qui Lénine avait cherché un allié pour lutter contre les bureaucrates.

Le premier pas dans la lutte bureaucratique contre Trotsky vint avec la formation d'un bloc secret de trois membres du Politburo - Zinoviev, Kamenev et Staline. Aucun d'entre eux pris individuellement ne constituait un adversaire pour Trotsky, indépendamment de leur popularité ou de leurs dons de théoriciens. Mettant à profit la maladie de Lénine, la "troïka" essaya d'isoler Trotsky en anticipant les décisions des organes suprêmes du parti. En même temps, on déclencha dans le parti et le Comintern une campagne pour discréditer Trotsky.

Devant l'attaque des trois et de leur fraction, Trotsky se défendit. Contrairement à ses adversaires, il ne les attaqua pas, au moins au début, personnellement. Au lieu de cela, il tenta de centrer le débat sur la menace de dégénérescence bureaucratique de l'appareil parti-gouvernement. Il argumentait en faveur d'un élargissement de la démocratie interne du parti et de la liquidation du système, qui émergeait alors, de "terreur bureaucratique". C'était le sujet d'une lettre adressée au comité central et à la commission centrale de contrôle le 8 octobre 1923. Il écrivit aussi dans la même veine un certain nombre d'articles dans la *Pravda*, le pamphlet *Cours nouveau* et fit un certain nombre de discours publics y compris au 13e congrès du parti en mai 1924. "Ce régime" écrivait-il le 8 octobre 1923, "qui, pour l'essentiel, avait déjà pris forme au XIIe congrès et s'est consolidé ensuite, est plus éloigné d'une démocratie ouvrière que ne l'était le très dur régime de la période du Communisme de guerre. La bureaucratization de l'appareil du parti a atteint des niveaux insoupçonnés. Il n'y a aucune trace d'échange ouvert d'opinions sur les questions qui se posent au parti...il faut

<sup>1</sup> Lénine, *op.cit.*, t. 45, p. 19.

supprimer le secrétariat bureaucratique". Trotsky percevait l'appareil bureaucratique comme l'une des sources principales du fractionnisme qui menaçait de miner le parti de l'intérieur. "Le centralisme mécanique alimente inévitablement un fractionnisme qui est une caricature grotesque de la démocratie de parti et crée ainsi de graves dangers politiques", soulignait-il dans une lettre à la conférence du parti datée du 8 décembre 1923<sup>1</sup>. Trotsky était opposé au fractionnisme, mais il était pour une large démocratie interne du parti combinée avec un maintien strict du principe du centralisme, défendant le droit de chaque membre du parti à la liberté d'opinion et de discussion<sup>2</sup>.

En réponse à la prise de position de Trotsky, la troïka approfondit la lutte fractionnelle. A un plénum du comité central en août 1924, une rencontre de gens dans les mêmes dispositions (Staline, Boukharine, Roudzoutak, Rykov, Tomsy, Kalinine, Kamenev, Zinoviev, Mikoyan, Vorochilov, Kaganovitch, Orjonikidze, Petrovsky, Kouibychev, Ouglanov et autres) constitua un exécutif, qu'on appela "groupe des sept", composé de Zinoviev, Kamenev, Staline, Boukharine, Rykov, Tomsy et Kouibychev. Les candidats suivants à cet organisme non-constitutionnel et ouvertement fractionnel furent aussi désignés : Dzerjinsky, Kalinine, Molotov, Ouglanov et Frounzé. Le groupe des sept commença à usurper les prérogatives des organes suprêmes du parti. Il discuta à l'avance les questions qui étaient portées ensuite au politburo. Comme l'a souligné Nadtocheiev, "l'objectif de tout cela était de présenter un front uni sur les questions en discussion et de préparer à l'avance un rejet unanime de Trotsky"<sup>3</sup>. Pendant ce temps s'intensifiait la campagne publique contre Trotsky, commençant à faire des allusions fréquentes à ses "fautes" de la période d'avant-guerre.

Trotsky essaya de diviser ses adversaires en concentrant son feu contre Zinoviev et Kamenev. En octobre 1924, il publia les trois premiers volumes de ses oeuvres complètes, y compris les textes de l'année 1917. Il lui donna une préface intitulée "Leçons d'Octobre" dans laquelle il rappelait au parti la conduite de Kamenev et de Zinoviev pendant les derniers préparatifs de la Révolution d'Octobre ; dépeignant délibérément leur conduite sous le jour le plus défavorable (les accusant d'être passés sur une position menchevique), Trotsky ne fit par ailleurs aucune mention ni du rôle ni des idées de Staline pendant cette période, ce qui aurait pu mettre ce dernier en difficulté, particulièrement à propos de la période où, avec Kamenev, il dirigeait la *Pravda*. Apparemment, Trotsky cherchait avant tout à briser quelque peu son isolement. Il est tout à fait clair qu'il ne cherchait pas une escalade dans la lutte. Il n'excluait même pas la possibilité d'un accord avec Kamenev et Zinoviev. Son objectif était

1 Trotsky, *Novyi Kurs*, 1924, p. 82.

2 *Ibidem*.

3 Nadtocheiev, V., "Troïka, 'semerka', Stalin", *Nedelia*, 1, 1989, p. 15.

probablement de donner un avertissement sur le fait que tous les dirigeants du parti avaient commis des erreurs à des moments différents et que, par conséquent, fouiller le passé à propos des erreurs qu'il aurait commises "avant Octobre" pourrait très mal tourner pour ceux qui avaient lancé cette discussion. Ce n'est pas par hasard qu'il souligna à plusieurs reprises qu'il serait "très mauvais de transformer (ces erreurs), des années après l'événement, en arme contre ceux qui les ont commises...L'étude des erreurs passées ne devrait ni ne doit en aucune circonstance être considérée comme dirigée contre les camarades qui étaient responsables de la politique erronée"<sup>1</sup>.

Zinoviev et Kamenev interprétèrent cependant la position de Trotsky comme une insulte personnelle et exigèrent son exclusion du bureau politique et sa révocation de la présidence du conseil militaire révolutionnaire. Cherchant à le discréditer politiquement, ils se joignirent à Staline, Boukharine et autres pour développer une campagne contre le prétendu "trotskysme". Utilisant des citations des écrits de Lénine avant Octobre, c'est-à-dire à une époque où ils étaient engagés dans une polémique l'un contre l'autre, ils décrivent Trotsky comme un ennemi acharné du léninisme. Leur campagne fut tout à fait sans scrupules. Les hostilités s'ouvrirent avec Boukharine, le 2 novembre 1924, trois semaines après la parution du texte de Trotsky, par la publication d'un éditorial de la *Pravda* : "Comment ne pas écrire l'histoire d'Octobre". Il devint vite clair cependant que Boukharine n'allait pas jouer un rôle dirigeant dans cette campagne. Les assauts les plus importants furent lancés par les gens de la troïka. Le 18 novembre, devant le comité de Moscou du parti, Kamenev présenta un long rapport intitulé "Léninisme ou trotskysme". Il le présenta ultérieurement à la fraction communiste du conseil pan-union des syndicats le 19 novembre, le 21 à une conférence des ouvriers des munitions, et le 26 il fut publié dans la *Pravda*. Staline consacra son discours du 19 novembre au conseil central des syndicats à une critique de Trotsky. Elle fut aussi imprimée dans la *Pravda* du 26. Finalement, le 30, Zinoviev publia un article dans la *Pravda* intitulé "Bolchevisme ou trotskysme". Tous ces articles et discours, avec des contributions moindres de Kviring, Kuusinen, Sokolnikov, des contributions collectives du comité de Moscou, etc., parurent dans un recueil spécial intitulé *Sur les Leçons d'Octobre*<sup>2</sup>. D'autres recueils de déclarations de Kamenev, Zinoviev, Staline et Boukharine parurent en même temps à Moscou et en province<sup>3</sup>. Un recueil d'écrits de Lénine, *Lénine sur Trotsky et le trotskysme* fut également préparé pour publication, paraissant au début de 1925, et une seconde édition en fut préparée plus tard dans l'année. En réponse, Trotsky écrivit un article, "Nos divergences"<sup>4</sup>. Il ne fut cependant pas publié à l'époque

1 Trotsky, *Sotch.*, 3-1, pp. XII, LXII.

2 *Ouralkakh*, L., 1924

3 Cf. *Leninism i trotskism*, Toula, 1924, *Leninism ili trotskism*, Sverdlovsk, 1925.

4 *Kommunisticheskaia Oppositsiia*, *op.cit.* t. 1, pp. 110-142.

où il fut prêt, en été-automne 1924, le bloc Staline-Zinoviev ayant déjà commencé à donner des signes de craquement.

Après la parution des "Leçons d'Octobre", Staline modifia sa position et apparut plus clairement comme l'arbitre du conflit entre Trotsky d'une part, Kamenev et Zinoviev de l'autre. Ayant défendu les seconds et pris position contre le trotskysme, Staline ne voulait pourtant pas laisser s'élargir la lutte. En janvier 1925, Trotsky fut relevé de ses fonctions de commissaire à la Guerre et de président du Conseil militaire révolutionnaire, mais, essentiellement du fait de l'intervention de Staline, apparemment en considération du geste correspondant de Trotsky dans "Leçons d'Octobre", il put rester membre du politburo. Cette décision fut ratifiée à un plénum du comité central et de la commission de contrôle tenu en janvier 1925 - avec la condition suivante : "Au cas où il y aurait, de la part de Trotsky, une nouvelle indiscipline ou non-application de la politique du parti, le CC sera obligé, sans attendre une conférence, de considérer comme impossible qu'il continue à être membre du bureau politique et de soulever à une réunion commune du CC et de la CCC la question de son exclusion du comité central"<sup>1</sup>. En mai 1925, date à laquelle la troïka s'était brisée, Trotsky reçut les postes mineurs de président du Comité des concessions, chef des projets d'électrification et président du département scientifique et technique du Conseil suprême de l'économie nationale.

Une résolution du 17 janvier 1925 annonça la fin de la campagne contre le trotskysme mais ordonna en même temps qu'un travail d'explication au-dedans et au-dehors du parti soit poursuivi sur "le caractère anti-bolchevique du trotskysme" et qu'un nouveau thème soit introduit dans les programmes d'éducation politique avec l'objectif de "démasquer" cette tendance idéologico-politique. Dans l'intervalle après la mise à l'écart de Trotsky, avait commencé une lutte pour le pouvoir entre Kamenev et Zinoviev d'un côté, Staline de l'autre. Staline aspirait maintenant au manteau de théoricien du parti avec sa théorie de la "construction du socialisme dans un seul pays". Pour un temps, la lutte contre le trotskysme fut placée sur le foyer de derrière : elle flamba à nouveau en 1926 quand Trotsky joignit ses forces à celles des dirigeants de la "Nouvelle Opposition" qui l'avaient rejoint en reconnaissant que leur campagne contre lui avait été fondée sur des mensonges.

Trotsky réfléchit dur et longtemps avant de conclure un bloc avec Zinoviev et Kamenev. La nouvelle Opposition, basée sur Leningrad, avait été obligée d'apparaître au grand jour à la veille du 14e congrès du parti et Trotsky étudiait maintenant soigneusement ses divergences avec la direction, pesant le pour et le contre d'une telle alliance. Il ne prit pas part aux discussions internes du parti et nous ne pouvons donc juger de son attitude que par ses écrits personnels y compris un journal et quelques lettres qui ont été conservées dans

<sup>1</sup> Résolution du 17 janvier 1925, *Leninism ili trotskism*, Sverdlovsk, p. 29.

les archives. Certains de ces documents ont des titres hautement descriptifs : "Le Bloc avec Zinoviev", "Analyse des Mots d'ordre et divergences", "Sur l'Opposition de Leningrad". Il est clair en les lisant que Trotsky était conscient que Zinoviev et Kamenev n'étaient pas moins apparatchiki que Staline - sinon plus - et qu'ils ne représentaient qu'une "opposition bureaucratique" à la majorité du CC. Il reconnaissait aussi que les "méthodes de direction de Leningrad dans le parti et dans l'économie - caractérisées par le son aigu des cris, la boursouffure de l'agitation et l'arrogance régionale - avaient accumulé de profonds ressentiments dans le parti contre les patrons de Leningrad. Il fallait y ajouter le profond ressentiment de plusieurs centaines d'ouvriers qui avaient à différentes époques été chassés de Leningrad et dispersés dans le pays - ces faits sont indiscutables et leur signification ne peut être surévaluée. Un renouvellement de la direction de Leningrad et l'adoption d'un ton moins "commissarial" à l'égard du reste du parti auraient été des pas importants en avant. Il reconnut cependant que la situation dans l'organisation de Leningrad ne s'était pas développée dans l'isolement. Selon les termes de Trotsky, "On trouve seulement à Leningrad l'expression la plus frappante et la plus déformée des développements qui caractérisent le parti dans son ensemble"<sup>1</sup>. Réalisant cela, il répoussa la tentative bureaucratique de la clique Staline-Boukharine de supprimer "la nouvelle Opposition". Trotsky était convaincu qu'une suppression bureaucratique du régime de Leningrad ne pourrait avoir comme résultat que l'installation d'un régime pire encore. Une lutte bureaucratique entre fractions "aggraverait les tendances bureaucratiques de l'appareil", inéluctablement. Pour sa part, il offrit d'aider à améliorer la vie dans toutes les organisations du parti, menant à "une transition du régime actuel du parti à un régime plus sain, sans chocs, sans discussions nouvelles, sans luttes pour le pouvoir, sans groupe de trois, quatre ou neuf, mais au moyen d'un dur travail, ouvert et simple, à commencer au sommet lui-même, dans le politburo"<sup>2</sup>.

Trotsky suivait la discussion avec attention et il avait conscience que la polémique n'était pas simplement une lutte dans l'appareil mais touchait des questions politiques fondamentales. Les réponses données à ces questions par Kamenev et Zinoviev d'une part et lui-même de l'autre commençaient à converger et au début de 1926 révélaient une façon pratiquement identique de les aborder. Trotsky en tira la conclusion qui s'imposait et qu'il formula à la manière communiste de l'époque de façon plutôt vulgairement sociologiste : "Les positions de la direction de Leningrad apparaissent comme l'expression bureaucratique perversie de l'inquiétude politique ressentie par les secteurs les plus avancés du prolétariat en ce qui concerne notre développement économique et le sort de la dictature prolétarienne"<sup>3</sup>. Trotsky, Zinoviev et Kamenev

<sup>1</sup> *Kom. Op., op.cit.*, t.1, pp. 153, 155.

<sup>2</sup> Trotsky, *Portrety revolioutsonnerov*, Benson, 1988, pp. 147, 153, 155-157.

<sup>3</sup> *Kom. Op. op.cit.*, t. 1, p. 151.

défendirent pour la première fois une position commune à un plénum du comité central du PCUS tenu en avril 1926. Dans les trois mois qui précédèrent le plénum suivant en juillet, ils définirent leur unité de façon formelle en adoptant une plateforme commune.

La question-clé dans les discussions qui se déroulèrent dans l'opposition unifiée en 1926-1927 était celle de la possibilité de construire le socialisme en URSS dans les conditions de l'encerclement capitaliste. Staline avait prétendu que c'était possible. Trotsky, emphatiquement, que c'était impossible. On peut résumer ainsi le point de vue de Trotsky : le socialisme ne peut être réalisé que dans des pays qui ont fait une révolution victorieuse et dans lesquels les forces productives sont très développées, approchant du niveau des pays dirigeants de l'impérialisme que les bolcheviks considéraient comme le stade suprême du capitalisme et la veille de la révolution socialiste. En ce qui concernait l'Union soviétique, sa tâche était de surmonter aussi vite que possible l'espace qui la séparait des Etats les plus avancés. Sans la victoire du prolétariat dans les principaux pays d'Europe, il serait impossible de réaliser le socialisme puisque, comme Trotsky le soulignait, la bourgeoisie mondiale essaierait premièrement constamment de renverser le régime soviétique par les armes et deuxièmement, "l'économie mondiale contrôle en dernière analyse toutes ses parties constituantes y compris les zones gouvernées par une dictature prolétarienne et construisant une économie socialiste"<sup>1</sup> Cela n'implique pas que Trotsky contestait la nécessité de la construction socialiste en URSS. "La question, écrivait-il, n'est pas de savoir si nous pouvons et devons construire le socialisme en URSS. C'est comme si on demandait si le prolétariat peut et doit lutter pour le pouvoir dans un pays capitaliste donné. Notre travail en direction de la construction du socialisme fait partie de la lutte révolutionnaire mondiale tout comme l'organisation des grèves de mineurs dans le Royaume-Uni ou la construction de cellules d'usine en Allemagne... Chacun de nos succès économiques rapproche la victoire de la révolution européenne".. Bien entendu, les idées de Trotsky ne pouvaient être acceptées par la bureaucratie parti-gouvernement qui, tout en manifestant un intérêt abstrait pour la révolution mondiale, était en réalité plus intéressée à renforcer les intérêts à court terme de son Etat. Sa perspective était formée par la théorie stalinienne du développement économique et politique autarcique équivalant en réalité, selon les paroles de Trotsky, à "décider d'avance d'appeler socialisme tout ce qui arrive en URSS, tout en ignorant ce qui se passe hors de ses frontières"<sup>2</sup>.

Trotsky avait absolument raison de poser la question du rapport extrêmement difficile et complexe entre le processus économique en URSS et le développement du marché mondial. Il se trompait cependant en croyant que le

<sup>1</sup> Plénum du comité central, 22 nov.10 déc; 1926, sténo, p. 102.

<sup>2</sup> *Kom. Op. op.cit.* t. 2, p. 142, 145, 146.

système capitaliste contemporain était en train de s'effondrer progressivement ce qui dans les proches années aboutirait à des révolutions socialistes dans au moins les pays principaux d'Europe. Il envisageait seulement à titre d'hypothèse la possibilité d'une stabilisation à long terme du capitalisme et même une période de renouvellement rapide de la croissance des forces productives dans le cadre du système social existant. Mais il rejetait cette possibilité, la croyant incompatible avec la théorie marxiste.

Ces questions hautement théoriques n'ont pas incité Trotsky à reporter le renouvellement de sa lutte contre la bureaucratie stalinienne, il a, au contraire, redoublé d'efforts. La preuve en est dans ses nombreuses lettres au comité central et à la commission centrale de contrôle, ses nombreux discours de 1926-27, y compris à la 15<sup>e</sup> conférence du parti et au plénum d'octobre 1927 du CC et de la CCC qui examinait son exclusion et celle de Zinoviev du comité central. Mais tous ces avertissements frappants et passionnés sur les dangers de dégénérescence bureaucratique de l'Etat soviétique s'adressaient à ce même appareil qui se bureaucratisait toujours plus de jour en jour. Le discours de Trotsky ne servit qu'à rendre enragés les fonctionnaires qui ne reculaient pas devant l'utilisation de toutes les méthodes nécessaires pour l'isoler et le discréditer, y compris l'organisation de quelques provocations infâmes. Selon les archives, l'une d'elles fut planifiée et préparée d'avance, et les partisans de Staline y étaient partie prenante en incitant à des heurts dans les rues lors de la célébration du Xe anniversaire de la révolution<sup>1</sup>.

Les événements du 7 novembre 1917 conduisirent à la chute de la direction de l'Opposition. Peu après, Trotsky et Zinoviev furent exclus du parti. En janvier 1928, Trotsky fut exilé à Alma Ata. Cela ne l'empêcha pas de continuer sa lutte contre le système bureaucratique. Selon une estimation de son fils Lev Sedov, dans la seule période d'avril à octobre 1928, Trotsky envoya à ses camarades d'idées plus de 800 lettres et 500 télégrammes sur des questions politiques<sup>2</sup>. Mais il était déjà voué à la défaite. Il était impossible à cette époque d'arrêter le processus en pleine accélération qui concentrait le pouvoir aux mains de la bureaucratie parti-Etat. En février 1929, Trotsky fut expulsé d'URSS.

Il fut d'abord exilé en Turquie, à Prinkipo dans la mer de Marmara. Il n'y resta cependant pas longtemps et commença pour lui des années d'errance. Après la Turquie, il alla en France, puis en Norvège et finalement au Mexique. En 1932, alors qu'il vivait en Turquie, il fut privé de la citoyenneté soviétique.

<sup>1</sup> *Ibidem*, t.4, pp. 250-266.

<sup>2</sup> Trotsky, *Moia Jizn*, t. 2, p. 303.

Les activités de Trotsky pendant son exil méritent particulièrement d'être mises en lumière. Le caractère unique de sa position antistalinienne éclatante a particulièrement besoin d'être souligné. L'un après l'autre, il publie des travaux dédiés à démasquer le stalinisme, dont *Questions d'Histoire, L'Ecole stalinienne de la Falsification, Qu'est l'URSS et où va-t-elle ?* etc. Après avoir achevé plus de 30 livres, il s'attela à la tâche d'écrire une biographie de Staline. L'anti-stalinisme et l'anti-bureaucratisme étaient le fil conducteur de ses autres travaux écrits à l'étranger, y compris *Ma Vie, Essai autobiographique* et les deux volumes de *L'Histoire de la Révolution russe*. Avec son travail théorique et son activité publique, Trotsky consacra aussi beaucoup d'efforts à constituer une organisation internationale unique de ses partisans dont l'objectif fondamental était le renversement de la dictature stalinienne. En avril 1930 eut lieu la première conférence de l'Opposition de gauche internationale. Une nouvelle Internationale, la IVe Internationale, fut formée en septembre 1938.

La conduite de Trotsky à l'étranger a été évaluée de différentes façons. Quelques-uns ont assuré qu'il était anti-soviétique et ennemi maléfaisant du mouvement communiste. Ce ne serait que logique si on supposait que le culte stalinien de la personnalité n'avait aucun rapport avec la dégénérescence bureaucratique de l'Etat soviétique et n'avait eu aucune influence négative sur le mouvement communiste mondial. Mais une telle opinion apparaît totalement insoutenable.

L.D. Trotsky combattit non contre la patrie soviétique mais contre la bureaucratie stalinienne qui usurpait l'héritage d'Octobre. Il a combattu non contre le peuple qui croyait sincèrement construire le socialisme, mais contre ceux qui le trompaient. Jusqu'à sa mort, il est resté fidèle au mot d'ordre par lequel il avait conclu son discours au comité central de 1927 : "Pour la Patrie socialiste. Oui ! Pour le cours stalinien. Non !" <sup>1</sup> Bien qu'il ait été pour le renversement de la bureaucratie stalinienne, selon les termes de son éminent biographe Isaac Deutscher, "même dans la chaleur de la plus vive polémique, il souligna toujours que, quelles que soient les circonstances, lui et ses partisans défendraient inconditionnellement l'URSS contre ses ennemis de l'extérieur" <sup>2</sup>.

La lutte de Staline contre Trotsky se termina en tragédie. Le 20 août 1940, dans sa résidence dans un faubourg de la ville de Mexico, il fut mortellement blessé par un communiste espagnol, Ramón Mercader, agissant sur ordre du NKVD. Selon toute apparence, il lui avait été primitivement assigné le rôle d'agent double et il devint l'acteur principal après l'échec d'une tentative d'assassiner Trotsky dans la nuit du 24 mai 1940, dirigée par le célèbre peintre et membre du P.C. mexicain David Alfaro Siqueiros. C'était le 24 mars que

<sup>1</sup> Trotsky, *Portrety ...*, p. 87.

<sup>2</sup> Deutscher, *Inostrannaia literaturnaia*, 3, 1989, p. 216.

Mercader avait rendu viste pour la première fois à la maison de Trotsky. Au cours des trois mois suivants, il s'y rendit à douze reprises et réussit à gagner la confiance de Trotsky et des membres de sa maisonnée. Puis vint le sanglant dénouement. Au cours d'une de ses visites, Mercader entra dans le bureau et frappa Trotsky d'un terrible coup de piolet sur le crâne. Trotsky mourut le lendemain. L'assassin fut récompensé en secret par le titre de Héros de l'Union soviétique.

Tribun de la Révolution, héros d'Octobre, fondateur de l'Armée rouge, adjoint de Lénine à la tête du parti, jouissant d'une popularité énorme dans les masses. C'est ainsi que Trotsky était connu en Union soviétique jusqu'au milieu des années vingt. L'image du "double visage", "capitulard petit-bourgeois", "élément anti-parti" a été imposée dans le peuple par les staliniens.

Il fut et resta un révolutionnaire qui, pratiquement, seul parmi les proches camarades de Lénine, refusa jusqu'au bout d'incliner la tête devant la dictature stalinienne.

Citons quelques lignes de son Testament écrit quelques mois avant sa mort :

"Il serait vain de réfuter une fois de plus les calomnies stupides et viles de Staline et de ses agents. Il n'y a pas une tache sur mon honneur révolutionnaire. Ni directement ni indirectement je n'ai conclu d'accords secrets, voire discuté avec les ennemis de la classe ouvrière. Des milliers d'opposants à Staline ont péri - victimes de calomnies semblables. Une nouvelle génération révolutionnaire restaurera leur honneur politique et règlera les comptes avec le boucher du Kremlin.

Pendant quarante-trois ans de vie active, j'ai été un révolutionnaire et pendant quarante-deux ans j'ai combattu sous le drapeau du marxisme. S'il m'était donné de recommencer, j'essaierais naturellement d'éviter telle ou telle erreur mais la direction générale de ma vie resterait inchangée. Je mourrai révolutionnaire prolétarien, marxiste, matérialiste dialectique et par conséquent athée irréductible. Ma croyance dans l'avenir communiste de l'humanité n'est pas moins ardente mais au contraire plus ferme que dans les jours de ma jeunesse.

La vie est belle. Que les générations futures la nettoient de tout mal, de toute oppression, de toute violence, et en jouissent pleinement" <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Trotsky, *Dnevnik i pisma*, 1986, 164, 165.

Bien qu'il ait fait des erreurs, y compris certaines importantes, en somme et en définitive il est resté fidèle aux convictions principales auxquelles il a consacré sa vie.

V. Kozlov & M.Plimak

## Le Thermidor soviétique<sup>1</sup>

A l'occasion de la publication du *Journal et lettres de L.Trotsky* <sup>2</sup>

Lorsque la rédaction de la revue *Znamia* nous a demandé d'écrire un petit commentaire aux mémoires publiés ci-dessous, nous avons accepté, non sans savoir combien la chose était complexe. Car, d'une part, la science historique soviétique de l'époque de la "perestroïka" n'a pas de Trotsky une connaissance univoque. Mais il y a pire : son niveau théorique ne l'autorise nullement, pour le moment, à aborder la série des problèmes liés à Octobre (ou, plus largement, des problèmes de "sociologie des révolutions") sur lesquels débouchent *Journal et Lettres de Trotsky*.

Notre science historique propose au lecteur un choix de jugements sur Trotsky, qui ne sont pas simplement divergents, mais s'opposent diamétralement. Ainsi V. Ivanov, professeur à l'Académie des Sciences sociales auprès du Comité central du parti communiste d'Union soviétique, développe la thèse suivante dans son article "On refait un visage au petit Judas" : Trotsky était un étranger dans le parti bolchevique ; le parti qui, sur le plan idéologique, avait dès la mort de Lénine porté un coup fatal au trotskysme, "acheva l'oeuvre commencée par Lénine" (*Sovietskaia Rossiia*, 2Z septembre 1987). Quant à l'historien leningradois Billik, il affirme dans un article consacré à Trotsky, "En Marche pour la Vérité" :

"Tous les désaccords mis ensemble entre Lénine et Trotsky après 1917 pèsent microscopiquement peu en comparaison de ce qui, à l'époque, unissait les deux hommes".

V.I. Billik cite aussi ce fait :

<sup>1</sup> Traduit par Lucile Nivat-Jonac.

<sup>2</sup> Publié par *Znamia*, n°7, 1990, pp. 160-172.

"Dans la première édition de son esquisse de 1924 *Vladimir Ilyitch Lénine*, Gorky rappelle que Lénine disait : "On raconte beaucoup d'histoires et il me semble qu'on en raconte spécialement beaucoup sur moi et Trotsky". Frappant la table de la main, il avait ajouté : "Qu'on me montre un autre homme capable en un an d'organiser une armée presque exemplaire et de conquérir par-dessus le marché le respect des spécialistes militaires " (*Sobesednik*, n°33, 1989).

Puisque nous avons évoqué le Trotsky fondateur de l'Armée rouge, examinons à quel point sont éloignés dans leur jugement sur ce point deux de nos revues du parti en la même année 1989. Iou. Korablev, dans son article "Pourquoi Trotsky ? " informe les lecteurs de la revue *Politiitcheskoe samoobrasovanie* n°2 qu'après avoir étudié des documents qui lui avaient été jusqu'à présent inaccessibles, il renonce à la façon habituelle de représenter l'activité de Trotsky pendant la guerre civile, sous la forme d'une "énumération de ses manquements réels ou supposés". Korablev note que, malgré un certain nombre de désaccords entre eux, Lénine nomma Trotsky à des postes-clés en temps de guerre. Les années de guerre civile marquèrent l'heure de gloire de Trotsky : il mit au point arrêtés et décrets du pouvoir soviétique de première importance sur l'Armée rouge, prépara le texte du serment militaire et les thèses sur la question militaire pour le VIIIe congrès du parti. "Sur mission de Lénine, du comité central et souvent de par sa propre initiative," il se trouva au combat "sur les fronts les plus décisifs". Le train du président du conseil révolutionnaire de guerre parcourut pendant toute la guerre civile 170 000 km et se trouva plus d'une fois en fâcheuse posture sur les fronts. Pour faits de guerre dans les combats contre Youdénitch, le train fut décoré de l'Ordre du Drapeau rouge. Voici par contre des appréciations proprement accablantes portées par L. Minaïev (*Voprosy istorii KPSS* n° 12, 1989) qui écrivait :

"Que nous prouvent "le train de Trotsky" et le commentaire du commissaire du peuple à l'armée et à la marine à propos des exécutions auxquelles procédaient ses "hommes tout en cuir "à chaque arrêt de ce maudit train ?": "Tant que les méchants singes sans queues qui s'appellent des hommes (souligné par L.Minaïev - les auteurs), et qui sont fiers de leur technique, formeront des armées et batailleront, le commandement placera les soldats dans l'éventualité d'une mort possible à l'avant ou d'une mort certaine à l'arrière <sup>1</sup>".

Mais étaient-ce seulement ces "singes sans queue", étaient-ce seulement des déserteurs et des lâches qu'on fusillait sur ordre de Trotsky ? N'exécutait-on pas aussi "pour l'exemple" ? Les victimes de ces "hommes tout en cuir" ne furent-elles pas également des soldats et commandants de l'Armée rouge innocents ?"

<sup>1</sup> La dernière phrase est une citation de Trotsky dans *Ma Vie*, t.II, p.109

Prenons maintenant un problème aussi essentiel pour notre histoire que la collectivisation, à laquelle Vassili Belov a consacré un article paru dans la *Pravda* du 15 avril 1988, intitulé "Ressusciter dans la paysannerie l'authenticité "paysanne", Belov écrit dans cet article que les faits historiques sont criants, qu'ils démasquent Trotsky comme un ennemi de l'Etat et de la paysannerie et, plus encore, que c'est seulement par suite d'un malentendu que notre collectivisation continue d'être qualifiée de stalinienne : ce sont en réalité les propres vues de Trotsky que Staline a réalisées après 1928 sous forme d'impôts excessifs, d'emprunts, de suppression des coopératives, de retrait de leurs biens aux coopérateurs, d'exécutions, de procès et d'expulsions. En d'autres termes, afin d'ensevelir Staline, force est de le vêtir du linceul "trotskyste". Mais finalement l'historien agrarien V. Danilov ainsi qu' A. Pantsov, qui a complété l'article en question, présentent au jugement des lecteurs, dans la revue *EKO* n°1 de 1990, "les faits criants". Les documents prouvent une unité de vue de principe de Lénine et de Trotsky sur la Nep ; dès le début des années 20, Trotsky avait soulevé le problème et, après la mort de Lénine, il proposait de développer l'exploitation du paysan "compte tenu de son intérêt et aussi de l'action conjuguée des lois de la valeur et de l'accumulation socialiste dans le contexte de l'économie mondiale". V. Danilov indique où chercher la cause de l'étonnante vitalité du "syndrome anti-trotskyste" : l'ignorance donne libre cours à toutes sortes de chimères".

Parfois de telles chimères sont entretenues par les spécialistes eux-mêmes. Dans sa brochure *Trotsky et le Trotskysme* (1929), N.Vassetsky se fonde sur un jugement de Lénine à l'égard de Trotsky, lequel se trouvait aux Etats-Unis à la veille des événements de février 1917 :

"C'est bien ça . C'est bien Trotsky. Toujours égal à lui-même, louvoyant, jouant au plus fin, posant à l'homme de gauche et aidant la droite tant que c'est possible"<sup>1</sup>.

En même temps, V. Startsev, l'auteur d'une autre brochure, *L.D. Trotsky (Pages de biographie politique)* 1989, pense que ce jugement n'est pas spécialement objectif :

"Dans son article "Révolution permanente et ligne de Lénine", octobre 1928, Trotsky déclarait que les lettres de Lénine avec leurs remarques à son adresse "sont basées sur une fausse information reçue de Kollontai". Après consultation des numéros de janvier et février 1917 de la revue *Novy Mir*, l'auteur de la présente brochure est parvenu à une conclusion identique".

Nul doute que la vérification d'une telle conclusion (et d'un certain nombre d'autres) nous permettra de préciser les plus importants de nos documents idéologiques... Au plus haut niveau, lors du rapport jubilaire d'Octobre, "Octobre et la perestroïka : la révolution continue", était cité un jugement de Lénine sur Trotsky, "homme politique extrêmement sûr de lui, toujours

<sup>1</sup> V.I. Lénine, *Polnoe sobranie sochineniy*, tome 40, p. 300.



louvoyant et jouant au plus fin". Nos spécialistes sont incapables d'y voir clair dans les définitions les plus fondamentales des "études trotskystes". Les uns (V. Ivanov, L. Minaïev), sans un remords de conscience, opèrent à l'aide du mot "Petit Judas", les autres (V. Startsev, V. Danilov, A. Pantsov, nous-mêmes) répugnent à en faire autant : Lénine, comme n'importe quel spécialiste, n'a-t-il pas renoncé à publier son esquisse de 1911 : "Le rouge de la honte de Petit Judas Trotsky" <sup>1</sup>? C'est Iossif Vissarionovitch (Staline) qui l'a dénichée et publiée dans la *Pravda* du 21 janvier 1932. Ce mémorable anniversaire aurait pu se passer d'une telle publication, mais Staline se hâtait de parfaire le funeste sceau dont seraient bientôt marqués des centaines et des centaines de bolcheviks-léninistes. C'est de cette époque que date la formule de "Petit Judas" dans les pages de notre presse et de nos manuels, dans tel ou tel discours ou conférence. Il arrive que résonnent dans les plénums d'écrivains des cris d'indignation identiques :

"Pourquoi n'a-t-on pas encore démasqué aux côtés de Staline et condamné publiquement cet autre homme sanguinaire, Trotsky ? C'est une erreur terrible du parti qui, chaque jour, cause au pays un préjudice moral".

Dans la mesure où les "études trotskystes" n'ont toujours pas cessé chez nous d'être l'"étreinte trotskyste", la publication, qui vient de commencer, des oeuvres de Trotsky revêt une extrême importance : dans *Ogoniok* ses souvenirs sur Lénine, dans *Rodina*, son article "Le national chez Lénine", dans *Molodoi Kommunist*, "Cours nouveau." Les Editions politiques vont publier son travail sur la révolution russe. Mais ici aussi nous sommes en retard sur l'Occident. Prenons le catalogue des Oeuvres complètes de Trotsky en cours de publication depuis 1988 en RFA ; de 80 à 100 tomes en tout ( les éditeurs ne savent pas encore exactement). Des dizaines de travaux de Trotsky sont publiés aux Etats-Unis et dans d'autres pays. En d'autres termes, on peut dire qu'en RFA et aux EU le lecteur est beaucoup plus solidement informé sur l'un des fondateurs et des défenseurs de l'Etat soviétique que le lecteur de cet Etat lui-même.

*Journal et Lettres* de Trotsky parviennent en URSS plusieurs années après leur parution en Occident (1986). Ils parlent de sa vie, d'abord de relégué à Alma-Ata, puis d'exilé ( en Turquie, France, Norvège, enfin Mexique). Le matériau est extrêmement dispersé géographiquement et thématiquement. Les descriptions de la vie personnelle alternent avec des lettres aux amis, au Politburo (sans rien abdiquer de ses positions, Trotsky tentait de nouer des contacts avec la direction du parti communiste de l'Union). Ses souvenirs sur Lénine, Octobre, la guerre civile, divers épisodes de la lutte interne au parti pendant les années vingt sont très intéressants. Trotsky propose un avis sur la vie internationale des années trente. Il exagère manifestement le rôle de la IVE

<sup>1</sup> *Ibidem*, t. 20, p. 96

Internationale créée à son initiative, il n'est pas tendre dans son évocation des membres influents du Comintern, tout en notant fort justement la sujétion à Moscou. Il minimise manifestement le réformisme, tant social-démocrate que bourgeois. Il suit les nouveautés de la littérature soviétique, donne des avis dans le domaine musical. Il apparaît un certain côté prétentieux de Trotsky : il "prend le pouls du processus historique mondial", son exceptionnelle mission est d'"armer d'une méthode révolutionnaire la nouvelle génération", etc. Après l'assassinat de Kirov, il s'efforce d'obtenir une enquête internationale sur les procès staliniens. Il est entièrement absorbé par le destin de ses enfants, de sa famille, de ses proches que Staline s'emploie à anéantir. Sentant brutalement s'aggraver sa santé et grandir la menace de futurs attentats, il écrit son testament. Il travaille sans discontinuer à son livre *Staline* et meurt d'un coup à la tête, porté par un certain Ramon Mercader, un agent de son héros.

Nous pourrions parler plus en détail de chacun de ces sujets en complétant les mémoires de Trotsky à l'aide des informations que nous donnent ses biographes étrangers, Isaac Deutscher, Pierre Broué et autres ( au fait, l'utilisation de leurs ouvrages sans qu'il leur soit fait référence devient chez nous une mode déplorable). Mais en fait le problème essentiel des "études trotskystes" actuellement en Union soviétique n'est ni de répéter ni de préciser des faits depuis longtemps précisés dans la littérature étrangère (d'autant plus que les meilleurs de ces travaux deviennent désormais accessibles à notre lecteur). Non, le problème essentiel (et le fait regrettable) est que bien peu s'occupent sérieusement des conceptions du trotskysme dans leur confrontation avec la réalité. Armées d'événements et de citations, nos "études trotskystes" se dépensent avec zèle dans une tonalité étroitement idéologique, sans s'être dégagées encore des barrières dressées par "l'école stalinienne de la falsification" comme l'a le premier appelée Trotsky. Nos "études trotskystes" taisent également la conclusion théorique essentielle formulée en Occident par A.V. Avtorkhanov, très informé des luttes au sein du parti depuis les années vingt jusqu'aux années cinquante et aussi de l'activité de la Tchèque, de l'OGPU et du NKVD, dans sa préface au livre de Lev Trotsky *Journal et Lettres* (1986) :

"Trotsky est la figure la plus tragique de l'histoire de la révolution russe. Sa tragédie n'est pas seulement d'avoir été témoin de la ruine des idéaux de la révolution dont il était le chef, témoin de la mort des amis et des frères d'idées avec lesquels il avait conquis le pouvoir, témoin de la mort de ses propres enfants de la main des tchékistes ; sa tragédie, c'est aussi, jusqu'aux derniers jours de sa vie, de n'avoir point compris que lui, ses enfants et ses amis politiques étaient finalement les victimes non de la "bureaucratie", non d'une "camarilla du Kremlin", non point même du vindicatif Staline, comme le pensait Trotsky, mais bien de cette dictature terroriste que lui-même et Lénine avaient créée en Octobre 1917."

Même une connaissance superficielle des ouvrages de Trotsky écrits à l'étranger permet de se rendre compte qu'il s'efforçait de comprendre l'essence du phénomène de la *Stalinchtchina* ", un terme qu'il utilisa dès 1932. Non seulement il évoque le divorce complet de Staline d'avec le léninisme, mais il arrive aussi à la conclusion suivante :

" L'éviction de Staline ne signifierait aujourd'hui rien d'autre que son remplacement par l'un des Kaganovitch que la presse soviétique transformerait en un temps record en génie génialissime".

En 1936, dans son livre *La Révolution trahie*, Trotsky déclare que l'URSS "a besoin d'une deuxième révolution" pas de "remplacer simplement une coterie dirigeante par une autre", mais de "changer les méthodes même de la direction économique et culturelle". Ces propos ont été cités dans notre presse par N. Vassetsky mais il n'a pas répondu à la question qui se pose légitimement : "Trotsky a-t-il atteint à l'essence de la *stalinchtchina* et aux moyens de s'en libérer ?"

Essayons à ce sujet d'observer plus attentivement les raisonnements d'Avtorkhanov. En 1990, il développe ses conclusions de 1986 dans son étude *Lénine dans les destinées de la Russie*, publiée en russe en RFA. On y trouve l'affirmation suivante : à la différence de la révolution de février 1917 et autres "grandes révolutions démocratiques contre l'absolutisme en Europe", le revirement d'Octobre a été artificiel, imputable à un complot antidémocratique et terroriste qui, en tant que tel, "a créé les conditions pour la révolution totalitaire qui a suivi dans la structure du pouvoir et de la société".

Décrivant les événements d'Octobre et de la vie en Russie soviétique, Avtorkhanov ne montre ni le caractère propre d'Octobre ni son lien réel avec les événements de la fin des années vingt aux années trente. Il esquive avec bonheur l'analyse du double pouvoir créé en février 1917, inscrivant à la rubrique "démagogie" les mots d'ordre bolcheviques du début pour la paix, qui reflétaient les intérêts du peuple et en s'épargnant un examen approfondi de la politique anti-populaire du gouvernement provisoire. De même, la position des bolcheviques lors des crises de juin/ juillet 1917 est-elle incorrectement décrite (pas un mot de la crise d'avril, pas plus que du bloc contre les Cadets proposé par Lénine aux mencheviks et aux socialistes révolutionnaires au début de septembre 1917).

En fait Avtorkhanov n'analyse pas la politique du pouvoir soviétique dans les six / huit premiers mois de son existence, à la veille de son glissement - contre la volonté et le désir des bolcheviques - dans la terreur et la guerre civile. Lénine s'efforçait pourtant alors de trouver des "types mixtes" dans l'économie du pays en redonnant vie à l'économie capitaliste et par le biais de concessions. Le système alors en vigueur du pluripartisme était, selon Avtorkhanov, purement trompeur : Lénine, dit-il, était tenaillé du désir de "provoquer" et

d'"éliminer" les alliés des bolcheviques, les S.R. de gauche ; pour ce qui est de la Tcheka, elle prenait forme en vue des règlements de compte ultérieurs car, à la fin de 1917, en Russie soviétique, il n'y avait, nous enseigne-t-on, ni contre-révolution ni sabotage ; quant à la lutte contre l'indéracinable spéculation, il n'en était pas question.

Dans les quelque cinq cents pages du livre d'Avtorkhanov, nous n'avons trouvé qu'une seule phrase très vague sur le mécanisme de toutes les révolutions "démocratiques" qu'il évoque auparavant :

" N'importe quelle révolution de l'époque moderne connue de nous s'est développée et a acquis sa propre dynamique sous des mots d'ordre de liberté face à la tyrannie, à commencer par la révolution anglaise du XVIIe siècle, la révolution française du XVIIIe, en terminant par les révolutions du XIXe siècle, dans toute une série de pays d'Europe".

Qui dira le contraire ? Toutes les révolutions de l'époque moderne, "quelles qu'elles soient", ont proclamé des mots d'ordre de liberté. Mais on se demande pourquoi ont échappé au regard pénétrant de l'historien les dictatures tyranniques en cette même Angleterre au milieu du XVIIe siècle, en cette même France à la fin du XVIIIe/début du XIXe et ensuite de 1850 à 1870 ? Suivant une sorte de loi plutôt sinistre, ces dictatures sont nées au sein des révolutions d'Europe, une fois que les hommes politiques dans les parlements eurent fini de prononcer leurs innombrables discours épris de liberté", que les foules en armes et les armées révolutionnaires eurent fini de chanter d'innombrables chants comme *La Marseillaise*, *La Carmagnole* ou *Ca ira* qui invitaient à pendre les aristocrates à la lanterne, après que les peuples eurent obtenu la liberté recherchée, que les aristocrates saufs se furent enfuis à l'étranger et que les parlements, qui s'étaient déclarés tenants suprêmes du pouvoir et de la liberté, eurent expédié à l'échafaud les rois-tyrans, les Charles Ier et Louis XVI et Marie-Antoinette. Nous ne renverrons pas aux centaines d'ouvrages d'histoire de ces révolutions, ou de sociologie, ou d'anatomie des révolutions, qu'Avtorkhanov a bien entendu lus hors de nos frontières. Nous nous contenterons de relater un modeste récit de chez nous qu'on trouvera dans le livre *N.G. Tchernitchevsky dans les Souvenirs de ses Contemporains* (1959).

Le penseur révolutionnaire qui languissait encore en 1871 dans une geôle sibérienne, fit parvenir à ses camarades de lutte, par l'intermédiaire de V.N. Chaganov, une mise en garde (que personne, hélas, n'entendit) selon laquelle les révolutions, en dépit de la chanson française *Ca ira*, dont les accents allègres résonnent dans son propre roman *Que faire ?*, ne sont ni faciles, ni simples, ni joyeuses. Les partis démocratiques européens des XVIIIe et XIXe siècles sont habitués depuis Rousseau à idéaliser le peuple, ce qui les a menés d'espérances sans fondements à des déceptions plus amères encore. Même lorsque, dans d'heureux cas, il instaurait son "autocratie", le peuple la transmettait ensuite au

"premier scélérat venu", tel Napoléon Ier ou Napoléon III (ce dernier maintenant son pouvoir non seulement à la force des baïonnettes, mais également à la force des plébiscites). Avec cela, le parti dirigeant, aux côtés duquel se rangeait l'armée, se présentant par le biais d'une habile tricherie comme le défenseur des besoins du peuple, pouvait monopoliser à son profit les droits souverains du peuple, disposant de lui comme d'un corps mort, agissant "avec le bien du peuple selon son bon plaisir". Chemin faisant, la parole et la conscience sont étouffées - disait Chaganov, transmettant la pensée de Tchernitchevsky - "car il en résulte diverses vilenies pour le pouvoir"? Nous aimerions demander à Avtorkhanov si, à certains égards, la *stalinchtchina* ne ressemble pas aux modèles européens décrits par le penseur révolutionnaire russe (nous disons "à certains égards", car ces phénomènes analogues aux européens sont apparus dans la Russie du XXe siècle, un milieu historique tout autre et ont donné un résultat nouveau).

Voici un autre point de vue, non moins intéressant. Dans la situation critique du printemps 1921, lorsque le pouvoir soviétique, qui, dans la période du "communisme de guerre", appliquait systématiquement des méthodes de lutte largement jacobines, se trouvera sous la menace d'une contre-révolution paysanne, Lénine sera amené à découvrir certains processus identiques entre les révolutions de 1789-1794 en France et celle de 1917-1921 en Russie. Cherchant à justifier la nécessité de la Nep, Lénine notera pour lui-même :

"Thermidor ?" <sup>1</sup>. C'est une vue saine, peut-être, oui ? Cela sera ? Nous verrons" <sup>2</sup>.

Un peu plus tard il demande à V. Adoratsky :

"Pourriez-vous m'aider à trouver cet article (à moins que ce ne soit dans une brochure ? dans une lettre ?) d'Engels où il dit qu'il y a visiblement une loi exigeant d'une révolution qu'elle aille au-delà de ce qu'elle peut surmonter afin de consolider les transformations moins considérables ?" <sup>3</sup>.

La Nep a permis aux bolcheviks et à leur chef Lénine de réaliser le virage stratégique qu'en leur temps les Jacobins, avec à leur tête Robespierre, Saint-Just et Couthon n'avaient pas su réaliser. A propos de ce changement de cap, Lénine dit en 1921 au communiste français Jacques Sadoul :

<sup>1</sup> Thermidor est la période qui suit la chute de Robespierre et de la dictature de Salut Public et va jusqu'au Directoire auquel mettra fin le coup d'état militaire de Napoléon Bonaparte. La question de "Thermidor" est une des questions centrales de l'histoire de la révolution soviétique. Voir l'article de Jacques Caillosse, "La question du Thermidor dans la pensée politique de Léon Trotsky" pp. 5-85, des *Cahiers Léon Trotsky*, n° 37.

<sup>2</sup> V. I. Lénine, *op.cit.* t. 43, p. 403.

<sup>3</sup> *Ibidem*, t. 53, p. 206.

"Les Jacobins ouvriers sont plus perspicaces, plus fermes que les Jacobins bourgeois et ils ont eu le courage et la sagesse de se thermidoriser eux-mêmes" (*Inostranaia literatura* n°4, 1966).

Mais Lénine n'a pas laissé à ses héritiers de modèle sociologique du mouvement des révolutions ; toutefois il les a prévenus :

"L'histoire en général et l'histoire des révolutions en particulier sont toujours plus riches de contenu, plus variées, plus multifaces, plus vivantes, plus "rusées" que ne l'imaginent les partis les meilleurs, les avant-gardes les plus conscientes des classes les plus évoluées" <sup>1</sup>.

Trotsky s'est livré lui aussi à des tentatives d'analyse comparée de la révolution d'Octobre et de son prototype français : "les procès thermidoriens qui ont eu lieu en URSS", "le Coup d'Etat avec pour but la consolidation du pouvoir personnel", "les dessous personnels de la lutte", "la technique du bonapartisme", "le comité central est supprimé", "un nouveau Führer", "le désordre est ancré quelque part au fond de la bureaucratie elle-même" etc. A.A. Avtorkhanov n'accorde aucune attention à ces notes du *Journal*. Pour notre part, nous les étudierons et avec elles d'autres ouvrages de Trotsky qui intéressent encore moins Avtorkhanov.

Il n'y a pas si longtemps, T.S. Kondratieva (Institut de langues et civilisations orientales, Paris) faisait remarquer lors d'une table ronde sur "Le XXe siècle : alternatives de développement" que l'échelle des analogies entre Octobre et la Révolution française est beaucoup plus considérable que nous ne l'imaginons. Pratiquement jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, "l'exemple de la Révolution française a, soit empêché de comprendre, soit refoulé au tréfonds de la conscience des problèmes d'importance capitale". Même la conception soviétique de l'histoire est dans une large mesure le résultat de la lutte contre "le fantôme de Thermidor".

Entre Octobre et la Révolution française, il existait effectivement des analogies. En tout cas, selon ce qu'affirme Trotsky, dès avant l'instauration de la Nep, Lénine évoquait la menace d'un "Thermidor russe" avec les chefs du bolchevisme, lui-même compris. La contre-révolution paysanne et la variante thermidorienne de Cronstadt du printemps 1921 - pour les soviets, selon les communistes - montra que ces inquiétudes n'étaient pas sans fondement. Les révoltés de Cronstadt, comme l'a dit Trotsky par la suite, "sous la devise des soviets et au nom des soviets inclinaient vers un régime bourgeois". Nous savons du reste que Lénine faisait la même remarque au printemps 1921.

<sup>1</sup> *Ibidem*, t. 41, p. 80.

La menace d'une répétition directe du scénario français fut écartée grâce à la Nep. La révolution russe s'éloigna de sa "phase jacobine" tout en maintenant le gouvernail du pouvoir aux mains des bolcheviks", et en muant les prolétaires jacobins en réformateurs involontaires. Mais les analogies demeurent, dans les couloirs du parti on discute moins de l'"auto-thermidorisation" léninienne que d'une "dégénérescence" combien plus redoutable.

I. Vareikis, l'un des futurs dirigeants de la "révolution d'en-haut" stalinienne qui ramena le pays dans sa sphère jacobine, envoya au présidium du Xème congrès du parti, qui avait proclamé la Nep, un billet qui contenait d'une certaine façon la quintessence des appréhensions des membres du parti alors et à l'avenir:

"Camarade Lénine,

S'il y a en-haut une entente avec le capitalisme (accords commerciaux, concessions, etc.) et en-bas développement du pouvoir de commerce de la paysannerie, et donc, par conséquent, renaissance et croissance du capitalisme, ne sera-ce pas là le processus d'une véritable dégénérescence du pouvoir soviétique, découlant, comme un processus chimique, des deux facteurs donnés ? Ne sera-ce pas là également la croissance des formes correspondantes de superstructures étatiques basées à la fois sur "le grand et le petit capitalisme" ? La dictature du prolétariat, enfin, ne se muera-t-elle pas en abstraction ? Et le parti communiste ne se retrouvera-t-il pas, en fait, au service du capitalisme paysan ?"

Laissons "la chimie" de côté ; l'important est ailleurs : il apparaît comme une possibilité tout à fait vraisemblable que, des concessions aux possédants et de la résurgence du capital privé il naisse un Thermidor politique, la possibilité de dériver vers des positions thermidoriennes, même le drapeau du communisme à la main. Toutefois, si les groupes sectaires de l'ultra-gauche", qui s'étaient coupés du parti communiste russe, étaient enclins à penser que Thermidor était de fait accompli, la majorité des membres du parti parlaient seulement de menace de "dégénérescence" sans en voir pour le moment le mécanisme réel ni l'adresse personnelle.

Ce n'est qu'au cours des débats dans le parti des années 23 et 24 que la "dégénérescence" abstraite et sans visage acquiert une adresse personnelle. Trotsky affirma plus tard :

"L'Opposition marxiste constata dès 1923 l'offensive d'un nouveau front de dérive idéologique et politique qui, en perspective (c'est nous qui soulignons - les auteurs) devait signifier Thermidor. C'est à ce moment-là que nous nous avons prononcé ce mot pour la première fois".

L'accusation était dirigée personnellement contre Zinoviev et Staline. Cependant le terme redoutable de Thermidor ne figure toujours pas dans les documents officiels du parti - ou du moins nous ne l'y avons pas trouvé.

Les perspectives réelles de développement du pays avaient eu une interprétation en bien des points illusoire et idéologique, mais incontestablement, vers 1924, le nœud du problème était trouvé. Le menchevik F. Dan estimait à l'époque que Trotsky "ne pouvait pas ne pas comprendre que l'unique possibilité de salut était dans le passage d'une Nep économique à une Nep politique, à la liquidation de la dictature. Mais il n'osa pas non seulement formuler, mais même aller jusqu'au bout de cette pensée". Dan ne savait pas qu'au plénum de janvier 1924 du comité central du parti communiste russe, ses adversaires s'étaient chargés de "penser jusqu'au bout" pour Trotsky : ils avaient accusé l'Opposition d'avoir l'intention de mener dans le parti "non des réformes, mais une Réforme, c'est-à-dire la révolution. Mais la révolution dans le parti signifie inmanquablement la révolution dans le pays".

Or un tournant vers la démocratie était bel et bien en préparation.

Dans leur propre cercle, les responsables du parti étaient alors assez sincères. Le paysan commence à sentir le goût du pouvoir, avait reconnu au même plénum L. Kamenev et il y a chez les ouvriers des conversations non souhaitables. Mais ce n'est que "la première vague qui parle avec nous en langue communiste. Bon, mais ensuite, comment nous parlera-t-elle ?"

Une solution fut finalement trouvée, semble-t-il, par les successeurs de Lénine : donner des passe-droits, mais ne pas partager le pouvoir. Le testament de Lénine - songer sérieusement à la "refonte" de tout l'appareil, procéder "à une série de changements" dans la structure politique - passa fort à propos aux oubliettes : ne tenaient-ils pas eux-mêmes les commandes ? L'appareil, faisant des concessions de misère aux paysans, prenait sur lui - au nom de la dictature du prolétariat - la fonction de représenter leurs intérêts. Toutes les décisions étaient prises dans le cercle, fermé aux regards du public, de l'aréopage du parti.

Signalons ce qui fait l'essentiel de cette période : le moment d'une possible inflexion vers de profondes réformes démocratiques est définitivement passé. Le refus de ces réformes faisait pratiquement le jeu de la bureaucratie du Parti et de l'Etat laquelle prétendait ne vivre que du souci d'édifier le communisme. Quant aux concessions économiques à la petite bourgeoisie sans sérieuse démocratisation politique, elles incitèrent de nouveau les mencheviks et plus tard Trotsky ainsi que toute la gauche du parti communiste à de nouvelles supputations d'analogies avec Thermidor et les bonapartismes. Précisons à ce propos que ni la gauche ni Trotsky n'aspiraient à une démocratisation de la

société et qu'ils se bornaient à réclamer que soit respectée et accrue la démocratie à l'intérieur du parti.

Sans renier les principes d'une dictature du prolétariat depuis longtemps ramenée au rôle particulier du comité central et plus exactement de son bureau politique moins Trotsky ("paralysé") en tant qu'organe réel du pouvoir, les partisans de la majorité au comité central, avec à leur tête Staline et Boukharine, manifestaient, pour le moment, grâce aux efforts de Boukharine, une souplesse enviable dans leur politique économique. Ils faisaient des concessions sérieuses aux petits possédants, en premier lieu à la paysannerie. Les "romantiques révolutionnaires" de l'Opposition de gauche, pas davantage désireux de "renier les principes" et qui surévaluaient manifestement les dangers de restauration dans la Nep, se faisaient à leur tour les champions, quoique sous une forme tronquée, d'une tradition démocratique qui était loin d'être dominante dans le parti.

On peut les comprendre : ils avaient glissé au bas de la pyramide du pouvoir et devaient sous peu se retrouver écrasés sous son poids. Dans le parti déchiré par l'inimitié personnelle grandissante entre Staline et Trotsky, il n'y avait personne qui fût capable de trouver une solution au problème de la coexistence en économie comme en politique, de la démocratie, ou de réfléchir sérieusement au moyen d'amener les masses au socialisme.

La configuration "en mosaïque" d'une société qui entamait son mouvement vers le socialisme exigeait du parti une politique novatrice. Lénine eût été à la hauteur. N'avait-il pas, à la veille d'Octobre et plus tard, accepté d'audacieux compromis allant jusqu'à d'éventuels "types combinés" de pouvoir ou d'économie ou jusqu'à la coexistence des soviets et de la Constituante sur la voie du socialisme ; il avait cherché et finalement trouvé différentes formes de coopération économique avec la bourgeoisie et, à plus forte raison, avec la classe des paysans-propriétaires ( au printemps 1918, au printemps 1921). De par son autorité, Lénine tempérait les conflits personnels au sein du comité central. Mais Lénine n'était plus. Le tournant n'avait pas eu lieu. Il avait été escamoté dans une offensante empoignade interne au parti "à coup de citations". Et bientôt seraient proprement foulés au pied les intérêts des couches sociales tant prolétariennes que non prolétariennes de la société soviétique ayant une existence "légale" dans cette société mais pas effectivement (sinon formellement) de représentation dans les organes du pouvoir soviétique.

Trotsky et toute l'Opposition de gauche, constatant la bureaucratisation grandissante du parti et des organes étatiques, économiques et syndicaux, "précisèrent" à la lumière de leurs observations la perspective apparemment claire pour eux de développement des relations de marché et des structures de propriété privée en traçant la ligne générale imaginaire du développement à

venir. Il leur semblait que, comme au temps de la Révolution française, les "thermidoriens", les "fossoyeurs de la révolution", allaient sortir des rangs de la bureaucratie au pouvoir et que, faisant corps avec les "nouveaux possédants" qui croissaient comme des champignons, ils allaient conduire le pays au capitalisme et trahir ainsi les intérêts de la classe ouvrière et les préceptes d'Octobre. Mais en fait, à partir du milieu et surtout de la fin des années vingt, les analogies et pronostics de ce type commencent à se perdre dans le sable, coupés qu'ils sont des processus réels de la société soviétique. La bureaucratie des soviets et du parti des années vingt ne pouvait nullement "s'embourgeoiser" au sens social et économique traditionnel de ce terme, quoique le danger de dégénérescence individuelle existât (partout et en tout lieu, la bureaucratie est sujette à la corruption et en particulier dans les pays à régime autoritaire). Mais en tant que couche sociale, la bureaucratie soviétique s'enracinait profondément dans la propriété étatique à laquelle la liaient son bien-être et ses intérêts.

La Nep tirait effectivement à sa fin, mais, quand elle arriva, ce ne fut pas le "retour au capitalisme" *via* Thermidor mais "la révolution d'en-haut", stalinienne, avec comme conséquence l'usurpation du pouvoir par la bureaucratie et le développement ultérieur des prémisses matérielles du socialisme dans le cadre étroit du socialisme "étatique". L'étroitesse des limites d'une telle situation de la société - en réalité transitoire - coïncidait avec celle d'une étatisation maximale. Ayant atteint son point-limite, cette situation devait inévitablement déboucher sur une crise d'une ampleur exceptionnelle. C'est de cette crise que nous tentons péniblement de sortir aujourd'hui.

A l'été de 1927, le mot de "Thermidor" non seulement apparaît ici ou là dans les brouillons de certains documents d'opposition, mais il sort également de la clandestinité des couloirs après la parution de la "Plateforme des Quinze" de Saprionov et V.M. Smirnov. Le plus étonnant est que, dans ce texte relativement modéré de la "plateforme" reçue par le comité central, il n'y a pas un mot sur Thermidor ni le bonapartisme. Pourtant le groupe Staline / Boukharine exhume Thermidor de l'ombre. Peut-être dans le but de renforcer les accusations contre la gauche et d'en détourner définitivement la masse des membres du parti. Thermidor est analysé dans un article de Slepikov dirigé contre la "Plateforme" (*Pravda*, 12 juillet 1927).

Dans le moment où le mot de "Thermidor" sort de la clandestinité, Trotsky, en ce même mois de juillet 1927, s'efforce de définir plus précisément ses caractéristiques, trop vagues et trop délayées, trop "usuelles" et politiquement floues. Il dit que Thermidor est "une forme particulière de contre-révolution qui s'accomplit par "échéances échelonnées" et qui utilise dans une première étape un même groupe dirigeant par le moyen du regroupement et de la confrontation au sein dudit groupe". On n'est guère plus avancé qu'auparavant,

mais la tendance bourgeoise de la contre-révolution ainsi définie ne fait aucun doute pour Trotsky.

Il se développe cependant dans le pays depuis 1928 des processus singulièrement éloignés des processus bourgeois et thermidoriens. L'"embourgeoisement" tel que le comprenait Trotsky est arrêté. La scène historique est ébranlée par le début, en 1928 et 1929, de la "révolution d'en-haut" dont Staline est l'initiateur. Prenant le visage d'une épuration anti-thermidorienne, cette révolution ressemble plutôt à une deuxième édition de la plus radicale des révolutions prolétaro-jacobines. La déception née des résultats de la Nep dans des conditions de crise sociale aiguë ranime dans une partie considérable de la population, les plus démunis des villes et des campagnes, de puissantes aspirations égalitaristes. A la veille d'Octobre, ces "couches sociales défavorisées" constituaient une majorité écrasante dans un pays que la guerre avait conduit au degré extrême de l'appauvrissement. Mais en 1928-1929, ces défavorisés, quoiqu'encore assez nombreux, ne forment plus la majorité. Des circonstances historiques particulières les poussent à faire bloc avec la bureaucratie étatique.

Le tournant de 1929 est pratiquement la deuxième vague après Octobre de "nivellement" prolétaro-jacobin de la propriété. Il rejoint bizarrement dans ce processus les tendances égalitaristes des "défavorisés" et les tendances du sommet bureaucratique de l'appareil à l'étatisation totale, en d'autres termes, la réalisation de son propre intérêt social naturel. Cette deuxième vague a frappé la société ( et là Trotsky avait raison) dans la phase à tous égards descendante de la révolution. Elle n'avait pas grand chose en commun avec la première vague qui, elle, grâce à l'action des masses descendues dans l'arène politique, avait débarrassé le pays des survivances du féodalisme. Le deuxième coup, lui, atteignait de petits propriétaires qui avaient grandi au sein même de la société post-révolutionnaire et surtout il parachevait un processus politiquement réactionnaire : le rejet des masses à l'écart du pouvoir et de la politique. En même temps, les "défavorisés", dans leur hostilité aveugle à l'égard des "nouveaux possédants", s'inspiraient des idées de nivellement comme d'un moyen de parvenir au "paradis sur terre" dans une perspective historique immédiate. Ce paradis proche se révéla utopie pure. La bureaucratie de parti et d'Etat était, elle, animée par ses propres utopies et ses propres leurreux : annihilier le concurrent possédant et récolter les fruits de l'hypercentralisation, tels étaient les buts, estimait par la suite Trotsky, d'une partie non négligeable de l'"appareil".

Mais finalement, l'"appareil" fut lui aussi sérieusement ébranlé. Cette deuxième vague jacobine plongea en quelque sorte le pays - ce pays qui n'avait toujours pas pu acquérir les traits d'une "société civile" capable, grâce à "une certaine liberté, fût-elle même très mince, laissée à la lutte de classes", de

freiner les élans parasitiques d'un Etat omniprésent - plongea donc ce pays dans un état de "protoplasme social", interdisant à la société comme à l'opinion publique de "créer ses organes propres et indépendants du pouvoir gouvernemental" <sup>1</sup>. Transformant - par la violence - les classes de la période de la Nep en "masses", la "révolution d'en-haut" referma aussitôt sur elles les tenailles de l'administration, les transformant en travailleurs au service de l'Etat ( sans parler des esclaves, *zeks*), en "citoyens" politiquement "atomisés" qui se distinguaient entre eux (parfois très nettement) moins par leur rapport aux moyens de production que par leur accès aux produits de consommation, Personne, pas même vraisemblablement Staline lui-même, ne reçut de la "révolution, d'en-haut" ce qu'il en attendait.

Il est vrai que s'accélérait alors la solution d'un des grands problèmes nationaux : l'industrialisation du pays, la création d'un énorme potentiel militaro-industriel. En fait, ce problème, appelé dans la langue de l'idéologie bureaucratique "construction des bases du socialisme" ou encore "socialisme dans un seul pays", était le seul qui, tant bien que mal, s'acheminât vers une solution, chose impensable sans l'élévation (sérieusement déformée par l'intervention de l'Etat totalitaire) du niveau d'instruction de la population, sans l'augmentation des forces de production dans les républiques et sans le développement de la science (quoique très partiel et unilatéral). Pour ce qui est de l'augmentation du bien-être matériel du peuple, comme de la volonté de parvenir à une "homogénéité" sociale ou encore d'acquérir le niveau de développement des pays capitalistes les plus avancés, toutes ces belles paroles restèrent lettre morte.

Les objectifs réalisés au prix de sacrifices immenses de la part du peuple, quand ce n'était pas tout simplement à coup de sanglantes répressions de masses, de déportation, de "liquidation généralisée du paysan", aiguisèrent l'enthousiasme de certains, firent naître chez d'autres le sentiment que la justice était enfreinte ou, plus exactement, foulée aux pieds, et enflammèrent chez d'autres encore des appétits inassouvis. Dans les années 32-34, la tension sociale s'accrut entre le pouvoir et les petits propriétaires expropriés, entre l'"appareil" et "les masses", entre le chef et la bureaucratie qui lui est soumise, d'une part, et l'élite du parti de l'autre, entre les "spetz" et les ouvriers, entre le "centre" et les "pouvoirs locaux". Dans cette situation, Staline ne se borne pas à endosser l'uniforme d'un Bonaparte soviétique : lui et son appareil passent à une politique de duperie consciente du peuple qu'accompagnent de gigantesques provocations politiques. Le "bonapartisme stalinien", à la différence du bonapartisme "classique", s'appuiera non sur les contradictions entre la bourgeoisie et le prolétariat mais sur les contradictions entre l'"appareil" et "les masses", en inscrivant toutes les difficultés au compte de l'aggravation,

<sup>1</sup> Marx et Engels, *Sotchinienija*, t. 8, pp. 157-158, 182.



au cours de la construction du socialisme, de la lutte de classes, des intrigues des classes survivantes d'exploiteurs et avant tout des actes de terrorisme et de sabotage du trotskysme et de ses agents, lesquels vendent la Patrie à leurs maîtres étrangers, fascistes et autres. L'outil essentiel d'élimination des "ennemis du peuple" est l'OGPU / NKVD. Grâce aux efforts de Staline et Yagoda, puis de Staline et Ejov, puis de Staline et Béria et de leurs hommes de main, l'OGPU découvre dans presque tous les organes du parti, de l'Etat, de l'économie, de gigantesques groupements de "saboteurs", d'"agents japonais et allemands", mais par-dessus tout de "trotskystes", "vils gardes blancs", "laquais du fascisme", "rebut du genre humain" (définitions de Staline dans son *Abrégé*). Dans les listes fabriquées d'"ennemis du peuple", on inscrit non seulement tous les restes de la "gauche" mais aussi toute la "droite", (comparez par exemple le bloc trotskyste "de droite", c'est-à-dire le bloc droite / gauche) à quoi s'ajoute une partie considérable de la garde léniniste ainsi que la masse des nouveaux promus du parti. La provocation entreprise après l'assassinat de Kirov réussit brillamment, les masses les plus larges s'y associent et, par leur enthousiasme et leur collaboration, elles aident à manœuvrer le volant de la machine de la terreur mise en place, non sans prévoyance, dès avant le dit assassinat.

Staline manifeste également une certaine souplesse sociale, ce que Trotsky ne peut comprendre. En 1935, Trotsky note non seulement l'établissement d'un régime de terreur dans le pays mais aussi le virage de Staline "à droite, encore à droite, et encore plus à droite". Il fait même remonter le début de ce virage à 1933, Ses formes d'expression ? Une "néo-Nep" avec marché (exagération manifeste - *les auteurs*), la suppression des cartes de rationnement, la stimulation matérielle de l'ouvrier, la possibilité pour la famille paysanne de posséder de nouveau une vache etc. De nouveau, "Thermidor" apparaît dans les articles de Trotsky. Mais cette notion n'est désormais plus suffisante ni pour caractériser l'étape que traverse le pays, ni pour décrire la "catastrophe", comme il dit, que Staline et son groupe sont en train de préparer. Et Trotsky annonce une "révision radicale de l'analogie historique". En quoi consiste-t-elle ? Pour faire contrepoids aux supputations de tous ordres, calomniatrices aussi bien qu'apologétiques, Trotsky promet dans un manuscrit de 1936 "Qu'est-ce que l'URSS et où va-t-elle ?" (Ce manuscrit est à la base de son livre *La Révolution trahie* paru à l'étranger), Trotsky promet donc de donner au lecteur "une appréciation scientifique de ce qui se passe dans le pays de la révolution d'Octobre", parle d'un niveau effroyablement bas", promet de révéler ce qui est en train de s'accomplir, de montrer "les visages et non les masques". Essayons de dégager l'essentiel de ce grand travail.

Pour Trotsky, auparavant, il y avait derrière Thermidor le retour au capitalisme. Maintenant qu'il a observé tous "les zigzags du parcours gouvernemental", il introduit dans sa conception initiale une "nouveau" radicale : "Il ne s'agit pas d'un refus du socialisme, mais seulement de la

liquidation de grossières illusions" du type de "la victoire définitive et irréversible du socialisme". La loi séculaire du recul des révolutions continue à agir en URSS mais de manière originale : "Nous définissons le "Thermidor" soviétique comme une victoire de la bureaucratie sur les masses".

Trotsky pose une question à la presse de Moscou et du Comintern : si l'on en a fini pour toujours avec l'exploitation et si l'URSS passe du stade inférieur - le socialisme - au communisme, pourquoi la "camisole de force" de l'Etat n'est-elle pas définitivement abandonnée ? Pourquoi faut-il que tout homme qui critique la "direction inamovible" ou qui doute de l'infailibilité de Staline soit condamné presque à l'égal de membres de complots terroristes ? "D'où vient, demande Trotsky, une tension si étrange, si monstrueuse et si insupportable des actes de répression et de l'appareil policier ?". Opposant à juste titre "l'étatisme fasciste" et l'étatisation soviétique (le premier conservant le capitalisme), Trotsky, en même temps, ne comprend pas que ce soit justement de "l'insuffisance du développement" des forces productives en URSS, de la nécessité où l'on se trouve de les amener au niveau des pays d'avant-garde que naît objectivement l'hypercentralisation. Il découvre en URSS une "certaine lutte de tous contre tous", découlant de la pauvreté alors qu'en 1936 la situation des citoyens soviétiques s'est légèrement améliorée. Il déduit du "monolithisme policier du parti" l'"impunité bureaucratique" ainsi que "toutes les formes de relâchement et de décomposition," - mais ce phénomène brejnévien allait se faire attendre encore un bon moment.

A propos, combien plus intéressantes pour la compréhension des rapports de la révolution, du socialisme et de la morale sont les notations disséminées ici ou là dans *Journal et Lettres* de Trotsky ( et il est vrai, plutôt succinctes) sur Staline et son entourage propre, sur leurs méthodes d'action : "amalgame de lie et de rebut sociaux", procès-"amalgames" staliniens, "usines à falsifications" etc. Trotsky, dans l'ensemble, est très préoccupé par le fait déjà relevé par Marx et Engels dans le *Manifeste communiste* que l'enrôlement dans le mouvement prolétaire du "lumpen-prolétariat, ce produit passif de la décomposition des plus basses couches de la société (sa masse gigantesque fut projetée dans l'arène politique par la guerre mondiale, puis en Russie par la guerre civile). Sur ce même plan, les recommandations reproduites par Trotsky dans ses Mémoires, que lui avaient faites Zinoviev et Kamenev au milieu des années vingt, sont très intéressantes : "Staline fait la guerre sur un autre plan que vous. Votre arme (la lutte d'idées - *les auteurs*) est inefficace contre lui". Dans son ouvrage *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Marx révélait justement le secret des victoires de cet "impérial lumpen-prolétaire" dans les combats post-révolutionnaires - il avait sur ses concurrents l'avantage de pouvoir "mener la lutte avec des moyens bas". Dans leur livre *Les Grands Hommes de l'Emigration*, Marx et Engels notent des traits propres aux meneurs des lumpen-prolétaires qui envahirent l'Angleterre des années 1850-1852, tels la tendance à "mener les émigrés "par le



bout du nez", l'obsession de leur mission de libérateurs du monde entier";, du goût pour "le communisme de caserne", pour les intrigues, une tendance à la déloyauté, aux règlements de compte etc. Et dans une lettre à Marx du 4 septembre 1870, Engels met en lumière les cruautés inutiles de la France jacobine des années 1793-1794, mais il dénonce également toute "la bande de vauriens réglant leurs sombres affaires à la faveur de la Terreur"<sup>1</sup>.

Dans l'ensemble, les défauts de l'analyse par Trotsky du phénomène "l'URSS en 1936" sont nombreux. Il qualifie l'entrée de l'URSS dans la Société des Nations comme d'ailleurs aussi toute la lutte pour le désarmement de ...trahison de la révolution mondiale. Il exagère le degré de "différenciation du prolétariat" en URSS quoiqu'il note avec justesse qu'en dépit de tous les succès de la politique des nationalités, celles-ci "entrent plus ou moins en conflit" avec le centre. En même temps, il ne comprend absolument pas la lutte "entre l'Etat et la paysannerie". Il semble même condamner "l'octroi" aux paysans d'une parcelle individuelle. L'expression de "thermidor familial", qu'il déduit de la situation pénible des femmes, est absurde. Il sous-estime le rôle des plus actifs de l'illusoire conscience de masse et de l'enthousiasme qui, pour l'heure, tempèrent encore et "l'égoïsme anti-social" et "les intrigues carriéristes déchaînés d'en-haut" et qui stimulent la culture. Il ne voit dans la littérature de l'époque qu'un martyrologe continu et des incapables par légions.

Mais si l'on prend la réponse à la question "Où va l'URSS ?", Trotsky, paradoxalement, est beaucoup plus pénétrant : "La signification du Thermidor soviétique commence à se préciser devant nous. La pauvreté et l'inculture des masses se concrétisent de nouveau sous les formes menaçantes du chef armé d'un puissant gourdin. Congédiée et flétrie autrefois, la bureaucratie est, de servante de la société, devenue maîtresse. En le devenant, elle s'est, socialement et moralement, éloignée à tel point des masses qu'elle ne peut plus admettre aucun contrôle sur ses actes et sur ses revenus".

Trotsky révisé ses analogies bonapartistes : "Par bonapartisme, nous entendons un régime dans lequel la classe dominante économiquement parlant, apte à des méthodes démocratiques de gouvernement" est contrainte "de supporter le commandement incontrôlé d'un appareil militaro-policié couronné par un "sauveur". La fonction objective du "sauveur", estime Trotsky, "est de préserver les nouvelles formes de propriété en usurpant la fonction politique de la classe dirigeante. Cette définition exacte du régime stalinien n'est-elle pas en même temps la description scientifique et sociologique du bonapartisme?".

Dans l'ensemble, la conception dont Trotsky se rapproche dans la deuxième moitié des années trente et à ce point solide qu'on pourrait lui retirer

<sup>1</sup> Marx & Engels, *ibidem*, t. 4, p. 434 ; t.8 ; pp. 176, 336, 341 ; t. 33, p. 45.

tout support d'analogies historiques. Trotsky, du reste, est le premier à le préciser : " par bonapartisme, nous entendons non une analogie historique mais une définition sociologique". Sans rejeter ses expressions favorites montrant le développement de la France, après Thermidor, dans une direction bou rgeoise, Trotsky, en fait, nie désormais semblable direction pour l'URSS : "La question du caractère de l'URSS n'est pas encore tranchée". A la suite du chapitre ainsi intitulé, vient le chapitre "Une nouvelle révolution est inéluctable"..

Bien entendu, Trotsky ne pouvait nullement prévoir dans les détails le contenu de la "nouvelle révolution" qui allait "inéluctablement" survenir en URSS. En, outre, il exclut, illégitimement, nous semble-t-il, la possibilité d'un bouleversement futur par des voies civilisées et pacifiques. :

"Cette crise ne comporte pas de solution pacifique. On n'a jamais vu le diable se rogner les griffes de son plein gré. La bureaucratie soviétique n'abandonnera pas ses positions sans combat " .

Mais que Trotsky ait pressenti dans ses grandes lignes la perspective très lointaine du développement de la patrie d'Octobre, ne fait pour nous aucun doute. Il en sera de même, croyons-nous, du lecteur quand il aura pris connaissance du texte suivant :

"Il ne s'agit pas de remplacer une coterie dirigeante par une autre, mais de changer les méthodes même de gestion de la direction économique et culturelle. L'arbitraire bureaucratique devra céder la place à la démocratie soviétique. Le rétablissement du droit de critique et d'une liberté électorale véritable sont des conditions nécessaires du développement du pays. Le rétablissement de la liberté des partis soviétiques, à commencer par le parti bolchevique, et la renaissance des syndicats y sont impliqués. La démocratie entraînera dans l'économie la révision radicale des plans dans l'intérêt des travailleurs. La libre discussion des questions économiques diminuera les frais généraux imposés par les erreurs et les zigzags de la bureaucratie. Les entreprises somptuaires, Palais des Soviets, théâtres nouveaux, métros construits pour l'épate, feront place à des habitations ouvrières. Les "normes bourgeoises de répartition seront d'abord ramenés aux proportions que commande la stricte nécessité pour reculer, au fur et à mesure, devant l'égalité sociale. Les grades seront immédiatement abolis, les décorations remises aux accessoires. La jeunesse pourra respirer librement, critiquer, se tromper et mûrir".

En appelant à revenir aux "traditions de l'internationalisme révolutionnaire", Trotsky pense certes toujours à sa révolution mondiale "rédemptrice", mais, dans l'ensemble, dans son programme de transformation de l'URSS, il n'y a rien du "socialisme militariste" ou du "totalitarisme" que, jusqu'à présent, la loupe à la main, nos "spécialistes pourfendeurs" étudient, attachés qu'ils sont aux seuls discours de Trotsky au IXe congrès du PC russe ou aux citations pêchées ici ou là dans ses écrits de la période du "communism

de guerre". Tous naturellement "oublie" de dire que Trotsky, publiant ses travaux au milieu des années vingt, avait défini cette époque comme historiquement inéluctable sans doute mais définitivement révolue. Les plus qualifiés d'entre eux peuvent, sur la base d'une seule et unique citation de 1923 tirée de l'héritage de Trotsky, le qualifier poétiquement de "paranaoïque du totalitarisme". Dans le même temps, cherchant une solution au problème "Le Totalitaire et l'Humain", nos poètes-politiques ne se donnent même pas la peine de prendre connaissance des écrits de Trotsky dans les années trente. Du reste, quel enseignement retireraient-ils de cette lecture si, noyés dans une montagne de citations infiniment variées des années vingt, ils ignorent qu'une époque de bouleversements ne se juge pas selon la conscience qu'on en a (Marx) <sup>1</sup>. Ils ne comprendront jamais le sens de ces paroles de Trotsky aux accents tragiques d'autocritique : "Je me débats dans un noeud de contradictions, réprouvant totalement Staline mais je ne sais pas comment ne pas "offenser" le peuple, le socialisme".

De l'histoire des métamorphoses de Thermidor, nous tirerions volontiers la conclusion suivante : dans le développement de l'humanité, les rôles déjà joués ne se rejouent pas une deuxième fois, et les modèles anciens ne resurgissent pas. Mais les emballements divers de Trotsky confirment que, dans ce développement, il s'attachait à trouver des processus répétitifs ayant force de loi. Ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il commença, semble-t-il, à admettre que se reproduisent, en histoire, des processus à la fois identiques et différents, car, dans des situations qualitativement différentes, ces processus donnent un résultat qualitativement autre. Aussi mettrons-nous entre guillemets l'expression de Trotsky "le Thermidor soviétique", comme insuffisamment précise.

Pour ce qui est de notre époque, nous dirons ceci : il se déroule en URSS le deuxième cycle de l'"auto-thermidorisation" commencée en mars 1921 par le parti communiste russe dirigé par V. I. Lénine, et interrompue ensuite pour longtemps par Staline et sa "révolution d'en haut" et puis par Brejnev et son "orientation léninienne". L'oeuvre de Lénine a pris un second départ depuis avril 1985 lorsque le PCUS dirigé par M.S. Gorbatchev a entrepris sur une base désormais qualitativement nouvelle la refonte d'un système "ultra-jacobin" né en partie de la nécessité en partie de la déraison ou même de la malignité, afin de donner à notre régime, après l'avoir débarrassé de tous ses éléments excessifs, les traits propres à la démocratie et à l'humanisme. Ceci étant, il conviendrait de ne pas oublier la formulation géniale, totalement ignorée et assez inquiétante, de Marx, copiée des processus qui avaient conduit à l'effondrement de l'Internationale ouvrière à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix du siècle passé :

<sup>1</sup> Marx & Engels, *ibidem*, t. 13, p. 7.

"Du reste, dans l'histoire de l'Internationale s'est répété cela même qui se manifeste toujours en histoire. L'ancien tente de resurgir et de s'ancrer solidement dans le cadre des formes nouvellement apparues" <sup>1</sup>. Et nous pouvons dire maintenant clairement ce qu'ignoraient les gens de l'époque stalinienne. Combien de "cycles" il faudra franchir, nous ne le savons pas, mais ce que nous savons, c'est que les structures nouvelles ne s'érigent nullement en l'espace d'un ou deux "plans quinquennaux", mais sur des décennies et peut-être des siècles, à plus forte raison la structure socialiste qui, en URSS et en Chine populaire, est partie d'un niveau extrêmement bas.

En lisant *Journal et Lettres* de Lev Trotsky, on n'est pas sans remarquer la chaleur avec laquelle il parle de sa femme, Natalia Ivanovna Sedova. Elle l'a aidé à supporter les errances, les coups d'un sort qui emporta ses enfants à lui et ses enfants à elle : nous ignorons comment elle enterra son mari <sup>2</sup>. Mais nous savons qu'elle entreprit de lutter pour son honneur.

Après le XXe congrès du PCUS, Natalia Sedova s'adressa aux dirigeants du parti. Elle ne demandait pas de taire les divergences entre Trotsky et Lénine. Elle demandait uniquement que soit dit au monde entier que son mari n'était pas un espion étranger" ni "un suppôt du fascisme" ni "le meurtrier de Kirov, Gorky et Menjinsky". Natalia Sedova est morte en 1952 sans avoir obtenu de réponse. Aujourd'hui que sont officiellement réhabilités tous les "séides" du "chef de "la bande à Trotsky", le parti dira-t-il peut-être qu'il n'existait pas non plus de chef, car, après tout, qu'est-ce qu'un chef sans bande ?

<sup>1</sup> Marx & Engels, *ibidem*, t. 33, p. 279.

<sup>2</sup> On sait que les cendres de Trotsky ont été déposées par Natalia dans un modeste monument funéraire, dans le jardin de la villa de Coyoacan. Que des historiens de la qualité des auteurs de cet article l'aient encore ignoré en 1990 permet de mesurer l'isolement intellectuel de l'URSS et le blocus sur Trotsky.

V.I. Startsev

## Lénine et Trotsky 1922 - 1923

La collaboration entre Lénine et Trotsky qui commença après le retour de Trotsky à Petrograd en révolution le 4 mai 1917, a duré jusqu'au 6 mars 1923 où la troisième attaque subie par Lénine le laissa incapable de parler. Pendant ces six années, il n'y eut entre eux que deux périodes de désaccord profond. Celle de Brest, de janvier à février 1918, et celle qui précéda le Xe congrès pendant la discussion sur les syndicats au début de 1921. Mais, même au cours de ces périodes, les divergences d'opinion entre Lénine et Trotsky furent moins graves que celles qu'il eut avec Boukharine au même moment. Il y eut des discussions et des désaccords secondaires entre Lénine et Trotsky sur des questions quotidiennes de politique militaire, intérieure et extérieure au cours de ces six années, mais elles ne minèrent jamais leur solidarité totale sur toutes les questions les plus importantes concernant la dictature du prolétariat et le cours de la construction socialiste.

Tout en donnant son dû à Trotsky et en l'envoyant dans les zones les plus cruciales aux postes les plus responsables du combat, Lénine n'isola cependant pas Trotsky de son entourage mais essaya d'aplanir les conflits qui surgirent, disons, entre Trotsky et Staline sur les questions militaires, entre Trotsky et Boukharine sur les questions théoriques et pratiques, etc. Cette situation s'altéra dans la période finale de la vie de Lénine, aggravée par sa maladie. Bien que cette dernière commençât à réduire toujours plus les possibilités de Lénine d'influencer la politique pratique du Politburo et du Conseil des commissaires du peuple, elle joua un rôle décisif à partir de la fin mai 1922, après la première hémorragie cérébrale de Lénine.

C'est pourquoi ce rapport est consacré à la période qui va de la fin mai 1922 au début de 1923. J'aimerais attirer l'attention de mes collègues sur les faits et les sources de cette relation particulière et extrêmement étroite et intime

entre V.I. Lénine et L.D. Trotsky, particulièrement visible à la fin de l'automne de 1922. Mes découvertes ont pour base essentiellement des sources publiées, à l'étranger et en URSS, particulièrement en 1989 dans la revue *Izvestia CK KPSS*. Parmi ces sources, les autobiographies et notes de Trotsky lui-même ; des articles, lettres et notes écrits par V.I. Lénine, mais aussi des lettres, mémoires et notes écrits par N.K. Kroupskaïa, E.M. Jaroslavsky, L.B. Kamenev, I.V. Staline.

La première attaque aiguë de la maladie de Lénine se produisit à Gorky entre le 25 et le 27 mai 1922. L'attaque est décrite avec beaucoup de précision dans la littérature soviétique officielle. On nous dit dans les biographies qu'elle conduisit "à un affaiblissement des mouvements du bras et de la jambe droite et à une certaine difficulté d'élocution"<sup>1</sup>. Alors qu'en fait elle eut pour conséquence une paralysie temporaire du bras droit et provoqua la perte totale de la parole et de la capacité d'écrire qui dura plusieurs semaines. C'est ce que Lénine dit brièvement à Trotsky ensuite : "Vous comprenez, je ne pouvais plus ni parler ni écrire. Il a fallu que je rapprenne"<sup>2</sup>. C'est précisément le sérieux de l'état de santé de Lénine qui poussa I.V. Staline, L.B. Kamenev et G.E. Zinoviev à prendre les premières initiatives pour former la *troïka* avec comme principal objectif d'empêcher L.D. Trotsky d'occuper un poste dirigeant dans le parti et le gouvernement, dans le cas de la mort de V.I. Lénine. Trotsky lui-même était alors malade et ce n'est que par hasard, à l'occasion d'une visite que lui fit Boukharine, qu'il apprit ce qui était arrivé à Lénine.<sup>3</sup>

Staline avait déjà rendu visite à Lénine le 30 Mai 1922<sup>4</sup>. M.I. Oulianova écrivit en 1928 que Lénine, pendant cette rencontre avait rapelé à Staline sa promesse d'obtenir pour lui du cyanure de potassium si son état devenait désespéré. Staline promit, mais, en ayant parlé avec M.I. Oulianova et N.I. Boukharine, qui se trouvaient alors à Gorky, changea d'avis, retourna voir Lénine et lui dit que les médecins lui assuraient qu'il allait guérir et que le temps n'était pas venu de faire ce qu'il demandait<sup>5</sup>. Si l'on tient compte de l'état de Lénine au moment de la visite de Staline, il est difficile de le croire. Comme cela apparaît dans les chroniques biographiques, M.I. Oulianova est citée pour la première fois comme l'une des personnes en visite à Gorky dans les notes du 26 juin<sup>6</sup> ; on ne sait pas non plus si Boukharine est venu alors.

<sup>1</sup> V.I. Lenin, *Biografia*, 12, Moscou, 1982, p.349.

<sup>2</sup> Trotsky, *Moia Jizn*, tome I, 1930, Granit, Berlin, p. 212. En français, *Ma Vie*, II, p. 196.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 206, en français, p. 188.

<sup>4</sup> *Biografitcheskaja Khronika*, 12, p. 352.

<sup>5</sup> *Izvestia TsK KPSS*, 12, 1989, pp. 197-198.

<sup>6</sup> *B.Kh*, 12, p.355.

Ce qui est cependant hors de doute, c'est que les mémoires de M.I. Oulianova donnent le sentiment d'une issue tragique proche à la fin de mai et dans les premiers jours de juin 1922.

Dans l'intervalle, Lénine commença à se remettre; dès juillet 1922 il fut de nouveau capable d'écrire, il n'y avait que quelques problèmes avec sa parole et une tendance à se fatiguer vite. C'est à cette époque qu'il entendit les premières rumeurs sur l'intention de Kamenev et Staline d'écarter Trotsky de la direction. Lénine écrivit une lettre à L.B. Kamenev sur cette question, protestant contre ce plan<sup>1</sup>. La maladie de V.I. Lénine aboutissait à une réduction du volume de son information sur les questions internes du parti et il lui arrivait d'apprendre après coup que des décisions avaient été prises. C'est ce qui arriva au sujet de la question de l'unification des républiques soviétiques. Lénine n'apprit l'adoption du plan de Staline pour "les rendre autonomes" qu'à la fin de septembre 1922. Sur cette affaire, il demanda à L.B. Kamenev et G.E. Zinoviev d'intervenir afin d'assurer la conclusion d'un traité équitable entre la RSFSR et les autres républiques soviétiques. Là-dessus, le plan de Lénine fut adopté.

Comme les conflits s'aggravaient avec Kamenev et Staline, Lénine projeta de s'appuyer de plus en plus sur Trotsky. "Ma première entrevue avec Lénine, quand il fut guéri", se souvient Trotsky, "eut lieu pendant le procès des s.r. Il adopta immédiatement avec soulagement la solution que je proposais! - c'est juste, il n'y a pas d'autre issue" (La peine de mort fut prononcée contre les accusés, mais l'exécution fut subordonnée à la poursuite des activités terroristes du parti s.r. C'est ainsi que les bolcheviks répondirent à la vaste campagne de protestation menée par la communauté mondiale socialiste et communiste).

L'opinion de Trotsky, qu'il a exprimée dans son autobiographie, mérite aussi considération:

"Lénine sentait qu'à l'occasion de sa maladie, on tissait déjà les fils encore imperceptibles d'un complot, derrière son dos et derrière le mien. Les épigones n'avaient pas encore brûlé leurs vaisseaux et n'avaient pas fait sauter les ponts. Mais déjà, en certains endroits, ils sciaient les poutres et glissaient imperceptiblement des cartouches de pyroxyline. A toute occasion favorable, ils se prononçaient contre mes propositions, comme pour s'exercer à l'indépendance, préparant avec soin chaque manifestation de cette sorte. Revenant au travail, observant avec une inquiétude croissante ce qui s'était passé en dix mois, Lénine tardait à désigner à voix haute les épigones pour ne pas envenimer les rapports. Mais il se disposait à rembarquer la "troïka" et commença à le faire sur des questions de détail."<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Déclaration orale de V.P. Naoumov dans sa conférence à l'Académie des Sciences sociales près le CC du PCUS en octobre 1989.

<sup>2</sup> *Ibidem*, 212 & 196.

A titre d'exemple, Lénine cite le cas de la lettre de Lénine dirigée contre les tentatives de Staline d'écarter Trotsky de la direction de la propagande anti-religieuse <sup>1</sup>. La proposition de V.I. Lénine de nommer Trotsky vice-président du conseil des commissaires du peuple date aussi de la fin septembre. Dans le compte-rendu du XIIe congrès du PCR (b), se trouve la déclaration suivante d'I.V. Staline (publiée pour la première fois dans l'édition de 1968 du compte-rendu sténographique de ce congrès): "En septembre de l'année dernière, le camarade Lénine proposa au Politburo que le camarade Trotsky soit nommé son adjoint, vice-président du conseil des commissaires du peuple. Trotsky refusa, sans donner de raisons" <sup>2</sup>.

Trotsky cependant place cette proposition à une autre date. Dans son livre *L'Ecole stalinienne de la falsification*, il cite un extrait de son intervention au présidium du comité central (apparemment en 1926 ou 1927), dans lequel il se souvient d'une conversation qu'il eut avec Lénine deux ou trois semaines avant la deuxième attaque de Lénine (celle qui s'est produite dans la nuit du 23 décembre 1922). Selon Trotsky, Lénine lui suggéra de former directement un bloc pour la lutte contre la bureaucratie de l'Orgburo, et ce bloc était dirigé contre Staline : dans le passage cité dans le livre, la proposition de Lénine n'avait pas de lien avec la proposition de faire de Trotsky un vice-président du conseil des commissaires du peuple <sup>3</sup>.

Dans *Ma Vie*, Trotsky oriente toute leur conversation sur le sujet (la citation de sa déclaration au présidium du CC a été incluse par Trotsky dans sa déclaration "Sur la falsification de l'histoire de la Révolution d'Octobre, l'histoire de la révolution et l'histoire du parti", écrite par lui le 21 octobre 1927). Il explique qu'il ne fut pas le moins du monde offensé quand Lénine nomma Kamenev, Rykov et Tsiouroupa ses adjoints au conseil des commissaires du peuple à la fin de 1921, car "je n'étais pas apte au rôle d'adjoint d'exécution docile". La conversation avec Lénine était en liaison avec le fait que le comité central du syndicat des travailleurs de l'éducation avait demandé à Lénine et Trotsky que Trotsky prenne la direction du commissariat du peuple à l'Education, comme il l'avait fait avec celui des Transports et Communications en 1920-1921. C'est à partir de là que s'engagea entre eux une discussion sur la bureaucratie. Lénine critiqua ses adjoints et releva que seul Rykov était capable de jouer le rôle d'administrateur, disant, selon Trotsky : "Mettons que Rykov soit un administrateur, mais il faudra le rendre au conseil supérieur de l'économie nationale. Il est indispensable que vous deveniez mon adjoint. La

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 213 & 196.

<sup>2</sup> CR du XIIe congrès, Moscou, 1968, p. 128.

<sup>3</sup> Trotsky, *Stalinskaia skhola Fal'sifikatsii*, Berlin, 1932, pp.85-86.

situation est telle que nous avons besoin d'un regroupement radical du personnel".

Dans la conversation qui suivit, quand Trotsky aborda la question du développement du bureaucratisme, non seulement dans l'appareil de l'Etat mais aussi dans celui du parti, Lénine en conclut que Trotsky était en train de lui proposer de lutter contre l'Orgburo du CC, dirigé par Staline. Trotsky montre que Lénine proposa plus tard la formation d'un bloc "contre le bureaucratisme en général, contre l'Orgburo en particulier". Ils furent d'accord sur les deux propositions faites pendant la conversation, et Lénine suggéra d'examiner attentivement l'aspect organisationnel de la question. Trotsky poursuivit: "Il préconisait la création auprès du comité central d'une commission pour la lutte contre le bureaucratisme. Nous devions en faire partie tous les deux. Dans le fond, cette commission devait servir de levier pour la destruction de la fraction stalinienne, épine dorsale de la bureaucratie, et pour la création dans le parti de conditions qui m'auraient donné la possibilité de devenir le remplaçant de Lénine, dans sa pensée, d'être son successeur au poste de président du conseil des commissaires du peuple".

Il est très probable qu'une telle conversation a eu lieu. Il faut aussi remarquer que Trotsky reconnaît franchement qu'il souhaitait devenir l'adjoint de Lénine au conseil des commissaires du peuple et son président. Mais il reste le fait qu'il refusa cette proposition après que Lénine ait officiellement demandé au Politburo de le nommer à ce poste. Plus encore, il la refusa une deuxième fois au début de janvier. I.V. Staline, commentant ces faits au XIIe congrès du parti communiste russe, relatait :

"En janvier de cette année, j'ai réitéré la proposition du camarade Lénine, ajoutant que Trotsky pourrait choisir librement, devenir vice-président et assumer pour ainsi dire la garde du Conseil suprême de l'économie, ou prendre ce poste de président et la garde du Gosplan, qui l'intéressaient beaucoup. Nous avons reçu de nouveau un refus catégorique donnant comme raison que, si nous le nommions vice-président, nous le liquiderions en tant que militant dans le Soviet. Bien entendu, camarades, c'est affaire de goût. Je ne pense pas que les camarades Rykov, Tsiouroupa et Kamenev, en devenant vice-présidents, se soient liquidés dans les soviets, mais Trotsky pense autrement et soyons certains, camarades, que, de toute évidence, le camarade Trotsky a un motif, une raison, une cause, qui ne lui permet pas de prendre la charge d'un travail complexe en plus de ses devoirs militaires" <sup>1</sup>.

Ainsi, en réalité, Trotsky a manifesté plus d'incertitude et de prudence qu'il ne pensa plus tard l'avoir fait.

<sup>1</sup> XIIe congrès, pp. 198-199.

Lénine et Trotsky formèrent un front uni sur la question du maintien du monopole du commerce extérieur. Les documents à ce sujet sont bien connus. Cependant quelques-uns de nouveaux ont été publiés dans la revue *Izvestia TsK KPSS* en 1989 et nous permettent de nous représenter avec plus d'objectivité la conduite de Trotsky à cette époque. Le 21 décembre 1922, avec la permission du professeur Foerster, N.K. Kroupskaia écrivit à L.D. Trotsky une lettre dictée par V.I. Lénine, dans laquelle ce dernier proposait de soulever la question du monopole du commerce extérieur au XIIe congrès du parti et à la Fraction du Xe congrès des soviets <sup>1</sup>.

Trotsky téléphona immédiatement à L.B. Kamenev dans la soirée du 22 décembre 1922 et lui indiqua le contenu de la lettre qu'il avait reçue de Lénine par Kroupskaia. Aussitôt, Kamenev écrivit une lettre à Staline lui rapportant l'essence de la conversation. Kamenev souligne : "Trotsky n'a pas exprimé sa propre opinion mais a demandé de transmettre cette question à la commission du CC chargée du déroulement du congrès. Je lui ai promis que je vous la donnerai, ce que je fais" <sup>2</sup>. Staline répondit le 22 décembre 1922 à Kamenev en exprimant un extrême déplaisir que "le vieux puisse arranger une correspondance avec Trotsky qui a été complètement interdite par Foerster" <sup>3</sup>. C'est alors qu'eut lieu cette conversation entre Staline et Kroupskaia, le 23 décembre 1922, dans laquelle Staline se permit des remarques brutales et des menaces de commission de contrôle à l'adresse de la femme de Lénine. C'est après cela que Kroupskaia écrivit le 23 décembre 1922 sa fameuse lettre de protestation à Kamenev au sujet du comportement de Staline <sup>4</sup>. En même temps, le 23 décembre 1922, Lénine subit une deuxième attaque de sa maladie qui se traduisit cette fois par la paralysie du bras et de la jambe droite. Mais ses difficultés avec le bras droit semblent avoir commencé avant le 23 décembre, si on en juge par le fait que Lénine n'a rien écrit auparavant pendant une semaine, mais a seulement dicté ses lettres et notes et que, le 18 décembre 1922, le plénum du comité central du parti communiste russe a confié à Staline la responsabilité personnelle "d'isoler Vladimir Ilyitch de toutes relations et correspondance" <sup>5</sup>.

Aux environs de 9 heures dans la soirée du 23 décembre 1922, Lénine dicta la première partie de sa lettre au congrès à M.A. Voloditcheva. Parallèlement au plan pour empêcher la possibilité d'une scission au CC, Lénine nommait directement L.D. Trotsky dans cette partie de sa lettre qui avait trait à la question de conférer des pouvoirs législatifs au Gosplan. Les 24 et 25 décembre, Lénine continua à dicter sa lettre au congrès dans laquelle il donne des

<sup>1</sup> Lénine, *Sotch.*; *Izvestia TsK KPSS*, 1989, 12, p. 191.

<sup>2</sup> *Ibidem.*

<sup>3</sup> *Ibidem.*, p. 192.

<sup>4</sup> *Ibidem.*

<sup>5</sup> *Ibidem.*

appréciations sur Trotsky, Staline, Zinoviev, Kamenev, Boukharine et Piatakov ; dans *Ma Vie*, Trotsky émet cette hypothèse fantastique : "L'incontestable but du testament est de me faciliter la travail de direction" <sup>1</sup>.

Il faut réfuter cette revendication. La lettre était destinée en fait au XIIe congrès du PCR. Mais son objectif était d'aider tant Lénine lui-même que Trotsky dans la lutte contre Staline, d'assurer le renvoi de Staline du poste de secrétaire général du CC. Trotsky poursuit : "Les lettres de Lénine sur la question nationale, de même que son testament, n'étaient connues de personne" <sup>2</sup>. Dès mars 1988, un article de V.P. Naoumov nous parle de la lettre de L.A. Fotieva datée du 29 décembre 1922 et il est clair d'après cette lettre que le contenu de la lettre au congrès de Lénine était connu de tous les gens dont il parlait.

Dans les *Izvestia CK KPSS*, 1, 1990 ont été publiés maintenant des documents qui prouvent de façon irréfutable que toutes les appréciations de Lénine sur ses camarades ont été immédiatement portées à leur connaissance par les secrétaires sténos Voloditcheva et Fotieva. Fotieva trompa Lénine et "le laissa croire que la lettre était connue de tous et que sa volonté serait exécutée" <sup>3</sup>. Il est clair d'après un post-scriptum de Kamenev à sa lettre que Fotieva est venue lui rendre visite à 11 heures du soir le 29 décembre 1922 et qu'elle lui donna d'abord un compte rendu de la façon dont le contenu de la lettre de Lénine au XIIe congrès avait été divulgué. Il lui demanda de tout mettre par écrit. Il est clair d'après la lettre de Kamenev que Kamenev lui-même, Staline, Boukharine et Ordjonikidze connaissaient le contenu de la lettre <sup>4</sup>. La note personnelle de Staline sur la lettre de Fotieva dit : "L'ai lu. Staline. Seulement remettre à Trotsky". Trotsky lui-même écrivit de sa main : "L'ai lu. Bien sûr je n'ai parlé de la lettre de Vladimir Ilyitch à aucun membre du comité central" <sup>5</sup>.

En réalité, la situation dans la direction semblait bien différente : les dirigeants du parti savaient que Lénine considérait que le principal danger d'une scission résidait dans les contradictions entre Staline et Trotsky ; ils savaient que Lénine considérait Trotsky comme le plus capable du CC de ce temps, et savaient ce qu'il pensait de Staline, Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Boukharine et Piatakov. Il n'y a pas encore de matériel publié sur la question de savoir s'ils étaient informés de la poursuite des notes datées du 4 janvier, dans lesquelles Lénine ne parlait pas seulement de contradictions entre I.V. Staline et L.D.

<sup>1</sup> *Moia Jizn*, I, 217; *Ma Vie*, II,

<sup>2</sup> *Ibidem.*, p. 219 & p.204.

<sup>3</sup> *Izvestia TsK KPSS*, 1, 1990, p. 157.

<sup>4</sup> *Ib.* p. 158.

<sup>5</sup> *Ib.*, p. 157.

Trotsky mais prenait clairement le parti de ce dernier, exigeant que Staline soit écarté de son poste de "Gensek." <sup>1</sup>

Cependant, sur le terrain des éléments circonstanciels de preuve, une telle hypothèse peut tenir. En particulier, je la mettrais en rapport direct avec la proposition ci-dessus mentionnée de Staline à Trotsky, en janvier 1923, de prendre le poste de vice-président du conseil des commissaires du peuple. Comme il vient d'être dit, il est clair d'après la publication de la lettre de Fotieva et ce qui est écrit dessus que c'est Staline en personne qui a montré à Trotsky le texte du testament de Lénine. Tout cela signifie que ceux de la troïka et Staline lui-même ont essayé de manoeuvrer et de trouver un compromis avec Trotsky quand ils ont appris le contenu des volontés de Lénine et pu apprécier la difficulté qu'il y aurait pour eux à conserver le contrôle de l'appareil et du parti. Le fait que Trotsky, quant à lui, n'ait pas repoussé ces manoeuvres montre qu'il n'avait pas confiance dans la possibilité pour Lénine, dans ces circonstances, de le placer dans la position de son successeur ; aussi, pour plus de certitude, cherchait-il à sonder la possibilité d'un accord avec ses rivaux les plus proches.

Déjà cela nous permet d'avoir une attitude critique à l'égard des regrets tardifs et des auto-justifications exprimées par Trotsky en 1929 dans le manuscrit de son autobiographie. Voici quelques citations brèves, mais capitales de ce livre. Trotsky écrivait :

"Staline avait été élu secrétaire général du parti contre la volonté de Lénine qui se résignait à le voir à ce poste tant que lui-même fut à la tête du parti. Mais quand, après sa première crise, il revint au travail avec une santé débilisée, il se posa le problème de la direction dans son ensemble. De là son entretien avec moi, de là son testament. Les dernières lignes en furent écrites le 4 janvier. Deux autres mois s'écoulèrent pendant lesquels la situation se cristallisa définitivement. Maintenant Lénine ne préparait plus seulement l'élimination de Staline du poste de secrétaire général ; il voulait le disqualifier devant le parti. Sur la question du monopole du commerce extérieur, sur la question nationale, sur la question du régime intérieur du parti, sur l'inspection ouvrière et paysanne et sur la commission de contrôle, Lénine, systématiquement et avec persévérance, vise à porter au XIIe congrès, en la personne de Staline, le coup le plus terrible au bureaucratisme, à la solidarité de complices des fonctionnaires, aux abus de pouvoir, à l'arbitraire et à la brutalité" <sup>2</sup>.

Il n'y a pas de doute que Trotsky a défini correctement la direction essentielle du travail politique de Lénine à cette époque, alors qu'il était très limité dans ses possibilités. Mais qu'en est-il de la conduite de Trotsky ? A-t-il autant qu'il l'a pu aidé Lénine ? Ou de la façon qu'il a décrite ultérieurement dans

<sup>1</sup> Lénine, *Sotch*, 45, p. 346.

<sup>2</sup> *Moia Jizn*, p. 218 et *Ma Vie*, pp. 202-203.

*Ma Vie* ? Il faut répondre négativement à ces questions. Ce n'est qu'en mars 1988 qu'on a su, par un article de V.P.Naoumov dans la *Pravda* que, dans le cours de la discussion à la direction du parti de l'article de V.I.Lénine, "Comment réorganiser l'Inspection ouvrière et paysanne ?", qu'il termina le 23 janvier 1923, il y eut une discussion sur une proposition de Kouibychev qui proposait d'imprimer un exemplaire unique de la *Pravda* et de le montrer à Lénine. Mais on décida finalement d'imprimer l'article de Lénine dans une édition ordinaire, ce qui fut fait le 25 janvier 1923 (Trotsky lui-même a écrit là-dessus dans sa lettre au comité central du PCUS datée du 23 octobre 1923) Cette lettre a plus tard été incorporée dans sa déclaration datée du 21 octobre 1927 et publiée sous le titre *L'Ecole stalinienne de la Falsification*, en 1932). V.P. Naoumov continue en affirmant que tous les membres de la direction du parti - le Politburo, l'Orgburo, les secrétaires du comité central - avaient dans les 24 heures signé une circulaire répudiant l'article de Lénine. On trouve la signature de Trotsky sur cette circulaire. Plus encore, il apparaît que Trotsky écrivit lui-même le texte de cette circulaire secrète aux comités régionaux et provinciaux. De la même façon, en proposant au XIIe congrès son projet de réforme organisationnelle des organes suprêmes du parti qu'il présenta sous la forme d'une réponse au plan de Lénine pour la réforme politique du comité central et de la commission centrale de contrôle, Trotsky utilisa quelques-unes des idées de Lénine, mais ne le soutint pas inconditionnellement. Ceci montre encore que Trotsky n'avait pas cessé de chercher un compromis avec la troïka et ses partisans. Il était moins sincère et moins ambitieux que Lénine dans le bloc formé avec lui contre Staline.

C'est pourquoi les paroles suivantes de Trotsky résonnent après coup :

"Lénine aurait-il pu réussir le regroupement qu'il méditait dans la direction du parti ? A ce moment-là, sans aucun doute (...). Notre action commune contre le comité central, si elle avait eu lieu au début de 1923, nous aurait certainement assuré la victoire. Bien plus. Si j'avais agi à la veille du XIIe congrès dans l'esprit du "bloc" Lénine-Trotsky contre le bureaucratisme stalinien, je ne doute pas que j'aurais remporté la victoire, même sans l'aide directe de Lénine dans la lutte. Dans quelle mesure cette victoire aurait-elle été durable, c'est une autre question. Pour la résoudre, il est indispensable de prendre en compte un certain nombre de processus objectifs qui se déroulaient dans le pays, la classe ouvrière et le parti lui-même. C'est là une question particulière, très vaste. Kroupskaïa dit un jour en 1927 que, si Lénine vivait encore, il serait probablement déjà dans une des prisons de Staline. Je pense qu'elle avait raison. Car il ne s'agit pas de Staline lui-même, mais des forces qu'il exprime sans les comprendre. Cependant, en 1922-1923, il était encore tout à fait possible de s'emparer de la principale position stratégique en menant une offensive ouverte contre la fraction, qui se formait rapidement, des bureaucrates socialistes



nationaux, héritiers bureaucratiques, usurpateurs, illégitimes d'Octobre et épigones du bolchevisme" <sup>1</sup>.

Pourquoi Trotsky n'a-t-il pas fait cela ? Je suggèrerais què l'obstacle principal était son incertitude quant à la capacité de Lénine de l'aider ; le danger de demeurer face à face avec la fraction Staline ; le danger d'une issue fatale proche de la maladie de Lénine basée sur les informations objectives données par les médecins, particulièrement le Dr Gélié. Mais, dans *Ma Vie*, Trotsky avance une explication directement opposée. Il assure :

"Le principal obstacle dans cette voie était cependant l'état de santé de Lénine. On s'attendait à le voir se relever comme après la première crise et participer au XIIe congrès comme il avait participé au XIe. Lui-même y comptait bien. Les médecins lui donnaient de l'espoir, quoique sur un ton moins assuré. L'idée d'un "bloc de Lénine et Trotsky" contre les apparatchiki et les bureaucrates, n'était connue que de Lénine et de moi: les autres membres du Politburo la suspectaient vaguement. Les lettres de Lénine sur la question nationale, de même que son testament, n'étaient connues de personne. Mon action pouvait être comprise ou plus exactement décrite comme une lutte personnelle pour prendre dans le parti et l'Etat la place de Lénine. Cette seule idée me faisait frémir. J'estimais que cela pourrait produire dans nos rangs une telle démoralisation qu'il nous aurait fallu la payer très cher, même en cas de victoire".<sup>2</sup>

Mais il n'en était, hélas, pas ainsi. Lénine révélait suffisamment ses plans dans le texte de son testament qui était connu de tous les membres du Politburo. Ils surveillaient Trotsky de près. Soumis à cette attention sans relâche, il vacilla, tenta de trouver un compromis avec ses ennemis, attendit, perdit du temps. Et il continua ainsi jusqu'au début mars. C'est ainsi qu'il se comporta, même dans ces journées décisives des 6 au 8 mars: au lieu d'agir de façon décidée, il temporisa au lieu d'attaquer, chercha des compromis. A cette époque, les rapports de Lénine avec Staline devenaient nettement plus tendus. N.K. Kroupskaïa raconta à Lénine l'incident du 22 décembre 1922. Lénine exigea de Staline des excuses immédiates. Il demanda à Trotsky de soutenir sa position sur la question géorgienne, Il prépara un discours pour Mdivani et les autres communistes géorgiens que Staline, Ordjonikidze et autres accusaient de déviation nationaliste. Mais Kroupskaïa demanda à Voloditcheva de ne pas donner à Staline la lettre de Lénine. Elle ne fut pas remise avant le 7 mars. Dans la nuit du 7 mars, l'état de santé de Lénine se détériora, des périodes toujours plus longues d'aphasie, de perte totale de la parole commencèrent. A ce moment Voloditcheva remit la lettre à Staline et reçut sa réponse. Elle a maintenant été publiée dans la revue *Izvestia CK KPSS*, 12, 1989. Tout le

<sup>1</sup> *Ib.* pp. 218-219 & p. 203.

<sup>2</sup> *Ib.* p. 219 & p. 203.

monde peut maintenant s'assurer qu'elle ne comporte pas d'excuses. Il semble que Staline était convaincu que Lénine ne se remettrait jamais. Lénine ne vit pas sa réponse. Lénine perdit complètement la parole - selon Trotsky à partir du 8, selon Kroupskaïa à partir du 9 mars, mais la version officielle donne le 10.

C'est précisément les 6 et 7 mars que de nouvelles conversations eurent lieu entre L.D. Trotsky et L.B. Kamenev, représentant de la troïka. Nous n'avons de matériel que d'un côté, celui de Trotsky. Selon lui, Kamenev était très désorienté par la menace de Lénine de rompre toutes relations personnelles avec Staline. Trotsky proposa que Staline s'excuse et que tous travaillent de façon solidaire pour appliquer les instructions de Lénine. Voici comment, dans *Ma Vie*, Trotsky raconte comment il a communiqué à Kamenev ses propositions :

"Dites-vous bien et dites aux autres que je n'ai pas la moindre intention d'engager au congrès la lutte pour arriver à des modifications d'organisation. Je suis pour le maintien du *statu quo*. Si Lénine est de nouveau sur pied avant le congrès, ce qui est malheureusement peu probable, nous procéderons ensemble à un nouvel examen de la question. Je ne suis pas d'accord pour relever Staline de ses fonctions, ni pour exclure Ordjonikidze, ni pour enlever Dzerjinski du commissariat du transport. Mais je suis d'accord avec Lénine sur le fond (...) Il faut une collaboration honnête. Quant à vous", et il se tourna vers L.B.Kamenev, "vous devez, à la conférence de Tiflis, viser à obtenir un changement complet d'attitude à l'égard des partisans géorgiens de la politique nationale de Lénine" <sup>1</sup>

Ainsi Trotsky retirait-il en réalité son soutien à la politique de Lénine de réorganisation de la direction au XIIe congrès et d'élimination de Staline du poste de secrétaire général. Il se déclarait en faveur du *statu quo*. Cependant Kamenev et Staline furent les premiers à savoir que la troisième attaque de Lénine était irréversible et ils refusèrent même cet accord-là. Le ton de Kamenev changea et il défendit à la conférence de Tiflis la politique de Staline. Trotsky conclut: "Cimentée par une trahison personnelle, la troïka était un fait"<sup>2</sup>.

Trotsky comprit très vite qu'il avait commis une erreur en hésitant et cherchant des compromis avec Kamenev et Staline. Une lutte désespérée éclata alors sur toutes les questions dans la préparation du XIIe congrès. Dans cette lutte, Trotsky se heurta au front uni de tous les membres et suppléants du Politburo à l'exception de Lénine lui-même, toujours incapable de parler ou de comprendre un langage articulé Le 29 mars, Zinoviev, Staline, Kamenev, Tomsky, Rykov, Boukharine, Kalinine et Molotov signèrent un ultimatum

<sup>1</sup> *Ib.* p. 224 & p.210.

<sup>2</sup> *Ib.* p. 225 & p. 211.

adressé à Trotsky et dirigé contre la position qu'il avait soutenue pendant les deux dernières années au bureau politique <sup>1</sup>. Il fut battu au congrès et incapable de défendre Mdivani et ses partisans comme Lénine le lui avait demandé. Trotsky médita sur cette défaite jusqu'en octobre 1923, pesant la situation et choisissant son moment, mais, quand il lança son attaque contre la troïka, le moment était passé sans espoir. La santé de V.I. Lénine, qui s'était quelque peu améliorée vers novembre-décembre 1923 et des témoignages montrent qu'il suivait avec sympathie le comportement de Trotsky dans les discussions internes du congrès <sup>2</sup>. Nous citons ici une autre document qui n'a été que récemment publié en URSS et est peut être par conséquent moins connu : les remarques d'E.M. Yaroslavsky "pour lui-même", le 24 décembre 1924 après une conversation qu'il avait eue le 20 avec L.L. Averbach, alors rédacteur en chef de la *Jeune Garde*. Yaroslavsky écrit :

"Soit dit en passant, Averbach m'a dit "en secret" (c'est à mon avis un gars très candide et mes relations antérieures avec lui quand nous travaillions ensemble au journal lui donnaient l'occasion de me parler franchement) qu'il avait eu une très longue conversation de trois heures avec L.D. Trotsky, l'année dernière. LD l'avait convaincu qu'il était le seul porte-drapeau conséquent de la politique de Lénine contre le comité central anti-léniniste. Il lui avait dit qu'à la fin de 1922, alors qu'il était encore incapable de communiquer avec ses camarades, Lénine l'avait persuadé de constituer avec lui un bloc pour changer la direction du comité central. Là l'idée de Lénine était une troïka, Lénine, Staline et Trotsky ; Kamenev et Zinoviev étant relevés de leurs postes dirigeants Trotsky aurait d'abord hésité, puis Ilyitch avait insisté et le lui avait demandé ; à la fin, il aurait dit à Trotsky qu'il s'était décidé une fois pour toutes et aborderait la question au prochain Politburo (il était même, prétend-il, question de soulever ce problème le lendemain au Politburo). Mais la santé de Lénine se détériora rapidement et la question ne fut pas soulevée. Averbach me demanda de garder cela secret et expliqua qu'il me donnait ces informations parce qu'il partait dans l'Oural et craignait qu'on puisse suspecter qu'il n'était pas la seule personne que Trotsky avait informée<sup>3</sup>. Il me demanda ce que j'en pensais et si je considérais qu'une combinaison et une ligne d'action semblables de la part de Vladimir Ilyitch étaient probables" <sup>4</sup>.

Dans mon article "Les dirigeants politiques du gouvernement soviétique de 1922 au début de 1923", j'ai fait porter la responsabilité de l'échec de la

1 XIIe congrès, pp. 816-820.

2 N. Petrenko (B.A. Ravline) résume la question dans son article "Lénine à Gorky. Sa maladie, sa mort", *Prochloie*, 1986, 2.

3 *Moia Jizn*, p. 215 & *Ma Vie*, p. 199, Trotsky dit qu'il "fit part dès alors à plusieurs personnes (Rakovsky, I.N. Smirnov, Sosnovsky, Préobrajensky et d'autres).

4. *Izvestia TsK KPSS*, 1989, 4, p. 187-188.

réalisation du conseil de Lénine d'écartier Staline du poste de secrétaire général à la majorité du bureau politique de ce temps. Mais maintenant, ayant examiné des sources qui dépeignent la réaction de L.D. Trotsky à l'énergique proposition de Lénine à la fin de 1922 et au début de 1923, proposition qu'il était tout à fait possible de réaliser alors, je considère que Lev Davidovitch Trotsky doit aussi porter une certaine responsabilité pour le caractère irréversible du renforcement des pouvoirs de Staline et pour la consolidation du stalinisme en URSS. Il a mal estimé ce que V.I. Lénine était capable de faire alors, ou plutôt l'a sous-estimé ; il a hésité entre Lénine, d'un côté, Staline et Kamenev de l'autre, ce qui a aidé objectivement Staline à se renforcer à un moment où la majorité des membres du Politburo connaissaient déjà l'opinion défavorable de Lénine à l'égard de Staline. Trotsky a cherché un compromis avec la troïka au lieu de se lancer de façon intrépide dans la bataille contre elle. Il a laissé passer le moment le plus favorable pour déclencher la lutte, un moment, il l'a reconnu plus tard, qui aurait pu lui valoir le succès. Ainsi l'incapacité de l'alternative anti-stalinienne à remporter la victoire au début de 1923 résulte-t-elle des erreurs de Trotsky. Lénine cependant n'avait rien à se reprocher dans cette affaire et il avait choisi Trotsky.

\* *The Marxist Monthly*, May 1st 1990, pp. 116-127.

Alexandre Kan <sup>1</sup>

## Les petits pays dans la vision historique et politique de Trotsky

La priorité absolue dans les activités et la pensée de L.Trotsky était, comme chacun le sait, la révolution prolétarienne, autrement dit socialiste, à l'échelle mondiale. Les destinées de la révolution dépendaient des événements dans les pays les plus grands. La question cruciale pour les petits peuples avait normalement été de gagner leur indépendance. Pour Trotsky en tant que marxiste orthodoxe, l'auto-détermination nationale était subordonnée à la tâche de la révolution prolétarienne. On ne pouvait donc s'attendre à ce que Trotsky consacre trop d'attention et de temps à discuter la politique et la situation générale des petits pays ou, pour être plus précis, des petits pays capitalistes.

Néanmoins, la vie elle-même obligea le grand révolutionnaire à s'occuper des affaires des communistes dans des pays petits ou moyens, à vivre ou à visiter de semblables pays dans toute l'Europe, des Balkans et de l'Espagne au nord de la Scandinavie. Trotsky écrivit donc beaucoup sur les questions militaires et diplomatiques des Balkans, sur les perspectives de la Révolution espagnole et de temps en temps sur les problèmes courants du mouvement ouvrier en Autriche, Belgique, Pays-Bas, Norvège, Pologne, dans les années 20 et 30. En outre, en tant qu'autorité militaire suprême pendant la Guerre civile, il eut à prendre des décisions sur la politique à l'égard des voisins plus petits des Soviétiques, anciennes possessions des tsars, surtout la Finlande, les autres Etats baltes, la Géorgie, et parla et écrivit dessus. La guerre russo-finlandaise fut aussi l'une des dernières que Trotsky vieillissant discuta dans son activité de publiciste à Mexico.

De façon générale, les petits pays appartenaient dans la vision de Trotsky, avec les unités de production à petite échelle, la petite-bourgeoisie, les couches

---

<sup>1</sup>. Alexandre Kan est professeur à l'Université d'Uppsala en Suède. Nous publions ici avec sa permission sa communication au colloque d'Aberdeen.

sociales intermédiaires, les institutions de la démocratie bourgeoise ( dans le domaine du droit public) et pacifiste (dans le domaine du droit international), à l'héritage du siècle précédent, et qu'en cette qualité elles étaient vouées à disparaître avant que le triomphe de la révolution prolétarienne les aide à renaître, à ressusciter pour ainsi dire dans une hypostase profondément renouvelée. Cette idée de base a en fait imprégné les points de vue de Trotsky sur ce sujet pendant toute son activité d'auteur.

Les caprices du destin ont voulu que Trotsky apprécie l'esprit ou plutôt les vices d'un petit pays de façon d'abord théorique - à travers la critique féroce d'Henrik Ibsen - et bien plus tard, de façon pratique, pendant son séjour norvégien et dans le cours de son conflit avec les autorités de ce pays. Un de ses premiers articles, celui sur Ibsen, dénonçait l'étroitesse d'esprit et le philistinisme de la petite-bourgeoisie norvégienne telle que l'ont dépeinte les drames d'Ibsen.

Trente ans plus tard, Trotsky relut Ibsen, en particulier *L'Ennemi du Peuple* ("Docteur Stockmann"). Exactement à ce moment-là, l'opinion publique de droite norvégienne et les staliniens d'Union soviétique le présentaient comme un ennemi du peuple. Pendant son conflit final avec le gouvernement norvégien et particulièrement ses altercations avec le ministre de la Justice Trygve Lie, Trotsky le compara franchement au frère du Dr Stockmann, le bourgmestre Stockmann. Il lut à haute voix à Trygve Lie ses remarques tirées de la pièce d'Ibsen.

Je me permets ici une remarque générale sur les prédilections littéraires de la vieille intelligentsia russe libérale et de gauche à l'âge adulte avant la Première Guerre mondiale. Les auteurs scandinaves (Ibsen, Strindberg, Hamsun) étaient la lecture favorite de Trotsky, Gorky, Boukharine, Kollontai, etc Certains ont appelé leur fille Nora ou Hedda (*Hedda Gabler*, autre pièce d'Ibsen). Les autres lisaient à voix haute *Viktorja* à leur bien aimée.

Pour en revenir au sujet, il était tout à fait naturel pour Trotsky de souligner la situation précaire de dépendance des petits états dans ses reportages dans les Balkans de temps de guerre. "Pions" sur l'arène mondiale, "vassaux" des puissances victorieuses respectives, "serviteurs", par exemple, de l'Entente, telles étaient les étiquettes habituelles de Trotsky pour les petits Etats pendant la guerre européenne des années dix. Un des résultats de la Première Guerre mondiale - naissance ou renaissance en Europe de nombreux états - fut ressenti par Trotsky comme un "monstrueux anachronisme", une sorte de balkanisation de l'Europe. L'indépendance nationale de la Tchécoslovaquie, de la Finlande, de la Pologne était au mieux du provisoire, sinon une fiction. Ces cellules étatiques isolées avaient été un échec dès leur naissance même. Leur caractère progressiste était relatif et temporaire, dans le besoin d'une révolution mondiale (socialiste). Comme on l'a dit plus haut, la Guerre civile confronta Trotsky à la politique d'au moins deux petits Etats : la Finlande et la Géorgie. La façon dont il a débattu de ces deux sujets a servi à des objectifs directement politiques ou plutôt propagandistes, intimider les maîtres

bourgeois de la Finlande et les dissuader d'intervenir militairement contre Petrograd la rouge, justifier devant l'opinion mondiale d'abord l'opinion libérale et social-démocrate l'annexion de la Géorgie par les Soviétiques. Justifiant une éventuelle campagne militaire dans un cas, une campagne qui se déroulait réellement, dans l'autre. Le facteur essentiel qui déterminait aux yeux de Trotsky la politique des petits Etats était leur situation entre l'impérialisme ( un impérialisme bourgeois) et la révolution prolétarienne. Leur création même n'était pas tant le produit de leurs besoins internes propres que celui des intérêts et calculs capitalistes. Les "démocraties" de Finlande, Esthonie, Lithuanie, Lettonie, de Pologne même, n'existent que par la force militaire extérieure qui, lors de leur création, a pu soutenir leur bourgeoisie et réprimer le prolétariat. Il discréditait de façon tout à fait non diplomatique tant l'indépendance que la neutralité des pays limitrophes.

En ce qui concerne la Finlande et les Etats baltes, Trotsky affirmait leur droit conditionnel à une existence indépendante (affirmation typique des dirigeants de grandes puissances), à la condition d'être des voisins loyaux à la République soviétique. Sinon leur indépendance pourrait être supprimée par l'Armée rouge - sans attendre leur propre révolution prolétarienne. Dans le cas de la Géorgie, les exigences de Trotsky allaient encore plus loin : non seulement la Géorgie avait eu à manifester une stricte neutralité et à s'abstenir de toute collaboration avec les ennemis de son voisin soviétique, mais aussi de persécuter ses propres bolcheviks. Autrement, le prolétariat de la Russie soviétique n'aurait pas eu plus de raison de tolérer et de respecter la fiction de l'indépendance que tout autre principe "démocratique" violé par la bourgeoisie.

Pendant ses années soviétiques de paix, Trotsky ne s'occupa ni de la politique soviétique à l'égard des petits pays ni des questions concernant leurs partis communistes. Quelques exceptions (négociations avec le fabricant d'allumettes Kreuger sur un prêt de lui à l'URSS en échange d'un monopole des allumettes en URSS) ne font que confirmer la règle. La sphère de compétence de Trotsky était plutôt l'Europe du midi et l'Europe latine que l'Europe nordique et la Baltique. En feuilletant ses nombreux articles et discours des années trente, on trouve quelques notations sur la Scandinavie dans un autre contexte, un peu ironiques. En discutant la meilleure façon de lutter contre les préjugés religieux, Trotsky pensait que le PC norvégien avait rompu avec l'Internationale en dernière analyse à cause de sa résistance à une position implacable et rigide face à la religion. Il expliquait cette résistance - en forme de plaisanterie ou pour plaire à son auditoire - de la façon suivante : les pêcheurs norvégiens manquaient de matériel moderne et dépendaient des caprices de la mer, ce qui les rendait très pieux et superstitieux

L'exil, ses vains efforts ultérieurs pour unifier les socialistes révolutionnaires et ses disciples sous le drapeau d'une Nouvelle Internationale ont mis de nouveau Trotsky en contact avec des communistes ou des socialistes de gauche représentant de petits pays et l'ont amené à se rendre en visite au Danemark (décembre 1932, pour la première fois depuis 1910) et en

Hollande (1935). Pendant un an et demi (juin 1935-décembre 1936), il trouve refuge en Norvège du fait de l'accession au pouvoir du parti social-démocrate de gauche de ce pays. La même requête s'était heurtée à un refus des social-démocrates de droite du Danemark et de Suède. C'est en Norvège que Trotsky garda beaucoup plus longtemps qu'ailleurs en Scandinavie une grande popularité.

Trotsky aimait les Scandinaves à la fois leur caractère national, leur stature et leurs traits "aryens" (c'est son expression même, étrange dans la bouche d'un communiste). Il admirait l'environnement naturel, surtout celui de la Norvège.

Avant de s'installer en Norvège (à la condition de ne pas se mêler de la politique du pays) et de réussir à lire les journaux locaux, dictionnaire à la main, Trotsky avait renoué connaissance en Scandinavie avec les socialistes de gauche et suivait leur comportement politique. Qu'il l'ait ou non voulu, il avait eu aussi à apprécier la situation politique et le mouvement ouvrier scandinave.

Ses conclusions furent défavorables, d'autant que ni les "centristes" norvégiens ni les Suédois, c'est-à-dire le grand DNA et le petit PSS ne soutenaient son plan de transformer l'IAG (bureau de Londres) en noyau d'une nouvelle Internationale. Les social-démocrates norvégiens - un "parti opportuniste sérieux", nombreux et puissant depuis mars 33 - refit le triste chemin des austro-marxistes "essayant de toutes ses forces d'ouvrir la voie aux fascistes norvégiens". Trotsky (exactement comme le jeune social-démocrate de gauche Willy Brandt qui s'installa en Norvège deux ans avant lui) aurait aimé que les social-démocrates norvégiens transforment la Norvège en bastion de la classe ouvrière, inspirent par leur exemple le courage révolutionnaire aux masses scandinaves et deviennent un facteur important dans le développement de l'Europe. Mais au lieu de cela, ce parti, selon Trotsky, mit l'accent sur son monarchisme (vote pour la liste civile du roi), essaya de différer le moins possible de ses prédécesseurs réactionnaires; ses journaux étaient médiocres et conservateurs, petits-bourgeois et étroits d'esprit. Les visiteurs norvégiens de Trotsky semblaient souvent n'avoir pas été frappés par les récents événements mondiaux - la Révolution d'Octobre et les coups fascistes. Marx et Lénine n'avaient pas laissé de traces dans leur esprit. Ainsi Trotsky semble avoir partagé l'opinion couramment répandue parmi les réfugiés allemands en Scandinavie dans les années trente, la Norvège lui apparaissant (au moins jusqu'en 1936 où commença la persécution contre lui et où il fut interné) à la fois comme civilisée et démocratique, mais aussi isolée, immobile, conservatrice (le terme avait de toute façon un sens péjoratif chez Trotsky comme celui de *statu quo*). Il ne remarqua pas les premiers pas - bien que plutôt modestes des réformes scandinaves en direction du Welfare State, la fameuse "voie moyenne" qui, au même moment, impressionna son jeune contemporain américain Marquis Childs venu en visiteur en Suède.

Les concessions du gouvernement d'Oslo à la pression de Moscou exaspérèrent naturellement Trotsky. En protestant courageusement contre son

propre internement, en dénonçant les provocations fascistes contre lui, Trotsky défendit en fait la démocratie norvégienne contre l'assaut combiné des totalitarismes de droite et de gauche (Quisling et Staline). Ses prophéties sur l'avenir de la social-démocratie norvégienne se vérifièrent en 1940 et sont bien connues. Après l'occupation nazie du pays, Trotsky (dans le Manifeste de la IVE en mai 40) régla ses comptes avec ses offenseurs norvégiens: "Pour sauver ses capitaux, la bourgeoisie espagnole s'est tournée vers Mussolini et Hitler pour qu'ils l'aident militairement contre leur propre peuple. La bourgeoisie norvégienne a aidé l'invasion de la Norvège par Hitler". Il faut indiquer que cette accusation inexacte de Trotsky contre les hommes politiques norvégiens a été un lieu commun des ouvrages soviétiques de Staline sur la drôle de guerre.

Le début de la Deuxième Guerre mondiale donna à Trotsky une occasion excellente de prouver ses idées sur les petits pays occidentaux. Exactement comme Staline et son docile Comintern de 39, Trotsky considéra la guerre comme réactionnaire des deux côtés. Je ne fais que le rappeler - c'est bien connu. Plus intéressant est le service funèbre qu'il a célébré à répétition pour de petits Etats, ces exemples de la démocratie petite bourgeoise agonisante et capitularde. Le destin de la Pologne (appelée de façon caractéristique Galicie par le Vieux), l'Esthonie et la Lithuanie, ne le toucha pas parce que ce n'était pas là que serait décidé le sort de la révolution. Ces "Etats bourgeois" dépassés méritaient leur sort:

"Dans le cas de la minuscule Norvège (2000 km du Nord au Sud, AK) le mécanisme interne de la *démocratie décadente* (souligné par moi - AK) s'est une fois de plus révélé aux yeux du monde entier. La bourgeoisie norvégienne a utilisé simultanément son gouvernement social-démocrate et les policiers, juges et officiers fascistes. Au premier choc sérieux, les têtes des démocrates ont été balayées et la bureaucratie fasciste qui a su immédiatement trouver avec Hitler un langage commun, est devenue maîtresse de la maison".

C'est la même chose qui s'était produite, dit Trotsky, avec quelques variantes, en Italie, Allemagne, Autriche, Pologne, Tchécoslovaquie. Comme souvent auparavant, la bourgeoisie en grand danger changea ses "pièges démocratiques" pour des "outils directs" c'est-à-dire les types respectifs de fascisme.

Dans de telles conditions, la défense de son Etat, la défense nationale restait aux yeux de Trotsky aussi réactionnaire qu'avant. Il fallait avancer à sa place le mot d'ordre de destruction révolutionnaire de l'Etat national. Il lia même la disparition rapide des petits Etats victimes de la répression de l'Axe au destin identique des Etats féodaux victimes de Napoléon. Implicitement Hitler aussi aurait pu être un instrument du progrès! L'analogie fut renforcée par Trotsky (dans le même manifeste) au sujet de l'interprétation de l'effondrement pendant la guerre des petits Etats bourgeois indépendants - c'est-à-dire leur occupation par la Wehrmacht - dans les termes léninistes de la chaîne impérialiste se brisant à son maillon le plus faible. Juste un exemple supplémentaire stupéfiant des parallèles historiques de Trotsky, bien qu'en dehors de ce rapport.

Pour discréditer la politique de Front populaire, Trotsky souligna des cas antérieurs d'un tel front : 1) mencheviks, SR et cadets en 17 écrasés par les bolcheviks, 2) partis centristes bourgeois et social-démocrates dans l'Allemagne de Weimar écrasés par les nazis.

Les idées de Trotsky sur les petits pays, exactement sur les petits pays capitalistes, se sont révélées remarquablement constantes. Il n'a pas cherché à les modifier d'une époque à une autre, de la Première à la Deuxième Guerre mondiale. Dans sa vision il y avait sans doute des fondations marxistes communes - avec une mixture peut-être inconsciente provenant de Nietzsche. Pendant la Première Guerre mondiale, quand il s'est rapproché des bolcheviks, les idées de Trotsky sur les petits pays et leur auto-détermination allèrent même au-delà de celles de Lénine pour se rapprocher de celles des jeunes national-nihilistes Piatakov et Boukharine. Pendant la Guerre civile, il parla, avec Boukharine et Zinoviev, de façon beaucoup plus extrême que Lénine, ce qui peut s'expliquer par le fait que Lénine était le chef du gouvernement.

D'abord, les actes d'agression et l'éclatement d'une nouvelle Guerre européenne actualisèrent cette question des petits Etats. Trotsky considérait que tout découlait de ses prémisses. La légère modification, si l'on peut dire, de cette vision, mena ce politique isolé et mal informé de la drôle de guerre tout près de l'opinion du moment de son tout puissant boucher, telle qu'elle s'exprimait par ses porte-parole soviétiques et du Comintern. Analysant le bilan du traité de paix de Moscou entre l'Union soviétique et la Finlande de mai 1940, Trotsky, loin de blâmer l'agression elle-même, condamna et tourna en ridicule les échecs de Staline. Enfin on ne peut pas ne pas relever la coïncidence de quelques idées directrices en ce qui concerne la guerre, les Puissances et les petits Etats dans les articles de Trotsky d'un côté, dans les discours de Molotov et, par exemple, Goebbels de l'autre : le *statu quo* comme un mal, la démocratie bourgeoise dépassée et corrompue, les démocraties occidentales impérialistes et aristocratiques. Les politiciens totalitaires juste cités auraient volontiers signé la thèse suivante de Trotsky et de son Internationale en mai 1940 : "Les démocraties impérialistes sont en réalité les plus grandes aristocraties dans l'histoire".

Ian D. Thatcher <sup>1</sup>

## Ecrits soviétiques sur L.D. Trotsky:

### Une mise à jour

Plusieurs historiens soviétiques ont relevé que l'intérêt dans l'étude de L.D. Trotsky continue à grandir en URSS<sup>2</sup>. Cela se reflète aussi bien dans les publications de plusieurs des livres de Trotsky que dans la quantité d'articles le concernant qui paraissent dans des revues soviétiques. Les écrits soviétiques les plus récents sur Léon Trotsky ont continué de se centrer sur les questions qu'on suppose devoir attirer le plus vraisemblablement l'intérêt immédiat des chercheurs et lecteurs soviétiques après des années de stagnation - quel fut le rôle de Trotsky dans la révolution d'Octobre ? Quels étaient ses rapports avec Lénine ? Pourquoi a-t-il perdu dans la lutte pour le pouvoir contre Staline ? Aurait-il été un meilleur dirigeant que lui ? - et se sont attachés à de "nouveaux" aspects de sa biographie. Le plus important est cependant le fait qu'il y a un consensus pour croire que, quel que soit le sujet, il faut attendre et encourager le débat et la diversité d'opinions.

Ainsi, dans son introduction à une discussion sur le "caractère" de *La Révolution trahie*, dans la revue *Sociologiticheskie issledovanija*, N.A. Vassetsky soulignait la nécessité d'une discussion ouverte entre historiens et de son importance pour la *perestroïka* :

"Le sort de la *perestroïka* ne dépend pas seulement du succès des réformes économiques et politiques, mais aussi d'une percée courageuse et décisive dans la compréhension de l'histoire de la société soviétique, des facteurs subjectifs ou

<sup>1</sup> Cet article, paru pour la première fois dans *Coexistence*, 1992, pp. 73-96, est traduit ici de l'anglais par Paul Gaudin avec la permission de son auteur.

<sup>2</sup> Cf. N.A. Vassetsky, "Sotsialnye idei L.D. Trotskogo rasmyslenija i spori", *Sociologiticheskie issledovanija*, 5, 1990 ; K.K. Chirinja, "Trotski i Komintern", *Novaja i novejjaja istoria* 1, 1991, 3.

personnels dans le style de Lénine, ...en dépit des variations dans les évaluations de l'auteur, je suis convaincu que le "forum ouvert" préparé par cette revue est l'une des méthodes les plus efficaces pour discuter et débattre le problème de Trotsky et du trotskysme. Je suis convaincu que nous trouverons d'autres désirs de continuer cette discussion et pas seulement sur Trotsky...Les débuts sont bons. L'important est de continuer" <sup>1</sup>.

### Approches de Trotsky : anciennes et nouvelles

Trois interprétations sont exposées dans le "forum ouvert" sur *La Révolution trahie*.

La première, de V.Z. Rogovine, est inconditionnelle dans son adhésion à Trotsky <sup>2</sup>. Il commence par proclamer que *La Révolution trahie* prend rang comme l'un des "principaux ouvrages théoriques" de Trotsky. Il souligne aussi que Trotsky a été gêné dans le développement de son analyse par le manque de matériaux statistiques. Cela eut la conséquence que Trotsky n'apprécia pas l'échelle réelle de la répression stalinienne et en particulier le mal infligé au mouvement ouvrier révolutionnaire international. Cependant, en recueillant des éléments d'information dans les chiffres faussés qui apparaissaient dans la presse soviétique et en glanant des preuves indirectes dans les discours de figures dirigeantes du parti, Trotsky a été capable, selon Rogovine, de présenter un tableau clair des inégalités dans l'URSS des années 30. Ainsi par exemple il a justement souligné les différences entre une minorité privilégiée et la majorité, dans l'accès au transport et aux biens industriels et de consommation. Plus encore, il a relevé très justement les différences de classes et la façon dont s'était constitué un groupe d'ouvriers privilégiés qui avaient soutenu la bureaucratie.

Une partie de l'article de Rogovine est consacrée à illustrer la façon dont Trotsky a utilisé les idées de Marx, Engels et Lénine pour essayer d'expliquer les sources de l'exploitation en URSS. A Marx et Engels, il a pris la notion qu'il faut avoir atteint un certain niveau dans le développement des forces productives pour que disparaisse une suprématie de classe. Les conditions de pénurie et la lutte de chacun contre l'autre ont ainsi constitué la précondition du "règne de la bureaucratie". Cette bureaucratie disposait de l'Etat, comme Lénine avait souligné que l'Etat continuerait à exister sous la dictature du prolétariat. Les premières tentatives pour mettre l'Etat à l'abri de la bureaucratie étaient

<sup>1</sup> *Loc. cit.* L'opinion personnelle de Vassetsky lui-même demeure négative. Par exemple, dans son compte rendu critique de la politique bolchevique à l'égard des églises dans les années 20, il souligne que Trotsky a "soutenu sans réserve les 'mesures les plus extrêmes' que ni Lénine ni d'autres membres du bureau politique n'auraient proposées" (N.A. Vassetsky, "Rasprava", *Literatournaia Rossiia*, 22 février 1991, p.22. Voir aussi ses notes à L.D. Trotsky, *K istorii russkoi revoljutsiiñ Moscou 1990*).

<sup>2</sup> V.Z. Rogovine, "L.D. Trotskii o sotsial'nykh otnochenijakh v SSSR", *Sociol.issl.* 5, 1990, pp. 232-40.

vouées à l'échec par l'absence d'une classe ouvrière suffisamment qualifiée. Ainsi, il n'existait aucune force pour empêcher la formation d'un cercle vicieux dans lequel l'arriération de l'économie fournissait la base pour la domination politique et où ceux qui dominaient en politique organisaient l'économie pour garantir leurs privilèges. Pour Rogovine, c'est cette compréhension qui a permis à Trotsky d'arracher à la bureaucratie soviétique son vêtement idéologique. En exil, Trotsky souligna l'absurdité du dogme officiel : la propriété étatique n'équivalait pas à la propriété du peuple ; l'URSS n'était pas libre d'exploitation ; le "culte de la personnalité" n'était rien d'autre que le culte de la bureaucratie. Bref, Trotsky avait "révélé les contradictions les plus importantes existant entre le programme marxiste-léniniste de construction socialiste et la politique de la direction stalinienne" <sup>1</sup>.

Pour Rogovine, *La Révolution trahie* est encore valable. Les voies fondamentales du possible développement futur de l'URSS tracées par Trotsky dans son ouvrage de 1936 existent encore aujourd'hui. Devant le choix d'aller vers le capitalisme ou vers le socialisme, les tâches du prolétariat soviétique sont de s'engager dans une révolution politique contre la bureaucratie et de renforcer le socialisme :

"Pour le moment, les lecteurs soviétiques n'ont eu l'occasion de connaître que les idées les plus importantes de l'héritage de ce révolutionnaire dirigeant...Cependant la signification de cet héritage est particulièrement grande pour définir la voie de la renaissance et du renouveau du socialisme en URSS...La mission historique de la classe ouvrière soviétique est la renaissance socialiste de l'URSS, la purifiant de la rapace bureaucratie parasitaire" <sup>2</sup>.

La contribution de V.V. Chvetsov, "Lénine vit toujours" est centrée sur la période 1922-1923 <sup>3</sup>. L'auteur est critique à la fois des propositions politiques spécifiques de Trotsky et de Trotsky comme dirigeant politique. Par exemple, il argue que l'alternative économique de Trotsky à celles de Boukharine et Préobrajensky était fautive. D'abord, bien que nombre de chercheurs présentent Trotsky comme le précurseur de la Nep, il proposa des mesures comme l'ensemencement obligatoire de la terre qui "ne nous rappellent guère le modèle bien connu de la Nep" <sup>4</sup>. Deuxièmement, la conception de Trotsky de la Nep comme une retraite temporaire pour préparer des batailles à venir n'aurait pas fourni de base pour une économie stable et efficiente, même dans le court terme. Troisièmement, l'insistance de Trotsky sur le développement industriel assignait "objectivement" une importance secondaire à la paysannerie et,

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. 23-24 & 50.

<sup>3</sup> V.V. Chevtsov, "Echtche byl jiv Lenin", *ibidem*, pp. 41-52.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 44.



indépendamment de ses intentions, aurait "conduit à saper la croyance dans la classe ouvrière, menaçant de rompre l'alliance avec elle"<sup>1</sup>.

Chevtsov considère aussi que les suggestions de Trotsky concernant le rapport Parti/Etat sont fausses. Ainsi, l'intention de Trotsky de borner le rôle du Parti à celui de contrôleur plutôt que d'administrateur direct aurait en fait ouvert la voie à ceux qui voulaient en finir de façon générale avec son rôle dirigeant. Cependant, selon Chevtsov, Trotsky était "incapable de réaliser ces défauts dans sa propre pensée. Il interprétait toute modification de ses propositions comme une manoeuvre politique de ses adversaires au comité central". L'impression d'Alexander Berkman que Trotsky avait une volonté de fer, capable de tenir même dans les cas où il savait lui-même qu'il avait tort, est citée comme preuve à l'appui. Il décrit cet aspect de son caractère comme "le talon d'Achille" de Trotsky dont la *troïka* tira l'avantage maximum.

La troisième contribution, celle d'Iou.V. Emeljanov, s'engage dans une longue attaque au vitriol contre Trotsky du point de vue du nationalisme russe<sup>2</sup>. La première partie de l'article met l'accent sur la croyance de Trotsky en la supériorité de l'Occident et de sa culture. Pour Emeljanov,

"Presque tout dans l'histoire de la Russie dégoûtait Trotsky...Ce n'est pas par hasard si, au milieu des années 30, il continuait à condamner le 'goût conservateur' de Lénine en art"<sup>3</sup>.

Dans un *aparte* sarcastique, Emeljanov écrit que, pour Trotsky, l'une des principales réalisations de la Révolution d'Octobre, fut qu'elle diffusa les règles élémentaires de l'hygiène dans la population russe. Il présente la politique de Trotsky pour l'URSS comme consistant à maintenir des citoyens soviétiques propres dans des conditions de vie de caserne jusqu'à ce que le tocsin de la révolution socialiste sonne en Occident. Cependant, selon lui, l'analyse par Trotsky de la nature et du potentiel de la société soviétique dans les années 30 n'était pas juste. Par exemple, Trotsky écrivait que la distance entre les mots d'ordre officiels et la vie réelle était si grande que la jeunesse soviétique était fière de son indifférence à la politique et de sa conduite grossière. Cependant la réalité était très différente et pour Emeljanov, l'écrasante majorité de la jeunesse soviétique

"exprimait son dévouement à...la patrie et au socialisme dans un soutien de tout coeur...ils exprimaient leur foi dans les idéaux révolutionnaires...dans des exigences sans précédent pour eux-mêmes et dans leur désir de s'auto-limiter et même sacrifier"<sup>4</sup>.

Ainsi, contrairement aux prédictions de Trotsky, les travailleurs et la jeunesse ne se sont pas soulevés contre le gouvernement soviétique et l'URSS

1 *Ibidem*, p. 45.

2 Iou. V. Emeljanov, "Poslednie politicheskie programmy i prognozi L.D. Trotskogo", *ibidem*, pp. 53-71.

3 *Ibidem*, p. 58.

4 *Ibidem*, p. 63.

n'a pas entrepris une restauration bourgeoise après les pressions d'une longue guerre.. En fait, les continuelles assertions de Trotsky sur une population rétive et l'existence de cellules trotskystes prêtes à la conduire vers une nouvelle révolution ne servaient qu'à provoquer un peu plus la répression stalinienne. Pour Emeljanov, Trotsky accueillait cette répression avec joie; la chasse aux trotskystes, c'était de la publicité pour le mouvement et cela le maintenait en vie. De nouveaux contingents de jeunes ouvriers furent envoyés en prison quand ils avaient pu être exposés aux enseignements de trotskystes expérimentés. Le meurtre de Kirov est ainsi présenté comme un acte qui donna aux trotskystes un nouveau délai de vie. Ainsi l'image développée est-elle d'un Trotsky cynique, poussant Staline à plus de crimes afin d'étayer sa propre fortune politique. On assure cependant que la défaite de Trotsky en elle-même illustre la force de la société soviétique. Ouvriers et membres du parti réalisaient que le programme de Trotsky serait désastreux pour eux et le pays :

"Dans le programme démagogique de Trotsky comme dans la brutalité cynique de ses objectifs réels apparaissaient les idées d'un aventurier politique aspirant à lier le monde avec les règles de son jeu, même au prix de millions de victimes. L'incapacité et le refus de L.D. Trotsky et de ses partisans à admettre leur faillite politique les conduisit à provoquer les expériences impitoyables de la direction, stalinienne... Le "Testament politique" de Trotsky est la claire preuve de l'impasse de l'aventurisme politique, de l'indifférence, derrière le rideau de fumée de la démagogie "révolutionnaire", aux nombreuses victimes et à la destruction de la campagne soviétique"<sup>1</sup>.

C'est Aleksandr Tsipko a écrit l'exposé le plus long de ce qu'auraient été les conséquences d'une victoire de Trotsky dans sa lutte pour le pouvoir contre Staline, publiées dans trois numéros du journal letton *Daugava*<sup>2</sup>. La thèse de ces articles est que Trotsky faisait partie d'un cercle bolchevique moralement corrompu et qu'en conséquence sa direction aurait été aussi mauvaise que celle de Staline. Pour Tsipko, il en aurait été ainsi en deux sens. Premièrement en termes de politique pratique, Trotsky, comme Staline, aurait choisi une économie de commandement et la collectivisation forcée. Deuxièmement Trotsky était un individu privé de spiritualité qui comptait sur la force. Oppression et absence de démocratie auraient aussi caractérisé une URSS dirigée par Trotsky. La justification de Tsipko pour cette interprétation est dans son évaluation des actions de Trotsky avant, pendant et après la révolution. Par exemple, à l'époque de la révolution et de la guerre civile, Trotsky a soulevé les masses pour l'action violente et les a encouragées à briser les normes d'un comportement humain décent; selon Tsipko, la démocratie ne peut sortir d'une telle situation.. Plus encore : Trotsky mentait au peuple; il avait promis la

1 *Ibidem*, pp. 69 & 71.

2 A. Tsipko, "Esli by pobedil Trotskii", *Daugava*, (1990) 7, pp. 83-90, 8 (pp.78-97): 9 (pp. 71-95)

paix aux soldats alors qu'il attendait d'eux qu'ils combattent pour la révolution mondiale ; il en appelait à ceux qui voulaient une solution facile de leurs problèmes et leur promettait une utopie communiste inatteignable dans la Russie arriérée. Pire encore, il prêchait l'égalité tout en conservant ses habitudes petites-bourgeoises comme son amour de la chasse.

En dernière analyse, pour Tsipko, Trotsky était un dilettante qui n'avait pas la capacité d'un travail systématique ni les connaissances pour prendre des décisions politiques sensées. Si les chercheurs contemporains recherchent les origines de ce qui a mal tourné dans l'histoire de la Russie post-révolutionnaire, ils doivent avant tout se tourner vers Lénine et Trotsky :

"On peut dire que Lénine et Trotsky sont plus coupables que Staline car ils ont été les premiers à s'engager dans cette voie - s'appuyant sur la partie de la société la moins développée spirituellement, sur ceux qui trouvaient facile d'enfreindre la loi...de porter atteinte à la vie des autres...Ils ont pris consciemment sur eux-mêmes la responsabilité du destin et de l'avenir du pays et ont été obligés de comprendre que, dans les conditions russes concrètes, un festival des opprimés ne pouvait que devenir un festival de l'écume sociale, de la populace...La guerre civile en Russie avec son effroyable dureté ne pouvait engendrer que des moitiés d'hommes, des invalides spirituels qui ont formé la base du régime stalinien...Pour moi (les bolcheviks) étaient soit malades, soit stupides soit criminels"<sup>1</sup>.

Deux articles explorant de nouveaux aspects de la biographie de Trotsky ont été publiés dans la revue historique *Novaja i novejchaia istorija*. Tous les deux sont critiqués à l'égard de Trotsky.

<sup>1</sup> *Ibidem* 7, p. 93, 8, pp. 79-83. L'idée que les bolcheviks ont pris un pari quand ils ont pris le pouvoir en octobre 1917 est maintenant très répandue parmi les chercheurs soviétiques. Par exemple, dans son introduction à l'édition russe de Archives de la révolution soviétique, G. Joffe dit que "maintenant on écrit souvent que Lénine et Trotsky, surmontant l'opposition à la tête de leur propre parti, ont décidé d'"aller au pouvoir" avec la ferme conviction qu'une révolution prolétarienne dans la Russie arriérée serait vite soutenue par "le prolétariat mondial". En fait d'importants extraits de Lénine, Trotsky, Zinoviev et autres peuvent en témoigner. S'il en fut ainsi, les bolcheviks ont pris un grand risque dont les conséquences étaient imprévisibles (G.Joffe, Chitaja "Arkhiv russkoi revoljutsii", p. XVII dans *Arkhiv Russkoi Revoljutsii*, vol 1-2, 1991, pp. V-XX). Peut-être l'argument de Tsipko le plus offensant du point de vue de la perspective de Trotsky est-il que Staline a plus fait que Trotsky pour la révolution mondiale (*ib.* pp. 8-97). Pour un rejet de la conception du socialisme de Trotsky comme partie d'un bolchevisme failli et immoral, cf. V. Sazonov, "Ironija istorii", *Dialog*, 9, 1991, pp. 93-94. Il faut pourtant distinguer Sazonov qui, à la différence de Tsipko, ne conclut pas sur la supériorité du marché mais sur un appel à l'établissement d'un socialisme humain. "Le socialisme en général n'a pas été défait, mais sa construction forcée. Nous ne rejetons pas l'option socialiste...mais nous essayons, en étudiant notre propre amère expérience, de faire encore une tentative pour aller vers l'idéal socialiste...sur la primauté des valeurs humaines", *Ibidem*, 9, p. 94.

Le premier, par V.V. Chvetsov, examine les relations entre Trotsky et Max Eastman et montre comment Trotsky subordonna son amitié avec Eastman à ce qu'il sentait être les besoins essentiels de ses activités politiques. Chvetsov illustre cet argument en faisant référence aux événements qui ont entouré le "Testament" de Lénine.

En mai 1925, Eastman publia *After Lenin's Death*. Il comprenait un sommaire du contenu du "Testament" de Lénine dissimulé au PCR(b) par le comité central et révélé à Eastman par Trotsky dans une conversation avec lui le 26 mai 1924. Chvetsov souligne les différences entre le compte rendu du "Testament" par Eastman et ce qu'il contient réellement. La plus notable est l'absence de la version d'Eastman de la mention par Lénine du "non-bolchevisme" de Trotsky. Deux raisons possibles sont avancées pour cette omission : un, Eastman pourrait avoir commis un oubli, deux et c'est le plus probable, Trotsky lui a donné une version préparée du texte. Après tout, si Eastman avait connu l'idée de Lénine, il n'aurait pas poursuivi son interprétation de l'harmonie idéologique entre Lénine et Trotsky<sup>2</sup>. Les révélations d'Eastman provoquèrent la colère dans le comité central bolchevique et Trotsky fut accusé de trahir les secrets du parti. Selon Chvetsov, il eut le choix entre donner au comité central un compte rendu de ses actions ou trahir et dénoncer son ami afin de préserver sa force politique pour un autre jour. Trotsky prit la seconde option. Dans un article du *Bolchevik* en septembre 1925, il décrivit le livre d'Eastman comme "une calomnie du comité central de notre parti"<sup>3</sup>. Eastman fut blessé par l'attaque de Trotsky et dut subir une campagne déclenchée contre lui.

Cependant, en 1928, Eastman traduisait des extraits du programme de l'Opposition soviétique qui avaient été envoyés en Occident, une campagne dans laquelle Trotsky était impliqué de façon active. C'est alors que Trotsky écrivit qu'Eastman, comme John Reed, était un bon marxiste américain et un véritable ami de la Révolution d'Octobre. Plus encore, il nia avoir écrit la critique d'Eastman en 1925, disant qu'il avait été forcé de la signer par le comité central. Selon Chvetsov, le caractère cynique du comportement de Trotsky à l'égard d'Eastman est clair et la revendication de n'être pas l'auteur impossible à croire :

"Trotsky ..aborda le fait de la parution en homme politique menant une dure lutte contre ses adversaires. Dans les intérêts de cette lutte, dans certains cas de nécessité, il ne chercherait pas à éviter les victimes, y compris ses

<sup>1</sup> V.V. Chvetsov, "Lev Trotskii i Maks Istmen : istorija podnoi politicheskoj drujby", *Novaja i novejchaia istorija* 1990; 6, pp. 141-163.

<sup>2</sup> Par exemple, Chvetsov écrit qu'à l'époque Eastman ne pouvait pas avoir connu la véritable opinion de Lénine sur "la révolution permanente" de Trotsky... "Il va sans dire qu'une telle compilation éclectique ne pouvait rien avoir de commun avec "la méthode intellectuelle de Lénine", *ibidem*, p. 105.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 152.

propres alliés...Trois ans plus tard.... quand les rangs de ses alliés furent réduits à rien, il se souvint d'Eastman... Il est difficile de croire que Trotsky n'écrivit pas, mais se contenta de signer la déclaration sur Eastman et son livre. Il y a dans le texte des détails qui ne peuvent avoir été connus que du seul Trotsky"<sup>1</sup>.

Le deuxième article, de K.K. Chirinja, est centré sur les rapports entre Trotsky et l'organisation communiste internationale, le Comintern<sup>2</sup>. Selon Chirinja, la stratégie internationale de Trotsky ne fut juste que lorsqu'elle coïncida avec celle que proposait Lénine. Par exemple, entre le IIe et le IVe congrès, Trotsky, avec Lénine, repoussa les revendications de la Gauche pour des assauts révolutionnaires en Europe. En réponse, Trotsky soutint l'idée de Lénine d'un front unique ouvrier (coopération entre communistes et réformistes) qui, disait-on, était approprié au moment où des gouvernements réformistes étaient au pouvoir en Europe. Selon Chirinja, l'autorité de Trotsky au Comintern était à son apogée à cette époque et il parlait souvent tout de suite après Lénine. Cependant, même alors, certaines de ses propositions étaient mal inspirées. D'abord il pensa qu'une nouvelle vague de révolutions allait se produire en Orient et proposa d'envoyer en Afghanistan et en Inde des unités de l'Armée rouge : une politique décrite comme "un plan aventuriste pour la solution des problèmes par des opérations militaires"<sup>3</sup>. Deuxièmement Trotsky pensait que la terreur est inhérente au processus révolutionnaire tandis que Lénine disait justement qu'on devrait chercher les voies les plus humanistes pour réaliser ses objectifs. Le reste de l'article assure que Trotsky, dans une plus ou moins grande mesure, interpréta mal tous les événements importants qui se produisirent après la mort de Lénine<sup>4</sup>.

Trotsky, par exemple, abandonna l'idée d'un front unique ouvrier et développa une stratégie révolutionnaire gauchiste opposée à celle du Comintern au milieu des années 20 pour la Grande-Bretagne et la Chine. Mais son idée de la Grande-Bretagne reposait sur l'assomption erronée que le capitalisme ne développait plus les forces productives ; tandis que son application de la loi du développement combiné en Chine était "profondément simpliste, ignorant...la

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 157. Chevtssov assure aussi que Trotsky n'a pas rompu les relations avec Eastman pendant et après cette dispute qui fit rage entre eux sur la dialectique pendant les années 30 parce que a) Eastman traduisait les oeuvres de Trotsky, ce qui rapportait de l'argent à Trotsky, b) Eastman soutenait la campagne de Trotsky contre Staline et Trotsky n'avait pas tellement de partisans, *ibidem*, pp. 157-160.

<sup>2</sup> "Trotskii i Komintern", pp. 3-18.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 5.

<sup>4</sup> Néanmoins, Chirinja assure que l'analyse de Trotsky sur la situation interne de l'URSS a été utile sous trois aspects : 1) La dépendance de l'URSS à l'égard de l'économie mondiale, 2) la difficulté de construire le socialisme dans un pays économiquement et culturellement arriéré et 3) sa critique de la dégénérescence bureaucratique du parti et de l'appareil d'Etat et la nécessité de restaurer la démocratie.

signification des étapes capitalistes 1. Au cours des années 30, le Comintern rejeta le front unique ouvrier, proclamant que les social-démocrates étaient les ennemis n° 1 du communisme. L'auteur loue Trotsky pour s'être opposé à cette décision et avoir insisté sur la nécessité d'une large alliance antifasciste. Mais il souligne que l'alternative de Trotsky n'équivalait pas à un retour complet à la version de Lénine du front unique. Pour Trotsky, les communistes devaient utiliser tous les pactes pour séparer les travailleurs du réformisme, une façon de comprendre qui est critiquée comme "une compréhension vulgaire d'une position de classe"<sup>2</sup>. En fait, pour Chirinja, un bilan des rapports de Trotsky avec le Comintern est clair en ce qu'il révèle sa faillite en tant que politique :

"Un sectarisme de gauche, une façon simpliste d'aborder les importants problèmes des processus révolutionnaires mondiaux et l'extrémisme étaient les raisons pour lesquelles, malgré son expérience politique, Trotsky eut tort. Quand le Comintern suivit la voie du radicalisme "gauchiste", Trotsky l'accusa de "centrisme" et plus tard, quand il négociait avec la bourgeoisie, réclama même plus de radicalisme, en fait un véritable extrémisme, qui était coupé de la réalité politique"<sup>3</sup>.

Les activités de Trotsky pendant les années 1905-1907 de la première Révolution russe sont le sujet d'un excellent article, résultat d'une très bonne recherche, de S.V. Tjoutjoukine, publié par la revue *Istorija SSSR*. Il poursuit trois lignes de discussion. D'abord il n'y a aucune base pour l'idée que Trotsky formula entre 1905 et 1907 un corps de pensée original qu'on pourrait appeler "trotskysme". Une importante partie de l'article est consacrée à un exposé de l'idée de la révolution "ininterrompue" ou "permanente" qui remonte à l'analyse de Marx en 1844 de la Grande Révolution française. Tjoutjoukine illustre clairement comment Trotsky a emprunté à Marx, Kautsky et, plus particulièrement Parvus dans l'élaboration de sa conception de la révolution permanente, bien que Trotsky se distingue par l'accent qu'il a mis sur la révolution mondiale comme l'unique garantie du succès d'une révolution prolétarienne en Russie. Deuxièmement, l'action de Trotsky dans le soviet de Petersbourg - comme éminent orateur sur les questions quotidiennes, comme rédacteur et journaliste pour les *Izvestija*, le journal du soviet, comme son dirigeant et tacticien - a eu une importance cruciale.

Tjoutjoukine assure que l'opinion négative de l'historiographie stalinienne quant au soviet de St Petersburg peut s'expliquer par le fait qu'on ne peut séparer ses activités du nom de Trotsky. Par exemple, l'accusation selon laquelle le soviet trahit la cause prolétarienne en ne préparant pas les ouvriers de St-Petersbourg au soulèvement armé qui aurait coïncidé avec celui des ouvriers de Moscou en décembre 1905 est critiquée comme insoutenable. Selon

<sup>1</sup> *Ibidem*, p.9.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 17.

Tjoutjoukine, à la fin de 1905, les ouvriers de Petersbourg étaient épuisés par une lutte commencée au mois de janvier de la même année. Dans de telles conditions, ni le soviétique ni aucune autre organisation socialiste n'aurait pu le soulever pour une bataille décisive contre le tsarisme. Troisième, Tjoutjoukine rejette l'idée selon laquelle Trotsky était en 1905-1907 un ennemi de Lénine. Il cite une conversation de Lénine avec Lounatcharsky en 1905 où le premier dit que Trotsky avait mérité son rôle et sa popularité par son "travail inlassable et brillant". Il montre que cette opinion favorable s'est maintenue à travers le Ve congrès du POSDR de 1907 où Lénine reconnut que Trotsky partageait les idées de la fraction bolchevique. En fait, bien que Tjoutjoukine souligne les divergences entre Lénine et Trotsky dans le cours du développement ultérieur de la Révolution russe, il conclut qu'"en dernière analyse...en théorie et en pratique (Trotsky) était plus proche de (Lénine) que de Plekhanov ou Martov" <sup>1</sup>.

### Trotsky : 50 ans après

Le 20 août 1940, Trotsky fut blessé à mort dans sa villa et il mourut à l'hôpital 24 heures plus tard. Le 50e anniversaire de sa mort a été marqué par plusieurs articles dans la presse soviétique.

*Izvestija* publia une interview d'une page avec l'historien et député bien connu Dmitri Volkogonov <sup>2</sup>. Il comprenait un long compte-rendu des circonstances entourant l'assassinat de Staline. Volkogonov place tout le blâme pour le crime sur Staline, insistant sur le fait que les biographies de ceux qui ont exécuté ses ordres et "croyaient agir au nom du socialisme...sont aussi tragiques". Il interprète Trotsky comme un talentueux révolutionnaire qui fit beaucoup à l'époque de la révolution et de la guerre civile. Volkogonov manifeste sa sympathie pour les difficultés que Trotsky rencontra en exil et les problèmes auxquels il se heurta quand il essaya de démasquer les procès-spectacles de Staline dans les années trente. Il affirme que Trotsky était plus proche de Lénine que de Staline, bien qu'il assure aussi qu'il n'existe aucune preuve directe d'un bloc Lénine-Trotsky. Il met en lumière trois raisons pour expliquer la victoire de Staline dans la lutte contre Trotsky pour le pouvoir : 1) Trotsky avait peu de partisans, 2) Staline monopolisa rapidement toutes les revendications de l'héritage de Lénine et 3) Staline créa systématiquement un appareil qui dépendait de lui pour ses privilèges.

Volkogonov aspire à s'éloigner d'une approche à base personnelle de la biographie de Trotsky. Par exemple, bien qu'il admette qu'il y aurait eu beaucoup moins de victimes en Union soviétique sous la direction de Trotsky que sous Staline, il souligne que "la racine du mal...n'était pas dans les personnalités mais dans ce système qu'on démolit seulement aujourd'hui".

<sup>1</sup> *Ibidem*, pp. 98-99.

<sup>2</sup> D. Volkogonov, "Trotskii", *Izvestija*, 17 août 1990, p. 3.

Selon Volkogonov, Trotsky en était l'un des fondateurs et architectes. L'opinion de Volkogonov est que Trotsky n'a pas besoin d'être réhabilité mais que seule la vérité dite sur lui découle de son interprétation des origines du "système" et de ce qui arrive dans l'Union soviétique contemporaine; Après tout, Volkogonov a raison de dire que Trotsky n'a pas besoin d'être réhabilité ! Dans sa conclusion, Volkogonov souligne deux vérités importantes sur Trotsky. Premièrement, il était prisonnier de sa théorie erronée de la révolution mondiale pour laquelle il aurait "employé la bombe atomique". Deuxièmement, l'expérience historique de l'Union soviétique a montré que le type de communisme vague auquel il croyait était utopique :

"Je suis convaincu qu'il faut donner à tout mouvement social un but concret et qu'il puisse atteindre. A partir d'une telle position, le socialisme démocratique humaniste a ses chances. Les buts abstraits ne donnent naissance qu'à des fanatiques comme Trotsky et ses partisans".

L'hebdomadaire *Ogoniok* a marqué le 50e anniversaire de la mort de Trotsky en publiant sur quatre numéros le compte rendu le plus détaillé des événements ayant conduit à son assassinat jamais paru dans la presse soviétique <sup>1</sup>. L'auteur des articles, Iouri Paporov, a travaillé comme attaché culturel au Mexique dans les années 50. C'est là qu'il rencontra David Alfaro Siqueiros, un des acteurs de l'affaire. Dans le premier épisode, Paporov se concentre sur le premier attentat contre Trotsky. Il raconte comment d'abord le colonel de la police secrète mexicaine Sanchez Salazar suspecta Trotsky d'avoir organisé cette attaque pour attirer l'attention sur lui et accuser ses ennemis. Après tout, on avait tiré sans succès deux cent cinquante balles. Salazar commença à enquêter sur les camarades de Trotsky jusqu'à ce que Trotsky obtint l'aide du Président mexicain pour faire arrêter cette orientation de l'enquête. Trotsky accusa les dirigeants des syndicats mexicains et le PCM, et, à son tour, le PC réclama l'expulsion du pays de Trotsky. Dans ces conditions, l'enquête de Salazar ne progressait guère. Mais l'un de ses agents entendit dans un bar une conversation où l'on disait que l'enquêteur de la région de Tacuba avait donné à quelqu'un trois uniformes de la police. Les gens impliqués dans l'attentat contre Trotsky étaient vêtus d'uniformes de la police et cela mit Salazar sur une trace qui le conduisit à la découverte des noms des auteurs : Bob Sheldon, un des gardes de Trotsky qui lui avait été recommandé par les trotskystes de New York, mais qui était, selon Salazar, un stalinien, Serrano Andonegui, ancien commandant dans la Guerre civile espagnole et membre du PCM, Nestor Sanchez, ancien capitaine de l'Armée républicaine espagnole, Antonio Pujol, Luis Arenal et David Alfaro Siqueiros, un artiste mexicain. Cependant Sheldon, Pujol, Arenal et Siqueiros étaient introuvables.

<sup>1</sup> Iou. Paporov, "Okouchenie na Trotskogo", *Ogoniok*, 34, 1990, pp.10-13, 35, pp. 22-24, 36, pp. 8-11, 37, pp. 9-12.

Dans le deuxième épisode, Paporov commence par le récit de la découverte du cadavre de Bob Sheldon. Trotsky resta convaincu de son innocence. Il pleura sur son cadavre et fit faire une stèle à sa mémoire. Puis la cachette de Siqueiros fut découverte par un astucieux agent de police qui trompa un prêtre en lui faisant révéler pendant une confession l'endroit où se trouvait Siquiros. Deutscher écrivit que Siqueiros avait été ensuite mis en liberté provisoire puis "avait disparu du Mexique pendant plusieurs années"<sup>1</sup>. Paporov donne beaucoup plus de détails sur le sort ultérieur de Siqueiros. D'abord Salazar le traita avec un grand respect, disant à tous les présents qu'ils étaient en présence d'un grand chef. Siqueiros put se reposer et manger avant de s'entendre notifier neuf chefs d'inculpation. Il fut jugé et condamné. Un an plus tard cependant il fut placé en garde armée à l'extérieur de la prison. C'est là qu'il rencontra le Président du Mexique qui s'était souvenu de l'attitude qu'il avait eue à son égard dans l'armée et qui souhaitait lui en manifester sa reconnaissance : il informa Siqueiros qu'il allait prendre des mesures pour qu'il vive au Chili. Ils furent d'accord pour une libération sous caution, puis lui et sa famille partirent au Brésil où ils vécurent plusieurs années. Le gouvernement mexicain paya toutes les dépenses. Le reste de l'article est consacré aux relations de Paporov avec Siqueiros à l'époque de la campagne du Front anti-communiste mexicain contre Paporov. Cette partie contient une information intéressante : l'une des accusations lancées contre Paporov était qu'il était en train d'organiser un attentat contre la veuve de Trotsky afin de l'empêcher de faire une déclaration au Congrès américain.

Dans l'avant-dernier épisode, Paporov étudie comment et pourquoi Trotsky alla de Norvège au Mexique et présente des extraits de ses rencontres avec Diego Rivera, l'artiste mexicain qui joua un rôle pour l'invitation de Trotsky au titre de l'asile politique au Mexique. Paporov souligne les pressions faites sur le gouvernement norvégien pour réduire Trotsky au silence. L'URSS menaçait par exemple d'arrêter ses achats de hareng norvégien. Inspirés par cette menace, les intérêts d'affaires norvégiens firent pression sur le gouvernement, affirmant qu'une rupture du commerce avec l'Union soviétique aurait de sérieuses conséquences économiques. Devant la perspective d'élections proches, le Premier Ministre norvégien fit son possible pour empêcher Trotsky de s'engager dans l'activité politique. Par exemple, Trotsky fut envoyé dans une maison à 50 kilomètres d'Oslo. Il était gardé par trente policiers et seul son avocat avait le droit de lui rendre visite. Les partisans de Trotsky réalisèrent que leur chef était dans une situation impossible et ils cherchèrent pour lui un autre pays de résidence. C'est le gouvernement mexicain dont le Président, Lazaro Cardenas, menait une politique socialiste, qui accepta cette requête. Selon les paroles de Rivera : "A cette époque, la situation politique au Mexique était très favorable à l'arrivée de Trotsky"<sup>2</sup>.

1 Deutscher, *The Prophet Outcast*, Oxford 1963, p. 492.

2 *Ogoniok* 36, p. 10.

Les extraits des entretiens avec Rivera sont intéressants en deux sens. D'abord Rivera expose l'idée que Lénine et Trotsky étaient étroitement associés en formulant la nécessaire combinaison du libéralisme économique et de la centralisation politique de la Nep. Plus, c'était un bloc de Lénine et Trotsky qui avait essayé d'empêcher l'usurpation permanente du pouvoir par Staline. Deuxièmement, l'entretien comporte un long compte rendu de la façon dont la femme de Rivera tomba amoureuse de Trotsky, ce qui conduisit à une double rupture de l'amitié de Trotsky et Rivera et des relations conjugales de Trotsky et de Natalia. Paporov cite des extraits des lettres de Trotsky à l'épouse dont il était séparé. D'abord Trotsky parle de son amour toujours vivant pour Natalia. Cependant Paporov nous apprend que Trotsky changea de tactique après avoir reçu une réponse fraîche :

"Lev Davidovitch, homme expérimenté en cette matière, passa à l'attaque. En fait l'attaque est considérée comme la meilleure forme de défense. Il se souvint d'un des péchés très anciens de Natalia Ivanovna : en 1919, à Moscou, elle avait flirté avec un de ses subordonnés quand elle dirigeait le département des Musées. Le conflit familial s'éteignit fin septembre"<sup>1</sup>.

Dans l'ultime livraison, Paporov raconte l'histoire maintenant bien connue de la façon dont Mercader assassina Trotsky. Il donne cependant quelques détails supplémentaires. D'abord, Rivera expose l'idée qu'il a de Mercader comme un être humain décent qui fut pris au piège dans une situation qu'il n'avait pas créée. Deuxièmement, Paporov inclut une transcription d'une rencontre de Mercader avec Sylvia, secrétaire de Trotsky, qui était fiancée avec lui, alors qu'ils étaient tous les deux détenus après le crime. Sylvia rejeta avec force la version du crime donnée par Mercader et fut ultérieurement libérée. On peut aussi lire l'interrogatoire de Mercader par Salazar dans lequel Mercader assure avoir acheté au Mexique une machine à écrire. Selon lui, c'est sur cette machine qu'il aurait écrit les lettres d'explication de l'assassinat. Ces lettres furent saisies sur lui lors de son arrestation. Cependant la police ne put retrouver au Mexique un magasin dans lequel on vendait le type de machine sur laquelle les lettres avaient été tapées. Troisièmement, Paporov cite le *Journal* du Président Cardenas (1972) dans lequel l'ancien Président du Mexique assure que l'assassinat de Trotsky aura pour résultat que continuera l'intérêt pour sa vie et son oeuvre :

"Les préoccupations et les idées d'un peuple ne s'évanouissent pas avec la mort de leur dirigeant. Au contraire - les convictions grandissent avec le sang des victimes de la cause sacrée. Le sang de Trotsky coule au coeur des gens de sa patrie"<sup>2</sup>.

1 *Ibidem*, p. 11.

2 *Ibidem*, 37, p. 12.

Enfin, Paporov conclut avec les paroles de Mercader que, "si tout cela devait recommencer aujourd'hui, j'agirais de façon tout à fait différente" <sup>1</sup>.

Il y a eu des conférences internationales dans plusieurs pays pour commémorer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Trotsky. Les chercheurs soviétiques y ont pris une part active. Le compte rendu de S.V. Koudrjachov sur la conférence Trotsky tenue à Aberdeen, publié dans la revue *Voprosy istorii KPSS*, contient des sommaires de quelques-unes des communications d'orateurs soviétiques<sup>2</sup>. G.D. Alekseeva (Moscou) ouvrit la conférence par "Trotsky sur la théorie de la connaissance et la culture". Elle se concentra sur les écrits de Trotsky entre 1918-1926 et souligna la validité actuelle des suggestions de Trotsky concernant "la politique culturelle, le niveau d'éducation dans la société, la révolution, etc"<sup>3</sup>. En deuxième, V. Bouldakov (Moscou) dans sa communication "Trotsky, Octobre et ses perspectives" assura que Trotsky n'était pas dogmatique; au contraire, il donnait priorité aux valeurs humaines. Les commentaires de Koudrjachov montrent qu'il ne peut être d'accord avec les idées de Bouldakov. Pour lui, il est clair que Trotsky était guidé par la notion d'intérêt de classe du prolétariat qu'il considérait que chaque communiste avait le devoir de défendre. En troisième, A. Tchicovani (Moscou) compara les idées de Lénine et Trotsky pendant la révolution de 1905. Quatrièmement Z.L. Sérébrjakova parla des relations de son père avec Staline et Trotsky. Sa famille avait été condamnée comme ennemie du peuple et, selon Koudrjachov, "sa présence même à la conférence d'Aberdeen était une preuve évidente de l'importance des changements politiques en Union soviétique" <sup>4</sup>.

Plusieurs autres orateurs soviétiques étudièrent la question de la lutte pour le pouvoir après la mort de Lénine. A. Iou. Vatline (Moscou) souligna les désaccords entre Trotsky et Radek comme preuve de la confusion idéologique de l'Opposition que Staline réussit à exploiter. Plus, Trotsky abandonna bien trop tard sa recherche d'alliés de sorte que, pour Staline, quand il fut exilé d'Union soviétique, il ne laissait derrière lui aucun groupe uni de ses partisans. B.A. Starkov (Moscou) a suivi l'évolution des idées de M.N. Rioutine. Rioutine

<sup>1</sup> *Ibidem*. Pour un portrait sympathique de Mercader en tant qu'homme et de son assassinat de Trotsky, voir l'entrevue d'A. Polonskii avec Luis Mercader, le frère de Mercader (A. Polonskii, "Napransaja Jertva", *Troud*, 14 août 1990, p. 4 et 15 août 1990, p. 4). Luis y assure que Ramon avait contracté sa haine de Trotsky et des trotskystes en Espagne où les gens haïssaient trotskystes et anarchistes... Après le soulèvement de Barcelone, les trotskystes et les anarchistes étaient considérés comme des fascistes, on les chassait et on les tuait sur place" (*Troud*, 14 août 1990, p. 4). Pour un entretien ultérieur avec Luis Mercader sur la question du rôle de son frère dans l'assassinat, de Trotsky, voir V. Vernikov, "Mavr sdelal svoe delo...rasskazывaet brat ubiitsy L.Trotskogo", *Izvestija*, 31 juillet 1991, p. 7.

<sup>2</sup> S.V. Koudrjachov, "Trotskii : 50 let spust j a", *Voprosy istorii KPSS* 122 (1940), pp. 144-147.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 145

avait dirigé la campagne contre les trotskystes à Moscou mais, dans les batailles ultérieures contre Staline, il en vint à rejoindre les idées de Trotsky. Enfin S.V. Koudrjachov (Moscou), dans sa communication "Trotsky et la Seconde Guerre mondiale" loua Trotsky pour son analyse du stalinisme comme une "réaction bureaucratique". Plus encore, Trotsky avait critiqué la politique extérieure de Staline à l'égard de l'Allemagne pour sa passivité mais avait aussi rejeté toute tentative de mettre un signe égale entre socialisme et fascisme : c'était encore le devoir de tout socialiste de défendre l'URSS.

L'anniversaire de l'assassinat de Trotsky fut aussi célébré par la première réunion légale de trotskystes à Moscou depuis plus de soixante ans. Le journal *Komsomolskaja pravda* publia un rapport en dernière page "Un week-end avec les trotskystes" par V. Mamontov<sup>1</sup>. Mamontov esquissait les grandes lignes du programme politique trotskyste contemporain mais soulignait aussi la dureté des temps pour les trotskystes : d'abord, les progrès de la privatisation, ensuite la volonté du monde de se reposer de la lutte des classes et finalement que les ouvriers se ruiaient pour acheter des parts et pas pour des réunions sur la révolution mondiale.

### Lire Trotsky !

Plus d'ouvrages de Trotsky ont été publiés/republiés en Union soviétique que de tous les autres personnages "réhabilités" à l'ère Gorbatchev. Ces publications ont aussi donné aux chercheurs soviétiques une occasion d'exprimer leur opinion sur Trotsky.

Dans son introduction au recueil des essais biographiques de Trotsky *Silhouettes politiques*, V. Miller souligne trois approches principales prises à l'égard de la vie et de l'oeuvre de Trotsky par les écrivains soviétiques contemporains <sup>2</sup>. La première, et la meilleure, est celle qui essaie de "comprendre les traits fondamentaux dans cette personnalité évidemment exceptionnelle et de tracer l'histoire de sa vie"<sup>3</sup>. La deuxième interprétation a ses racines dans les publications "blanches" de la période de guerre civile et voit en Trotsky l'incarnation de tout le mal de la Révolution russe. La troisième opinion sur Trotsky, "néo-stalinienne", est semblable à la deuxième en ce que Trotsky est dépeint comme un personnage du mal aimant à réprimer les autres et qui utilisa le parti bolchevique dans ses propres intérêts. Selon Miller, les deux dernières approches ont aussi en commun un refus de prendre en compte tous les faits dans leurs analyses. En fait, les "Blancs" et les "néo-staliniens" évitent l'objectivité et essaient de manipuler l'opinion sociale. Dans ces conditions, il faut publier les écrits de Trotsky et, pour V. Miller, *Silhouettes*

<sup>1</sup> V. Mamontov "Uikend c trotskistami", *Komsomolskaja pravda*, 1990, p. 4.

<sup>2</sup> V. Miller, "Presidlovie", L. Trotskii, *Politicheskie silouety*, Moscou 1990, pp. 5-10.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 5



*Politiques* est une publication importante pour la compréhension de Trotsky, c'est-à-dire l'explication de sa croyance que la personnalité joue un rôle important dans le développement historique.

Plus encore, les lecteurs soviétiques découvriront que *Silhouettes politiques* est d'une validité actuelle. Par exemple, dans un essai de 1913, Trotsky écrivait qu'un appareil de parti tend à l'inertie, qu'il isole les dirigeants de leur base et que, dans tous les moments historiques, l'initiative du peuple doit surmonter la mortelle inertie d'une organisation de parti. La modernité de ces paroles n'a-t-elle donc aucune résonance ?" interroge Miller<sup>1</sup>. Finalement il dit que les lecteurs soviétiques devraient faire attention à l'analyse par Trotsky de la montée et du déclin du mouvement révolutionnaire en France pour le cours vraisemblable des changements actuels en Union soviétique. Dans un essai de 1909, Trotsky examinait comment les traditions révolutionnaires du XVIIIe siècle ont survécu dans la Commune de Paris au XIXe, même si à une époque il semblait quelles aient été gommées du visage de la France. Pour Miller,

"Dans des conditions où notre pays est en train de chercher une voie pour surmonter la crise, l'expérience historique nous convainc qu'une issue sera inévitablement combinée avec le renforcement des idéaux d'Octobre, dont l'un des principaux combattants pour la victoire fut L.D. Trotsky"<sup>2</sup>.

Il y a eu deux publications soviétiques de son autobiographie *Ma Vie*, toutes deux incluant des revues par des écrivains soviétiques. Dans la première édition, publiée par Kniga en 1990, Vassetsky demande pourquoi l'intérêt pour Trotsky devrait continuer quand des figures comme Boukharine n'ont bénéficié

1 *Ibidem*, p. 9

2 *Ibidem*, p. 10. A.V. Pantsov distingue deux écoles principales de pensée aujourd'hui dans les écrits soviétiques sur Trotsky. La première essaie de présenter un compte rendu objectif de la vie et de la pensée de Trotsky et comprend les travaux de V.I. Billik, V.I. Startsev, V.Z. Rogovine, etc. La seconde, dont les représentants les plus éminents sont N.A. Vassetsky et D. Volkogonov, admet que Trotsky a contribué à la réalisation de la Révolution d'Octobre et à la cause socialiste, mais conserve bien des traits stalinien de la version stalinienne du passé. Pantsov explique la prédominance de la deuxième version parmi les récentes publications sur Trotsky par la référence au fait qu'elles ne dérangent pas les illusions des éditeurs et des lecteurs, nourries pendant nombre d'années. Il critique ensuite sévèrement les principales thèses de la méthode d'approche Vassetsky-Volkogonov, plus particulièrement les suivantes : 1) que Lénine et Trotsky avaient des conceptions diamétralement opposées de la nature de la Révolution russe (Vassetsky). Pantsov ne nie pas l'existence de divergences mais assure qu'en 1917 Lénine accepta les idées de Trotsky et non *vice versa*. 2) que Trotsky soutint la répression pendant la guerre civile, alors que Trotsky ne le fit pas (Volkogonov), 3) que Trotsky a toujours préféré le communisme de guerre à la Nep (Volkogonov) et 4) que Trotsky était motivé par un désir de pouvoir personnel quand il faisait campagne pour plus de démocratie et moins de bureaucratie à partir du milieu des années 20 (Volkogonov) (A.V. Pantsov, "Demon revoljutsii ili proletarskii revoljutsione ?", *Političeskoie issledovanija*, 1, 1991, pp. 88-94.

que d'une période relativement brève de popularité 1. La réponse qu'il suggère est que Trotsky est l'unique vieux bolchevik qui n'ait pas été politiquement réhabilité, "d'où la curiosité qui ne peut rester insatisfaite"<sup>2</sup>. " Les interprétations contradictoires de la vie de Trotsky chez les chercheurs soviétiques doivent être expliquées comme le reflet du caractère profondément contradictoire de Trotsky", lequel, assure-t-il, ne se prête pas du tout à des évaluations singulières"<sup>3</sup>. Il a esquissé une brève histoire de la façon dont Trotsky a écrit le livre et souligne combien il eut de difficulté à achever de l'écrire. Pour Vassetsky, les difficultés de Trotsky découlaient du fait qu'il avait à penser à ce qu'il aurait pu faire mais ne fit pas ou à ce qu'il fit et aurait dû faire mieux.

Vassetsky conclut en mettant ses lecteurs en garde que tout ce que Trotsky écrit ne correspond pas à la réalité. Il affirme qu'on ne peut séparer une autobiographie de son contexte politique :

"De ce point de vue, nombre des épisodes et thèmes dans *Ma Vie*, surtout dans la période d'après Octobre.... sont clairement contredits par les faits réels et par la contribution de Trotsky lui-même à l'histoire du parti et de l'Etat"<sup>4</sup>.

Il cite Zinoviev disant que Trotsky a écrit son autobiographie pour les gens qui vivent en-dehors de l'Union soviétique et qu'il pouvait donc aisément éviter les questions qu'il n'était pas à son avantage de traiter. Zinoviev appelait tous ceux qui avaient été témoins des événements sur lesquels Trotsky écrivait, à se présenter et donner un compte rendu complet de ce qui s'était passé. Vassetsky néanmoins souligne que ceux qui auraient pu le faire ont été très vite tués par la répression à partir du milieu des années 30.

Le problème de la fiabilité de *Ma Vie* en tant que source est soulevé aussi dans l'introduction par N. Simonov de la deuxième édition soviétique de ce livre publié par Panorama en 1991<sup>5</sup>. Selon Simonov, le lecteur va rencontrer différents épisodes qui ne donnent pas un compte rendu complet de ce qui s'est passé. Il propose trois raisons pour les manques. Premièrement des détails particuliers peuvent être sortis de la mémoire de l'auteur. Deux, la composition d'une autobiographie exige que certains épisodes soient "allongés". Trois, Trotsky a consciemment souligné certains documents pour convaincre le lecteur qu'il était plus proche de Lénine que Staline. Cependant, il souligne qu'il faut placer les partis pris de Trotsky dans leur contexte, celui de la campagne de falsification dirigée contre lui depuis la mort de Lénine. Il cite Zinoviev disant que Trotsky était effectivement isolé de la direction en 1924. La légende du "trotskysme" a été construite pour mettre hors-la-loi toute opposition au comité

1 *Ibidem*, p. 341.

2 *Ibidem*, p. 342.

3 *Ibidem*, p. 344

4 *Ibidem*.

5 N. Simonov, " O političeskom avtoportrete L'va Trotskogo", L. Trotskii, *Moia Jizn*, 1991, pp. 5-14.



central. Pour Simonov, Trotsky restait loyal aux valeurs de la démocratie interne du parti dans la lutte contre Staline. En outre, c'est Trotsky, en exil, qui présenta une évaluation juste de "l'aventurisme bureaucratique" de Staline autour de la question de l'industrialisation rapide. Plus encore, Trotsky rejeta clairement toutes les tentatives de la presse bourgeoise occidentale pour placer un signe *égale* entre le programme stalinien d'industrialisation rapide et sa propre politique industrielle.

En dernière analyse, Trotsky fut un honorable révolutionnaire qui essaya sans y parvenir de maintenir un niveau élevé d'activité politique et de moralité dans l'Etat soviétique. Pour Simonov, l'importance des mémoires de Trotsky ne peut être mise en doute.

L'introduction d'Iouri Borev à la republication de *Littérature et Révolution* éclaire les aspects négatifs et positifs des idées littéraires de Trotsky, bien que son interprétation d'ensemble soit critique<sup>1</sup>. Il souligne que Trotsky n'était pas un spécialiste littéraire formé et qu'il s'appuyait plutôt sur des catégories politiques dans ses analyses de textes. Pour Borev, la récurrence des notions d'"art de classe", "lutte de classe" fait de *Littérature et Révolution* un livre ennuyeux. Il assure en outre que cette approche de classe devint une doctrine influente qui prit racine chez les membres du parti et dans la société et nuisit à la culture soviétique. Par exemple, Trotsky écrivit que la révolution d'Octobre signifiait le déclin irréversible de l'intelligentsia russe et cette idée ouvrit la voie à l'utilisation contre elle de mesures répressives. De même, c'est Trotsky qui baptisa "compagnons de route" un groupe d'artistes qu'il considérait comme anti-communistes et qui, assurait-il, devaient à un moment disparaître de la route du développement historique. En Union soviétique, ce moment se révéla être 1937, quand Staline exécuta les "compagnons de route". Selon Borev,

"Trotsky n'a pas créé un système esthétique scientifique complet mais il a créé une esthétique politique appliquée (qui) a servi de modèle à la pensée stalinienne sur l'art en politique politique et culturelle. Trotsky agit comme un vrai stalinien et Staline comme un vrai trotskyste... L'identité de nombre de postulats permet de suggérer que la lutte pour le pouvoir était une lutte pour le pouvoir personnel<sup>2</sup>.

1 Il cite Trotsky soulignant quelques divergences entre sa politique industrielle et celle de Staline : 1) Trotsky n'a jamais dit que l'URSS pouvait rattraper et dépasser l'Ouest dans un bref délai. 2) Trotsky n'a jamais pensé que les ressources pour l'industrialisation étaient illimitées et que le rythme du développement ne dépendait que de la volonté de la bureaucratie 3) Trotsky a toujours réalisé les contradictions qui découlent de toute tentative de construire le socialisme dans un seul pays et il ne prétendit jamais qu'on pouvait éliminer le koulak en tant que classe dans le cadre des plans quinquennaux et 4) Trotsky exigea une limitation des tendances du koulak à l'exploitation et la réduction planifiée de ses profits afin de l'utiliser dans l'industrialisation, *ibidem*, p. 10.

2 Iou. Borev, "Estetika Trotskogo", L.Trotskii, *Literatoura i Revoljutsia* (Moscou 1991, pp. 3-20)

Du côté positif cependant, il admet que Trotsky a rejeté la notion de "culture prolétarienne" et cherché l'établissement d'une culture humaine. Borev souligne aussi qu'à l'occasion, Trotsky disait que le facteur individuel était plus important que les considérations de classe dans l'évaluation de l'art. Dans ces sens, il perçoit Trotsky comme un humaniste. Plus, il distingue Trotsky de la critique littéraire stalinienne en ce qu'il ne repose pas toujours sur des termes vulgaires : il était capable de reconnaître le travail littéraire et prenait en considération les véritables figures littéraires. Pour Borev, *Littérature et Révolution* est un livre important sans lequel on ne peut pas comprendre pleinement la critique littéraire soviétique du XXe siècle et la politique du parti dans le domaine de l'art.

Les dangers d'être un auteur sont soulignés par V.Kozlov et A. Nenarokov dans leur introduction au *Staline* de Trotsky<sup>1</sup>. Ils comparent ce que rapporta à Trotsky d'avoir travaillé sur une biographie de Staline à la sentence prononcée contre Salman Rushdie par la marquée le 50e anniversaire de la République islamique. : les deux écrivains ont été persécutés par les régimes concernés pour leur intégrité politique et idéologique. Le reste de l'introduction est consacré à l'analyse de l'utilisation par Trotsky des analogies empruntées à la Révolution française - "Thermidor" et "Bonapartisme" - pour expliquer les événements en Union soviétique. Ses diverses définitions et applications des analogies sont illustrées et ils disent que Trotsky a été obligé de redéfinir ses termes parce que la situation en Russie soviétique des années 20 et 30 était radicalement différente de celle de la France du XVIIIe. Par exemple, en France, Thermidor se produisit dans un contexte d'expansion progressive de la propriété privée, alors que c'était impossible pour l'élite du parti soviétique et de l'Etat. Selon Kozlov et Nenarokov, l'analyse de Trotsky ne devint une analyse appropriée de la société soviétique que vers les années 30, quand il eût changé ses analogies historiques contre des concepts sociologiques. Cependant ce point de départ avait empêché une appréciation juste des événements et pendant des années, Trotsky avait combattu "le fantôme de Thermidor" et en dehors de la réalité.

Dans une postface non signée de *L'Ecole stalinienne de la Falsification*, les éditeurs expliquent la décision de la maison "Naouka" d'imprimer cet ouvrage en référence au fait que Trotsky l'a composé à partir de "matériaux documentaires objectifs"<sup>2</sup>. Selon les éditeurs, Trotsky était motivé pour organiser et publier ces documents après que le processus de falsification de l'histoire russe, commencé en 1924, ait atteint son apogée au milieu des années 30. En 1924, la discussion était née de la parution des "Leçons d'Octobre" de Trotsky, une analyse des événements de 1917. Staline décida de

1 V. Kozlov et A. Nenarokov, "Lev Trotskii Rossiiskom termidore", *Nekotorye istoriticheskie paralleli*, L. Trotskii, *Stalin*, 1 (1990) pp. III-XII. Pour une analyse semblable de l'évolution des idées de Trotsky sur Thermidor, voir aussi V. Kozlov et E. Plimak, "Konzeptsia sovetskogo termidora", *Znamia*, 7, 1990, pp. 160-172.

2 "Poseleslovie", L.Trotskii, *Stalinskaia chkola falsifikatsii*, M. 1990, pp. 160-172.

collecter et de centraliser tous les matériaux en rapport avec la Révolution d'Octobre afin de restreindre l'accès aux archives et faciliter la réécriture de l'histoire. C'est dans ce contexte que les éditeurs ont perçu la grande valeur du travail de Trotsky, qui présente certains faits fondamentaux omis par l'historiographie stalinienne. Par exemple, un document révèle les divergences entre Lénine et Staline en 1917 sur les problèmes liés aux relations avec le Gouvernement provisoire et le développement ultérieur de la révolution. De même un protocole du 4 avril 1917 signifie qu'une réunion du parti a pris fin ce jour-là alors qu'on croyait auparavant qu'elle s'était terminée le 2 :

"Le fait est d'une importance exceptionnelle puisque c'est précisément dans la nuit du 3-4 avril que Lénine, revenu d'émigration, parla et présenta ses fameuses *Thèses d'avril*"<sup>1</sup>

Enfin, bien que les éditeurs disent que, pour un compte rendu complet des événements les matériaux réunis par Trotsky doivent être complétés par d'autres, ils disent que Trotsky était "hautement consciencieux avec tous les documents et, avant tout, le matériel de Lénine qu'il utilisa sans aucune 'addition' et dans ses connections naturelles et logiques"<sup>2</sup>

L'unique publication soviétique récente d'écrits de Trotsky ne devant inclure ni introduction ni commentaire éditorial, les *Archives de Trotsky 1924-1927* en quatre volumes ont néanmoins provoqué un premier compte-rendu de livre "Trotsky"<sup>3</sup>. Prochounine replace les écrits de Trotsky dans le contexte de la campagne stalinienne de mensonge et d'intimidation pour vaincre toute opposition à sa suprématie. Le programme de l'Opposition est interprété favorablement, comme une tentative pour garantir la démocratie à la fois dans le parti et au-dehors. Par exemple, la campagne pour la pleine information des membres du Parti, pour le débat libre et ouvert, pour la libération des syndicats du contrôle de leur bureaucratie, pour le droit des minorités nationales et pour une équitable répartition des richesses étaient toutes mises en relief. Prochounine conclut que la fausse version stalinienne des revendications de l'Opposition peut maintenant être corrigée.

### Trotsky et la télévision soviétique

La réhabilitation civique de Trotsky a aussi été étendue à la télévision soviétique qui a diffusé plusieurs documents intéressants. Le 9 novembre 1990 le programme *Vid* a célébré la date de l'anniversaire de Trotsky (7 novembre) en montrant un film familial pris entre la fin de 1939 et mars 1940, de Trotsky et sa famille dans leur maison du Mexique. Il a été aussi diffusé en Grande-Bretagne dans le programme *Bandoeng* du canal 4 qui avait fourni le film à

1 *Ibidem*, p. 297.

2 *Ibidem*, p. 301.

3 N. Prochounine, "Komu nujna djavolskaja a u bejdennost", *Ogoniok*, 0 1991, pp. 10-13.

*Vid*. En introduction, O. Kirillov souligna que Trotsky était l'une des figures chassées de l'histoire soviétique par la falsification délibérée du passé par Staline. Cependant il avait été faut beaucoup les derniers temps pour rétablir la vérité sur Trotsky et, selon Kirillov, il ne vaudrait pas la peine de parler de Trotsky de nouveau si ce n'était pour deux considérations, premièrement le jour de sa naissance et deuxièmement le fait que *Vid* avait la possibilité de montrer l'unique film reçu de Bandoeng File<sup>1</sup>.

Les diffusions télévisées sur Trotsky ont aussi provoqué de nouvelles discussions et débats. Par exemple, une émission de Volkogonov a été critiquée par Korostelev dans "L'effet d'une insistance de parti pris"<sup>2</sup>. Korostelev assure que Volkogonov n'a pas suffisamment insisté sur des faits comme l'exécution en masse d'otages sous l'autorité des ordres de Trotsky. Il cite une conversation entre deux femmes qui attendent le métro après l'apparition de Volkogonov à l'écran. Elles discutaient le programme et avaient apparemment recueilli une bonne impression de Trotsky. Mais, pour Korostelev, si Volkogonov n'avait pas été d'un tel parti pris, on aurait assisté alors à une réaction très différente chez les deux femmes, représentantes de millions de téléspectateurs soviétiques. Il conclut en mettant en garde contre les "dangers qu'un historien ayant des connaissances et bien formé ait volontairement ou involontairement des partis pris dans la présentation. C'est dangereux non seulement pour le présent mais pour l'avenir et produit de fausses impressions"<sup>3</sup>

### Biographies soviétiques de Trotsky

Le développement final à relever dans les récents écrits soviétiques sur Trotsky a été l'apparition des premières biographies soviétiques<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Le 50e anniversaire de l'assassinat de Trotsky n'échappa pas non plus à l'attention de la télévision soviétique. Par exemple, le 20 août 1940, le bulletin d'information de nuit diffusa la déclaration suivante : "Un demi-siècle s'est écoulé depuis que Ramon Mercader a porté un coup mortel à la tête de Léon Trotsky. L'instrument de la mort était un polet. En conséquence, l'Etoile d'Or de l'Union soviétique fut conférée à Ramon Mercader pour cette action. Cependant les idées de Trotsky ont survécu à leur auteur et Staline, tout en les rejetant verbalement, a utilisé le trotskysme pour consolider le système totalitaire du pouvoir dans le pays et le parti. Dans les journées de la révolution, Trotsky était un proche soutien de Lénine".

<sup>2</sup> N. Korostelev; "Effekt smehtchennogo aktsenta", *Literatournaja gazeta*; 23 novembre 1990, pp. 20-21.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 21.

<sup>4</sup> Deux biographies mineures de Trotsky ont été publiées en 1989 sous forme de brochures. La première, N.A. Vassetsky, *O Trotskom i Trotskisme* était l'élaboration d'un article publié dans *Novaja i Novejchaja istorija*. Le contenu de la deuxième, V.I. Startsev, *L.D. Trotskii (stranitsy političeskoj biografii)*, 1989, reflète exactement le résumé des éditeurs : "La brochure a pour tâche de réévaluer le dogme de l'Abrégé de

La première; par Volkogonov, est actuellement publiée chapitre par chapitre dans la revue *Oktyabr*<sup>1</sup>. Jusqu'à, présent quatre livraisons ont paru, couvrant jusqu'en 1921. Cela suffit pour que soit apparue la thèse de Volkogonov car cela va continuer dans les chapitres à venir. Les écrits de Volkogonov sur Trotsky ont toujours reflété la position courante du PCUS. Par exemple, en 1987, il donnait des comptes rendus très négatifs de la pensée de Trotsky qui correspondaient alors à la ligne du parti. En 1989 il était possible d'écrire de façon bien plus favorable, mais Volkogonov a choisi de demeurer critique et a souligné la croyance du "dernier" Lénine dans le pluralisme, comparée à l'adhésion fanatique de Trotsky au "roman" de la révolution mondiale. Cette idée de 1989 correspondait aux efforts des idéologues du parti pour souligner le pedigree léniniste du programme de réformes de Gorbatchev. Maintenant, après l'effondrement de l'autorité du PCUS, Volkogonov a tourné vers le rejet de Trotsky en même temps que du bolchevisme en tant que mouvement :

"Il n'est pas encore clair pour tous que l'anthologie du marxisme en Russie a trois branches : léninisme, trotskysme, stalinisme. Mais toutes ont poussé à partir d'une racine commune. Toutes incarnent quelque chose de commun, leur insistance sur la force sociale, une conviction de la justesse absolue d'une seule idéologie et une croyance dans le droit de régler le sort de millions de gens"<sup>2</sup>.

De cette façon, même des événements qui sont présentés comme des triomphes pour Trotsky plus particulièrement la Révolution d'Octobre et la Guerre civile, sont interprétés comme des désastres pour la Russie<sup>3</sup>. Volkogonov assure que sa recherche est à la fois unique et originale en ce qu'il est le seul à avoir combiné trois sources : les écrits de Trotsky conservés dans les archives d'Union soviétique et ceux qui ont été publiés en Occident et dans les sources secondaires soviétiques et occidentales et finalement des entretiens avec des contemporains des événements en discussions. Cependant il n'a accordé qu'une attention superficielle voire omis certains aspects importants des activités de Trotsky. Par exemple, il n'y a pas de véritable analyse des contributions de Trotsky en 1901-1902 au journal *Vostotchnoe obozrenie* ou aux origines et au développement de la théorie de la révolution permanente. "Pire, le journal *Golos* publié à Paris au début de la Première Guerre mondiale

---

l'historiographie stalinienne, sur Trotsky. Elle esquisse les repères fondamentaux de sa biographie politique, depuis son entrée dans le mouvement révolutionnaire à son exil d'URSS. L'auteur révèle les principales erreurs de Trotsky et ses mauvais calculs pour lesquels Lénine et les bolcheviks l'ont à bon escient critiqué". Il est vraisemblable que, du fait des évaluations ultérieures plus favorables de Trotsky qu'a formulées Startsev ultérieurement, il souhaiterait maintenant rejeter cette interprétation".

1 D. Volkogonov, "Lev Trotskii. Polititcheskii portret", *Oktyabr*, 5, 1991, pp. 3-32, 5 pp. 139-160; 7, pp. 114-149, 8, 109-138/

2 *Ibidem*, 5, p. 9.

3 *Ibidem*, 5, pp. 9-11, 7 pp. 121, 8; pp. 112-113.

et précurseur de *Nache Slovo* et le journal *Borba* ne sont pas mentionnés : publications qui sont pourtant dignes d'attention. Après tout, Trotsky écrivit pour le premier et aida à fonder l'autre.

Malheureusement, au moment d'écrire cet article, on ne disposait pas encore de versions complètes du livre de Volkogonov et d'autres biographies. Espérons qu'elles seront le sujet d'un compte rendu à venir.

### Conclusion

L'échec de la tentative de coup d'Etat de droite d'août 1991 a totalement modifié le contexte dans lequel ont été préparés et publiés les récents écrits soviétiques de L. Trotsky. L'éclipse du PCUS signifie que cette interprétation du passé à partir de la perception de la politique du parti du moment va cesser. Le processus de départ des "durs" du parti des positions dans les maisons d'édition et autres postes importants signifie la fin de forums tout prêts pour les critiques conservateurs de Trotsky. Des problèmes qui soulevaient auparavant intérêt et débat, celle de la réhabilitation de parti de Trotsky notamment, ont maintenant perdu tout intérêt. Il est cependant vraisemblable que les études Trotsky vont grandir et fleurir dans le nouvel environnement sociopolitique de ce qui fut l'Union soviétique. Ceci pour plusieurs raisons. D'abord la Révolution russe est l'un des événements les plus importants du XXe siècle et le nom de Trotsky lui est indissolublement lié. Deux, Trotsky est une singularité en ce qu'il fut l'unique bolchevik à vivre en exil et qui fonda son propre mouvement politique en opposition à ce qu'il voyait comme un Parti communiste soviétique dégénéré. Trois, l'accès aux archives de parti devrait maintenant être assoupli et cela devrait paver la voie pour de nouvelles approches de Trotsky, basées sur des sources inaccessibles auparavant. Finalement il existe un important marché - y compris le mouvement politique trotskyste - pour les études sur Trotsky. Cela devrait rendre la publication des oeuvres complètes de Trotsky plus attrayantes pour un éditeur commercial soviétique que, disons, les écrits de Zinoviev. A cet égard, il est intéressant de noter que quelques-uns des écrits de Trotsky ont été récemment publiés en Union soviétique par Terra, une entreprise commerciale mixte. Pour le moment et pour un avenir prévisible, Trotsky est une bonne affaire.

## LECTURES

Les travaux du colloque international d'Aberdeen, du 31 juillet au 4 août 1990, qui fut sans doute l'un des meilleurs de ces années fertiles en "colloques Trotsky" viennent enfin de paraître, édités par Edinburgh University Press sous le titre *The Trotsky Reappraisal*. Nous nous attacherons ici avant tout aux contributions des chercheurs soviétiques, malgré le grand intérêt de certaines de celles qui émanent de chercheurs occidentaux dont les conclusions sont plus accessibles et mieux connues.

Les chercheurs soviétiques qui se sont déplacés en Ecosse n'appartiennent pas en effet à la catégorie des post-staliniens qui s'inscrivent dans la droite ligne du totalitarisme en reprenant à leur compte la haine et toutes les accusations lancées contre Trotsky et donnent ainsi, sans même s'en rendre compte, la saisissante image d'une continuité dans l'acharnement calomnieux à travers les méandres d'une évolution politique...opportune. Aucun des Soviétiques présents à Aberdeen n'était pourtant "trotskyste", mais tous souhaitaient donner à Trotsky dans l'histoire contemporaine la place qui lui revient en reconstituant le rôle qui fut le sien et les idées pour lesquelles il mourut.

N.S. Tarkhova a reconstitué l'histoire du "train de Trotsky" dont les archives sont maintenant partiellement accessibles au chercheur. Elle en décrit le fonctionnement avec minutie, reconstituant toutes ses activités politico-éducatives, soulignant son rôle militaire, direct ou indirect, s'attardant son journal *V Puti* - dont la collection n'est pas encore accessible ! -, ressuscitant au passage les silhouettes des compagnons inconnus de Trotsky dans ce train, en majorité ces Baltes qui furent le fer de lance militaire d'Octobre, du chef du train letton R.A. Peterson au chauffeur personnel de Trotsky, l'Esthonien Pyuvi, sans oublier son secrétaire M.S. Glazman.

A. Vatline a voulu étudier, "à la veille de la rupture", "Trotsky et le Comintern en 1928". L'idée était bonne et il fait des remarques intéressantes, mais les préjugés n'ont pas tous disparu. La Plateforme de l'Opposition est ainsi qualifiée d'"inconsistante" et Trotsky accusé d'"exagérer", sans aucun argument à l'appui de ces affirmations. Mais peut-être faut-il regretter avant tout une faible utilisation des sources disponibles du côté de Trotsky : l'auteur n'a pas perçu la participation clandestine de l'Opposition de gauche au VI<sup>e</sup> congrès de l'IC, les lettres et comptes-rendus reçus de Moscou à Alma-Ata en grande quantité. Surtout, sur la base d'un document des archives de Trotsky publié aux EU, il commet une sérieuse bévue : le célèbre compte-rendu de l'entrevue entre Kamenev et Boukharine est bien en fait à l'origine contenu dans une lettre de Kamenev, mais cette lettre était adressée non à Trotsky comme le croit Vatline, mais à Zinoviev. La "fuite", l'expédition d'une "copie" résulta de l'initiative du secrétaire de Kamenev, Filip Schwalbe, qui la paya de sa vie.

Boris Starkov est devenu le spécialiste de l'histoire des oppositions des années 30. Ici, dans un article intitulé "Trotsky et Rioutine", il donne nombre d'éléments nouveaux issus d'archives non encore ouvertes. D'abord le jugement favorable porté par Rioutine sur Trotsky, l'existence de groupes de l'Opposition de gauche dans plusieurs grandes villes en 1932, la circulation du *Biulleten Oppositsii* à Moscou, Leningrad et Kiev encore en 1934. Il cite malheureusement sans références une lettre de Staline à Molotov concernant "l'unification en 1932" des forces "contre-révolutionnaires" et conclut en revendiquant pour Trotsky dans l'histoire de son pays une place digne de lui.

Sergéi Koudriachov a étudié "Trotsky et la Deuxième Guerre mondiale" et utilisé des sources importantes, y compris nos *Cahiers* et les *OEuvres*. La communication est excellente, mais nous aimerions particulièrement citer sa conclusion : "Si l'on entend par "bolchevisme" la profession des idées du matérialisme historique et dialectique, la lutte pour les intérêts des opprimés, le dévouement à l'idée de révolution prolétarienne et de dictature du prolétariat et l'honnêteté dans la lutte contre ses adversaires d'idées, alors, à la fin des années 30, Trotsky était un bolchevik plus grand que tout le PCUS réuni".

V.P. Bouldakov fut un des premiers à entreprendre au sein de *Mémorial* la lutte pour la "restauration" de Trotsky dans sa vérité historique. Son article est intitulé "Trotsky : Octobre et sa perspective". Il explique : "Ce n'est pas exagérer que de dire que l'"anti-trotskyisme" soviétique du début des années 90 était un produit complexe de l'ère stalinienne", ce qui reste vrai aujourd'hui. Très attaché à l'aspect "humaniste" de Trotsky, il conclut : "Les idées de Trotsky étaient simplement en avance sur son temps. "Nous considérons et nous considérons encore, écrivait-il en mars 1927, que les Etats-Unis d'Europe et notre Union soviétique allaient se joindre dans un tout économique. Nous disions que l'Union soviétique était un pont géant entre une fédération socialiste européenne et une fédération d'Asie. L'échange des valeurs est la condition

nécessaire du progrès économique". Ces paroles résument l'esprit humaniste d'Octobre et sa véritable perspective."

Il y a bien d'autres communications de valeur dans ce livre, expression d'un grand colloque pour lequel il faut rendre un chaleureux hommage à ses organisateurs, Terry Brotherstone et Paul Dukes.

\*

Il faut par ailleurs remarquer et souligner qu'aujourd'hui, 1992, une tournée des librairies de Moscou est loin de donner l'image de la révolution d'Octobre que cherchent à donner les médias et les prétendus "démocrates" mal déstalinisés et pour qui la révolution - et non le stalinisme - est l'ennemi n° 1

On y trouve en effet nombre de travaux dont les auteurs se sont attachés à reconstituer la vérité historique sur la résistance à Staline et à sa féroce répression dans les années 1930, des travaux d'historiens qui démentent par leur sérieux l'anti-communisme de rigueur en faisant revivre le bolchevisme dans sa lutte contre le stalinisme et l'inimitié du second pour le premier.

*Oni ne motchali* (Ils ne se sont pas tus) réunit une vingtaine d'études, parfois sommaires mais qui ont le mérite d'exister, sur un certain nombre de groupes d'opposants : B.I. Belenkine sur la fin de l'Opposition ouvrière, P.S. Fateiev sur Kh .G.Rakovsky, I.N. Donkov et L.S. Polechtchouk sur N.I. Mouralov, B.A. Starkov sur l'affaire Lominadze, le groupe Rioutine, la répression contre les Vieux-Bolcheviks en général et l'affaire Raskolnikov, étudiée aussi par V.F. Polikarpov. I.P. Rachkovets et D.I. Poliakova étudient la fin des dirigeants des Komsomols Kossarev et Tchaplina. Piotr Petrovsky narre la fin du groupe d'A.N.Slepkov et G.I. Petrovsky, G.I. Javoronkov et V.I. Parysky le procès du vieux-bolchevik Kaminsky qui s'éleva au comité central contre la terreur.

Par ailleurs, Boris Starkov, décidément très actif, a édité Martemian Rioutine, *Na koleni ne vstany* (Je ne me mettrai pas à genoux), éclairant "l'affaire Rioutine", un mystère qui n'avait que trop duré et publiant les fameux "documents Rioutine". Il vient également d'éditer le livre de Walter Krivitsky *Ja byl agentom Stalina* (J'ai été agent de Staline); avec une préface, des notes et un dossier complétant le texte.

Dans *Gorizont* n°11/12, 1991, Lev Obroutsky et Anatoly Razgon ont fait également une mise au point très utile, sans les archives du GPU cependant, sur Jakov Blumkine, ex-terroriste s.r. rallié au bolchevisme, collaborateur de Trotsky, membre de l'Opposition de gauche fusillé en 1929, "Jakov Blioumkin. Iz jizni terrorista" (Jakov Blumkine. De la vie d'un terroriste).

Des historiens de haut niveau académique ont réuni des essais dans un volume intitulé *Istoriia i stalinizm*. Citons les articles de P.V. Volobouev, N.N.Maslov, B.V. Lipitsky et surtout celui de F.I.Firtsov, "Stalin i Komintern" (Staline et le Comintern"); ainsi notamment que de précieux articles sur l'historiographie soviétique par A.I. Alatortseva et V.A. Dounaievsky (sur la fameuse lettre de Staline à la revue d'histoire *Proletarskaia revoljucija*).

Enfin notre ami le sociologue V.Z. Rogovine vient de publier le premier volume d'une étude historique sur le "trotskysme", *Byla li alternativ ? Trotskism vzegliad tcherez gody* (Y avait-il une alternative ? Le trotskysme revu des années plus tard). Nous en reparlerons avec le très nécessaire compte-rendu du livre en deux tomes du général D .A. Volkogonov sur Trotsky.

\*

Nous aurons aussi à revenir sur un autre livre, pour des raisons tout autres : il s'agit de celui de Samuel Farber, professeur de science politique au Collège de Brooklyn à New York, *Before stalinism. The Rise and Fall of Soviet democracy*, Verso, New York, 1990. C'est un livre sérieux, à prendre comme tel.

En cette époque de féroces calomnies contre le "bolchevisme", Lénine et Octobre, il a l'immense mérite de faire justice des accusations qui cherchent à démontrer son identification avec le stalinisme et sa terreur. Sans excès verbaux il pulvérise les affirmations à la Nekritch / Heller assurant, que Trotsky avait inventé les camps de concentration dont il fut en fait au Canada l'un des détenus. Et il n'oublie pas un instant que les Blancs et les troupes alliées ne reculaient pas devant les exécutions en masse de prisonniers de guerre ou le massacre des populations civiles baptisées "bolcheviques".

Mais en même temps il ne cède à aucune tentation hagiographique. Refusant de faire du régime soviétique du temps de Lénine un paradis même nuancé par les nécessités d'une guerre civile impitoyable, il n'hésite pas à épingle les violences verbales les plus inadmissibles, les raisonnements qui justifient un terrorisme aveugle et surtout décèle le goût du sang dans de nombreux cas de répression.

On peut dire qu'en matière d'application de la violence, il s'attache à déceler les erreurs commises par les bolcheviks, le penchant à ne pas prévoir, le refus même de voir que certains actes, certaines mesures, certaines attitudes, avaient des conséquences de longue portée qui échappaient à leurs auteurs. Cette recherche exigeante de la vérité historique est une vraie défense vigoureuse de la révolution et c'est assez rare pour qu'on le salue.

Il étudie ainsi successivement la démocratie dans les soviets, le contrôle ouvrier, l'indépendance des syndicats, la liberté de la presse, la répression et la "légalité socialiste", sous leurs aspects les plus concrets, montrant les considérables reculs depuis 1917 jusqu'à l'avènement de Staline avec la conviction non seulement que certains excès auraient pu être évités mais qu'il y a des leçons à tirer pour ne pas les répéter éventuellement. On relèvera avec intérêt son affirmation selon laquelle le "communisme de guerre" n'était pas considéré par les communistes comme une politique circonstancielle, mais bien comme la voie directe vers le communisme de l'abondance et de la "prise au tas".

Dans une seconde partie, il examine ce qu'il considère comme les alternatives possibles au cours suivi. Soulignant après d'autres que le régime du parti uni que n'a été réellement mis en place qu'après mars 1921, il émet en particulier l'hypothèse d'une grosse erreur de Lénine qui ne profita pas, selon lui, d'un contexte favorable pour faire renaître, en même temps que la Nep, la démocratie soviétique et refusa au contraire le risque de se trouver en minorité au lendemain des insurrections de Cronstadt et de Tambov qui avaient démontré l'isolement des bolcheviks face à une "opinion" ouvrière et paysanne hostile.

On peut évidemment balayer ses réserves tout en se félicitant de son refus de plier devant les calomnies. Mais on peut aussi le prendre au sérieux et réfléchir, quand il en est temps, aux conditions de la vie démocratique en période de révolution et de guerre civile et à la longue portée de mesures d'urgence et de méthodes exceptionnelles.

On doit aussi méditer les leçons d'une "indépendance" de la *tchéka* qui réussit à l'époque de son apparition à mobiliser contre elle les meilleurs des bolcheviks et conserva cependant cet exorbitant privilège. Ce n'était pas aussi simple que le clament ceux pour qui la décimation des troupes est un crime dans une armée révolutionnaire et un haut fait dans une armée traditionnelle. Mais les moyens que l'on emploie conditionnent le succès ou l'échec dans la lutte pour les fins poursuivies et les bolcheviks l'ont souvent.

Un livre qui fait penser et qui, comme tel, est aussi utile que rare par les temps qui courent.

22 juin 1992

## LES DEPARTS

### Harry DeBoer (1907-1992)

Harry DeBoer, qui est mort le 1er janvier 1992, était né à Grootstun dans le Minnesota de parents émigrés des Pays Bas et son père militait dans les IWW, l'aile la plus avancée du mouvement ouvrier américain à l'époque. ; il alla à l'école jusqu'en 8e, et, à l'époque de la crise; exerça diverses professions comme celle de boxeur dans un cirque, où, selon sa légende, il accepta tous les défis et ne fut jamais mis KO. Puis il devint chauffeur de camion (*teamster*). En 1934, il travaillait sur les mines de charbon de Minneapolis et s'engagea sans réserve dans le célèbre mouvement de grève dirigé par le Local AFL 544, inspiré par un groupe d'ouvriers trotskystes. Responsable d'un piquet de grève, il inaugura la conception tactique des "piquets mobiles" qui en fit l'ennemi n°1 des hommes de main de la police et du patronat. Le "Vendredi sanglant", en juillet 1934, une salve de la police le blessa grièvement à la jambe, ce qui lui valut quatre mois d'hôpital. Devenu permanent du syndicat des *teamsters*, il rejoignit ses camarades dans la fraction de l'opposition de gauche, puis le Socialist Workers Party. Il fut condamné à 18 mois de prison pendant la guerre pour "conspiration" et perdit tout emploi chez les *teamsters*. Il rendit visite à Trotsky qui l'apprécia énormément. En 1982, avec nombre d'anciens de ce parti, il fut exclu du Socialist Workers Party, mais continua jusqu'à sa mort à être un militant actif.

### Jiri Kopp (1907-1992)

Fils d'un médecin devenu patron de presse, le jeune Kopp, souffrant d'asthme, fut envoyé au sanatorium de Merano en 1923, et y fit partie du petit



cercle d'amis et admirateurs de Franz Kafka. Auprès de Kafka, il se lia aussi à un militant communiste adulte, tuberculeux, le leader slovaque Hynek Lenorovic et au jeune Jan Frankel. Tous deux rejoignirent les Jeunesses communistes, puis, en 1929, Lenorovic, dans l'Opposition de gauche. Kopp rendit visite en 1930 à son ami Frankel à Prinkipo et demeura quelques semaines auprès de Trotsky (on le voit sur les photos, grand, maigre, vêtu d'un blazer rayé). A son retour, il fut l'un des fondateurs du groupe *Jiskra*, qu'il quitta fin 1932 pour le groupe de Friedman. Il revint en 1936 à *Jiskra* et participa en 1937 à l'unification avec le groupe de Guttman et Kalandra, récemment sorti du PCT. Il était, partout où il passa, l'homme d'affaires du groupe et le spécialiste des techniques clandestines (valises à double fond, faux papiers, etc.) C'est lui qui envoya à Trotsky à Royan le grand médecin qu'était son oncle, le Dr Breth. En 1938, arrêté par la Gestapo, il fut interné à Koenigstein, s'évada, passa en Pologne, organisa la sortie de Guttman, puis gagna le Danemark avant la Grande-Bretagne. Engagé volontaire pour éviter l'internement, il fut utilisé par les services économiques alliés notamment à Lima. A sa démobilisation, il avait assez de crédit pour devenir un très riche homme d'affaires. Finalement industriel et banquier à Caracas, il reçut amicalement notre ami Pierre Broué. Il avait caché des militants traqués, y compris des staliniens qu'il insultait, le danger passé, et donnait généreusement aux organisations trotskystes et espagnoles anti-franquistes. Il fut enthousiasmé par la *perestroïka* et vit en Gorbatchev un révolutionnaire dans la lignée de Trotsky. Nous présentons nos condoléances à son épouse et à ses deux filles qui furent l'une après l'autre "vice Miss Monde", pour sa grande fierté.

## Gérard Rosenthal (1903-1992)

C'est un entrefilet de la LICRA dans *Le Monde* qui nous a appris, sans en indiquer la date, la mort de Gérard Rosenthal, qui était né à Paris le 11 décembre 1903. Fils d'un grand médecin, le Dr Georges Rosenthal, qui était aussi l'un des grands personnages du parti radical, Gérard fut d'abord un révolté : études de philo, de médecine, de droit. Puis il fut l'un des animateurs du mouvement surréaliste, animateur de *l'Oeuf dur* en 1921, fondateur avec Pierre Naville de *La Révolution surréaliste* en 1924. Il effectua son service militaire de 1924 à 1926 en Syrie et, à son retour, rejoignit le PC comme oppositionnel et collabora à *Clarté*, où il signait déjà du nom de Francis Gérard. Il était entré comme avocat dans le groupe d'Henry Torrès, alors à l'extrême-gauche. A la fin de cette année, il se rendit avec Naville à Moscou et rencontra Trotsky ainsi que les principaux chefs de l'Opposition. A son retour il continua à militer activement dans *La Lutte de Classes* qui avait succédé à *Clarté*. En 1929, il fut parmi les premiers à rendre visite à Trotsky à Prinkipo. Il fut exclu du PC, co-fondateur de *La Vérité* puis de la Ligue communiste et membre de sa direction. Et il fut l'avocat de

Trotsky, occupation qui le prit à temps plein pendant des années et le conduisit de nouveau à Prinkipo et ensuite en Norvège. Jean van Heijenoort se souvenait que Trotsky, ayant entendu à Grenoble un prêtre réellement orateur, lui demanda s'il parlait "mieux que Gérard" - ce qui ne lui paraissait pas possible. Il était en même temps membre de la direction de la Ligue, puis du GBL et du POI, devint en 1938 directeur de la revue *Clé*, née dans le développement de la FIARI. Il se sépara de ses amis politiques en 1939. Mobilisé en 1939, il entra dans la Résistance en 1940, revint du maquis en 1944 couvert de décorations, d'une absolue discrétion sur ces années. Il rejoignit la SFIO en 1945, participa à l'éphémère aventure du RDR. Il milita ensuite dans des organisations anti-fascistes, LICA, LICRA. Quand il dû se séparer de sa magnifique bibliothèque, il mit de côté pour l'Institut Léon Trotsky ce qu'il aurait pu vendre - et il en avait besoin - mais qu'il préférait nous donner. Militant d'une grande générosité et d'un désintéressement total, Gérard Rosenthal a vécu les dernières années de sa vie dans une maison d'avocats où se retrouvent ceux d'entre eux qui n'ont pas une retraite décente. Il nous a fait la joie de figurer dans le documentaire *Océaniques* sur Trotsky où il fut aux yeux de beaucoup une révélation. Il suivit avec passion la réapparition dans la mémoire de ses camarades de Russie. Pierre Broué de souvient de son émotion au récit de son séjour à Moscou, sa visite 61 ans après lui au cimetière de Novodiévitchi sur la tombe de Joffe et sa rencontre avec la petite-fille de Trotsky, avec Nadejda Joffe et Tatiana Smilga, ainsi que d'autres filles de vieux-bolcheviks assassinés. Parmi ses travaux, citons *Mémoire sur Zinoviev*, réquisitoire contre le premier procès de Moscou et surtout *Avocat de Trotsky*, chez Laffont. Nous saluons avec respect sa mémoire.

d'après les documents fournis, par



Achevé d'imprimer  
en juillet 1992  
IMPRIMERIE LIENHART  
à Aubenas d'Ardèche

Dépôt légal juillet 1992  
N° d'imprimeur : 5797

## OEUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *OEuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des oeuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I, II et III : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IVe Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des OEuvres en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky (Gautier - C.L.T. : 63 rue Thiers 38000 Grenoble) ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87 rue du Faubourg Saint-Denis, Paris (10e) et de la Brèche, 9 rue de Tunis, Paris (11e).

ISSN 0181 - 0790

Prix : 70 F

**Cahiers Léon Trotsky □ Institut Léon Trotsky**